

Yvan Mornard

Journal d'un philosophe underground



**Montréal
2012**

YVAN MORNARD ÉDITEUR

Publications numériques PDF, libres de droit.

Sexologie (Quartier Latin 1967)

Revue Sexus 1, 2, 3, 4

Revue Allez Chier 1, 2

Yvan Mornard LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS

Yvan Mornard JOURNAL D'UN PHILOSOPHE UNDERGROUND

Yvan Mornard INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC

Yvan Mornard ALIBABA

Yvan Mornard JOURNAL D'UN MASTURBATEUR

Yvan Mornard JOURNAL 1957-2017

Yvan Mornard JOURNAL 1957-2017 illustré

YVAN MORNARD ÉDITEUR

Dépôt légal 2014

ISBN 978-2-9801929-8-2

16 ans.

(Extraits du JOURNAL 1957-2017)

19 avril 1958

Après la mort, s'il n'y a pas de ciel et d'enfer,
qui est supérieur: le débauché ou le sage?

27 avril 1958

À quoi bon se marier si le mariage ordonne de travailler
pour nourrir une personne de plus
(bouche souvent pas assez reconnaissante)?

À quoi bon avoir des enfants, les élever, les nourrir,
essayer de leur ramasser un héritage
si ces enfants doivent disparaître comme nous, s'il n'y a pas de ciel?
Une seule solution: jouir.

Travailler sans trop se fatiguer, travailler pour s'amasser de l'argent,
et avec cet argent acheter ce qui semble pouvoir le plus
agrémenter notre courte vie.

L'amoureux des "clubs" écoule sa fortune au "club",
celui qui adore les belles maisons s'achète des maisons, le botaniste
s'achète des montagnes, les sportifs pratiquent chasse, pêche, golf, etc.
À quoi bon accumuler pour donner à de la poussière née de la poussière.
Pourquoi ne pas jouir, profiter de nos biens, d'en profiter au maximum,
si après la mort il n'y a rien.

Après la mort, s'il n'y a pas de ciel et d'enfer,
qui est supérieur: le débauché ou le sage?

28 avril 1958

La biographie de saint Augustin.

Ce livre, je l'aime.

Au fond, même beaucoup.

Mais je ne veux pas l'aimer.

Il me trouble au point de m'enrager.

Je le lis en classe, en récréation.

L'appel de la doctrine catholique, celle de ma famille, celle que j'ai reniée, me tracasse tellement que j'ai envie de pleurer (de rage peut-être).

Comme Augustin, moi aussi, la chair était mon problème, avec l'orgueil.

Je me répète: la religion

c'est bon pour permettre aux enfants et aux femmes de rêver.

Mais, malgré moi, je crois à l'existence de Dieu.

À quoi bon gravir avec peines et misères

les marches qui mènent à une situation enviable

si à peine rendu, on doit y mourir.

Vaut mieux rester en bas et jouir plus de la vie

et mourir sur le palier de sa naissance.

29 avril 1958

Le ciel gris; bruine; il vente par coups; dans l'horizon, un coin déchiré d'où s'émuait une lumière rose tendre; les nuages cachaient le soleil.

J'entendais musique dehors, fenêtres ouvertes.

La lumière se ramassa en une bande qui baissait;

les nuages devenaient sombres.

Le soleil translucide baissait en s'affaiblissant dans l'épaisseur des nuages.

C'était le plus beau coucher de soleil jamais vu.

La nature voulait me dire: «Dieu existe!»

Mais je me répétais: «Admire et tais-toi!»

4 mai 1958

Je ne veux plus rester à moisir entre les murs du Séminaire.
S'il n'y a rien après la mort pourquoi s'enfermer,
gâcher sa vie par des études ennuyeuses:
allons plutôt vers ces climats doux, chantons comme les oiseaux,
émigrons comme eux et vivons...
À quoi bon se courber sur des devoirs, des calculs.
À quoi bon s'user à se faire un nom, à gagner de l'argent
puisque ce but atteint il nous faut mourir.
Le temps de jouir nous manque; c'est l'héritier qui jouit sans souvent
même se soucier du travail causé par les efforts de ses parents.
Mener une vie de bohémien, travailler assez pour manger à sa faim
et avoir les cieus des pays chauds pour abris.

1 juin 1958

But: écrire mais toujours en cherchant la vérité, en analysant les hérésies
et leurs réponses, les idées nouvelles et les admettre ou les combattre.

6 juin 1958

Je viens de constater tout surpris que je ne suis plus le même.
Je n'ai plus l'humilité, je ne veux plus croire, je suis sensuel, égoïste.

La liberté est dans le travail.
Je cherche où est la vraie liberté de l'homme.
Pourquoi veut-on être libre.
Pourquoi est-il porté à faire le mal.

10 juin 1958

Je me souviens d'un arbre coupé.

Le soir, je me collais à sa souche jusqu'à m'enivrer de son haleine.

Ce n'était pas comme l'hiver, mes respirations étaient longues et nombreuses: on ne se fatigue pas d'embrasser l'été.

La sirène sonnait: il fallait rentrer.

Je quittais mon amour avec peine pour aller suer et souffrir dans une salle d'étude étouffante, dans un silence malpropre.

11 juin 1958

Mon plaisir n'est jamais complet.

Même les temps les plus heureux, il y a au fond de moi un vide, et ce vide c'est que je sais que ce bonheur a une fin.

Mon besoin d'infini.

Mais malheureusement peut-être je cherche à me satisfaire de ça, à me dire: «Tout pour jouir».

J'écris parce que j'aime ça,

ça comble mon besoin d'action évoqué par mes rêves.

Je veux calmer mes passions pour pouvoir continuer ma vie d'écrivain et réaliser mes rêves d'amour.

30 octobre 1958

J'aime me promener avec les arbres, la nature.

Ils ne parlent jamais.

Ils m'en apprennent beaucoup.

Leur silence est un maître.

8 novembre 1958

Mes parents ne sont pas fiers de ma tendance vers les lettres:

«Tu n'écris pas 2 mots sans fautes, me répète maman, et tu oses rêver d'écrire!»

11 novembre 1958

Hier et aujourd'hui, j'ai délaissé mon idéal: devenir un grand homme.
Je me sentais drôle, je n'avais plus le goût.

Mais ce soir tout reprend.

Je me suis retrempé dans la biographie de Victor Hugo,
et celle de Charles de Foucauld.

Ah! pauvres nous!

Simple moteurs en marche sans savoir trop pourquoi ni comment,
sans le courage d'arrêter, avec l'ambition de tourner toujours plus vite,
sans savoir trop pourquoi et comment.

27 novembre 1958

Dieu, c'est fini!

C'est une vieille légende.

Je me lève troublé, je m'endors troublé.

Aujourd'hui j'adore l'Amour, la Simplicité, la Souffrance.

La vie a 2 joies sur cent chagrins.

J'adore les chagrins: ils me font apprécier les 2 joies.

Si je m'assassine, je perds tous mes chagrins et aussi 2 joies.

C'est la fin du conte pour enfants.

J'ai fini de parler de Dieu.

J'ai fini d'y rêver comme d'une fée.

J'ai fini d'y croire comme un tout petit croit au père Noël.

28 novembre 1958

Oui elle est partie la vieille maison verte.

Des camions à 14 roues l'ont embarquée, déménagée.

Il ne reste que la vieille grange à démolir.

Deux vieilles granges avec un toit concave, des vitres en miettes,
défoncées, des planches pourries, tombées, des trous dans les murs.

J'y suis allé auprès de ces squelettes lugubres
étendus dans la neige ensoleillée.

J'y suis allé pour entendre le vent se blottir sous la toiture.
Des grandes plaques de tôle déclouées qui claquent comme ailes d'oiseau.
La porte arrachée, comme un lambeau de vieille chair
qui nous laisse voir le coeur.
Cette vieille chair a été belle, cette vieille chair est laide.
Tout a une fin. Même l'homme.
Vivre pour mourir. Être beau pour être laid.
C'est la vérité injuste.

29 novembre 1958

Vivre c'est mourir.
Boxer toute une vie pour se retrouver à plat ventre, les yeux fermés,
sur l'arène.
Vivre pour souffrir.
Impossible.
Souffrir pour la mort, la mort seule, c'est se décourager.
J'ai essayé.
Vivre pour aimer!
Vraiment?
S'attacher à un être agonisant, à la nature qui va périr?
D'où vient ce manque d'idéal.
Vivre pour jouir...

6 décembre 1958

Les hommes pensent tout savoir, mais ne savent rien.

10 décembre 1958

Pourquoi l'univers doit-il périr?
Une fleur fane, mais une autre pousse, un homme meurt, un autre naît.
Pourquoi la terre périrait-elle?
Pourquoi tout doit-il avoir une fin?

12 décembre 1958

J'avais besoin d'amour: je suis aimé.

J'avais besoin d'aimer: j'aime Dieu.

Je me suis confessé.

J'ai les preuves de l'existence de Dieu.

«Sans amour, on n'est rien du tout».

Aimons tout de suite le Parfait.

L'imparfait au ciel sera un monde passé.

J'ai le coeur plein de joie et de paix: je me sens tout chaud.

Venez mes frères, venez à ma fête.

J'étais perdu et je suis retrouvé.

Venez, je n'ai qu'une perle, je vous la donne.

Pourquoi puis-je dominer mes passions avec l'aide de Dieu?

Pourquoi est-ce impossible sans lui?

Pour agir, j'ai besoin d'un but infini.

Et sans Dieu, je n'en ai pas.

Je me suis promené avec un philosophe: la terre a été créée.

J'ai des preuves.

Si elle a été créée elle n'est pas parfaite

et si elle était infinie comme le ciel, le ciel ne serait pas parfait.

Et le ciel, c'est Dieu.

Dieu existe.

J'ai des preuves.

Si la terre est égale au ciel, donc à Dieu, donc Dieu n'est pas parfait.

Donc on pourrait dire: le ciel est Dieu, la terre est Dieu.

Mais la terre a été créée.

J'ai des preuves.

Donc elle n'est pas parfaite, non égale au ciel.

Qui a créé la terre sinon Dieu, le parfait qui possédait tout?

Donc si la terre est créée elle est soumise à un maître.

Et ce maître qui l'a créée, a prédit sa ruine.

Car tout ce qui n'est pas parfait doit périr.

17 ans.

12 mars 1959

Il refusait de quitter ses plaisirs, ses aises, son petit orgueil, sa paresse, ses affections.

Il refusait de servir lui qui voulait tant dominer.

Mais malgré ce veto, il se mit à songer:

à quoi la vie le destinait-il vraiment?

Metteur en scène, mari, prêtre, saint...

Toutes ces réponses tourbillonnaient dans sa tête, se frappaient, se bouscullaient.

Depuis l'âge de 12 ans il rêvait de se marier,

d'avoir enfin une toute petite femme pour le comprendre, l'aimer...

Mais la vie des gens misérables soulevait en lui un puissant remords:

il aurait voulu les secourir, les aider, sacrifier son bonheur au leur:

il comprenait l'attrait de la prêtrise sur lui...

Mais de plus en plus il devenait égoïste, car de plus en plus il faisait taire brusquement ces appels désespérés venus de je ne sais quel lointain...

De jour en jour, il retardait sa confession:

ce devait être avant hier, puis hier, puis aujourd'hui...

Il retardait cette décision qui devait bouleverser toute sa vie.

Tout lui paraissait sombre, noir...

Une heure plus tard, il se disait:

“Bien! je peux toujours aimer Dieu et me marier. Travailler, écrire, voyager et... bien sûr prier!”

Et le raisonnement recommençait sa marche vers le lendemain, vers d'autres souffrances...

17 mars 1959

«Quatre enfants furent brûlés dans une maison isolée cette nuit...»
Chacun s'écriait: «Pauvres enfants!»

O morts, comme je vous envie!
Vous avez ce que tout homme au fond cherche.
Heureux qui pour tombeau a un berceau.
L'âme naissante ne craint pas le caveau.

Depuis ma plus tendre enfance, j'avoue avoir trouvé la vie terrestre lourde,
accablante comme la coquille d'une cigale.

20 mars 1959

J'en étais venu à croire que tuer un homme
n'était presque pas pire que tuer un oiseau.
Parce que je croyais l'homme sans but, voué au néant.

22 mars 1959

Si s'enrichir, c'est faire des pauvres,
au moins penser c'est une philanthropie, une charité très grande
parce qu'elle exige le don de ce qu'il y a de mieux en moi: l'intelligence.
La pensée qui ne tient pas compte du coeur n'est pas la vraie pensée.
À quoi bon un homme qui pense mais agit mal,
un homme qui n'applique pas dans la vie ce qu'il prêche et loue.
La pensée n'est que le précurseur de l'action.
L'action naît de la pensée
et la pensée n'est que pour nous aider à mieux agir.

24 mars 1959

Je suis malheureux sur la terre parce que je ne sais pas ce que j'ai à faire et que je me demande ce que je suis venu y faire.

9 avril 1959

Il faut savoir se réserver des heures de silence dans la vie.

La terre: un champ d'hommes où comme une faux passe la mort.
Les hommes se ressemblent entre eux comme les plants de blé.

27 avril 1959

Agir contre soi c'est par le fait même agir contre toute l'humanité.
Car chacun de nous est dans l'humanité ce qu'un autre ne peut être.

6 juillet 1959

Aucune méthode d'éducation ne vaut la douceur et la persuasion.
Je dis douceur; non laisser-aller.
La douceur n'exclut pas la fermeté.
Mieux, elle l'exige: la douceur sans fermeté, c'est de la bonhomie.
Il faut élever très jeune l'enfant dans cette pratique.
L'exemple! L'exemple!
Alors seulement vos discours seront pris au sérieux.
Les parents qui n'ont pas avec leurs enfants une patience amoureuse
(ce qui signifie, sans bornes) ne sont pas de vrais parents.
Tôt ou tard, leurs enfants se révolteront contre eux.
Je ne comprends pas les parents qui demandent à leurs enfants
de pratiquer une vertu qu'eux-mêmes négligent.

13 septembre 1959

Dois-je donc accepter de vivre sans amour.

L'amour passe, oh! je le sais bien.

Mais au moins c'est un remède au temps, un remède à l'ennui.

«Être ou ne pas être».

Aujourd'hui, vraiment, je suis indifférent.

24 septembre 1959

Avoir, pour la vie, quelques principes de base très solides.

Si l'on ne vit comme l'on pense, l'on vient à penser comme l'on vit.

29 novembre 1959

Si Dieu n'existe pas, rien n'est mal.

Il y a du meilleur, et du moins bon simplement.

Si l'homme vient du néant, il retournera à ce néant.

Dans chaque être existe la conscience de vivre.

De là le bonheur et le malheur, la possibilité de faire ce que l'on nomme conventionnellement «bien» ou «mal».

C'est cette conscience de vivre que j'aime.

La fin du monde pour chacun de nous,
c'est la fin de cette conscience de vivre.

18 ans.

31 mars 1960

On m'a dit qu'il y avait un Dieu.
Si on m'a roulé, c'est une grande tyrannie.

Le monde n'est pas absurde en soi, mais irrationnel.

Je ne suis ni croyant ni athée: je cherche.
Ces deux extrêmes, je les aime dans ce qu'ils ont de meilleur.
Sincérité intellectuelle: lire Sartre et lire la Bible.

6 avril 1960

C'est apprendre à vivre que d'accepter d'être oublié par les hommes.
Je n'en connais pas qui s'y résigne.
Nous sommes tous des peureux.
Notre vertu ne se résigne pas à l'oubli.
Nous rêvons d'immortalité pour ne pas nous répugner à nous-mêmes.
Nous espérons même dans notre désespoir.

13 mai 1960

Les hommes s'égorgent entre eux
pour s'imposer leur conception de la vérité, alors qu'elle les dépasse tous.

9 juin 1960

Je veux faire avouer aux gens qu'ils affirment sans comprendre.
Afin de les attirer à la nécessité de la recherche.
En m'opposant, je prends davantage conscience.
Car en plus de considérer ce qu'on me dit, j'envisage ce qu'on me cache.

12 juin 1960

Le fanatisme chrétien, comme le fanatisme athée,
font les hommes se détester entre eux.

Même devant un mourant, leur colère les empêche d'être bons.

Encore s'ils le sont, c'est comme pour montrer qu'ils sont vainqueurs.

La majorité de nos «bons chrétiens» ne sont que des animateurs de haine.

N'oublie pas que tu peux t'être trompé.

13 juin 1960

Les vedettes ont renouvelé l'idolâtrie.

2 octobre 1960

Toute croyance passive se détruit elle-même.

23 novembre 1960

Si certains travaillent pour le bien-aise du peuple,
c'est d'abord pour satisfaire l'un de leur besoin intérieur,
qui est qu'ils ne peuvent vraiment jouir
dans le monde souffrant qui les entoure.

Ils ont besoin d'une terre plus lumineuse
pour répondre à leur désir de jouissance.

Toute leur vie se passe à effacer un remords personnel, hérité de la race,
pour enfin pouvoir jouir.

19 ans.

22 février 1961

Lorsque chacun se proclame le possesseur de «la vérité»,
je ne vois qu'un moyen de croire en quelque chose: chercher par soi-même
jusqu'aux sources de ces vérités.

25 avril 1961

Des arbres poussent droit favorisés par le milieu.
Arbres croches à cause du milieu.
Arbres chétifs et mourants: à cause du milieu.

22 juin 1961

La morale est immorale.
L'on fait toujours ce que l'on peut.

28 août 1961

L'influence du soleil sur notre gaieté.

20 ans.

18 janvier 1962

Je suis passage.

13 avril 1962

Dieu, c'est l'inconnu en moi.
Plus je deviens moi-même, moins il est.

22 mai 1962

Toutes les religions du monde avec leurs dogmes et leurs fidèles esclaves nous asservissent.

Je sais maintenant ma vocation.

Je sais ce qui m'oppressera sans doute durant toute ma vie.

Je crois maintenant pouvoir affirmer
que les hommes ne se réconcilient pas dans la foi
mais dans l'expérimentation de la matière.

Nous pouvons attendre d'elle tout ce que nous voulons.

Nous n'en aurons que ce que nous y prendrons.

12 juin 1962

Le mal attire. Le mal n'est qu'une modalité du bien.

14 juin 1962

On ne nous apprend à aimer que la vérité.

Non son devenir.

Le collège Sainte-Marie: où l'on enseigne les «matérialistes» avec ironie...

15 juin 1962

Que quelqu'un ne puisse répondre à une objection ne prouve pas qu'il a tort, mais seulement qu'il ne sait pas répondre actuellement.

16 juin 1962

Je n'ai pas encore assez renoncé à moi-même pour me posséder.

De siècle en siècle, l'éducation crée un espèce d'oeuf
d'où sortent mieux les nouvelles générations.
La sagesse devient coutume.

19 juin 1962

Une foi absolue, ou se voulant telle, non basée sur des évidences absolues, est le fanatisme.

28 juillet 1962

Nous sommes et aimons être notre seul et véritable démon.
Mais parce que nous voulons paraître innocents,
nous plaçons nos démons hors de nous.
Mais moi je dis: si nous voulons devenir heureux,
nous avons à réintégrer nos démons et à les assumer.
Aimer ses démons, c'est être heureux.

21 août 1962

Et Jésus prédit les faux prophètes.

Mais les condamne.

Ne pouvant croire que l'avenir réservait plus d'amour aux hommes
qu'à son Dieu lui-même, créateur des tortures infernales,
ne sachant assumer la haine au coeur de son oeuvre,
il ne put croire qu'on pu tracer plus de relief qu'en son génial croquis.
Sa pensée est toute la splendeur de la peinture égyptienne.
Sa grande vertu résidait en ceci qu'il ne fut que fanatiquement bon,
ne pouvant sans doute à cette époque,
sentant encore plus que nous la bête, dompter ce qu'on nomme alors
(et encore) le mal, sans lui arracher la peau.

23 août 1962

Plus la mentalité reste primitive, plus le scandale est fréquent.

L'intelligence est l'aisance dans la vie; la bêtise, l'aisance aux musées.
Voilà pourquoi nos génies fréquentent peu l'école,
où se pavanent tant de perroquets qui se juchent partout en maîtres.

26 août 1962

Accuser autrui d'insincérité, c'est avant tout s'accuser soi-même de peur.

2 octobre 1962

Peu de gens se pose le pourquoi de Dieu.

Chacun naît et meurt, et chacun a l'image de Dieu qu'il s'en fait.

Dieu est présent à l'homme par l'habitude de se le représenter.

La connaissance des choses ressemble à une vision au microscope.

Chaque époque découvre un monde

que l'autre troublera par la découverte d'un autre.

Toute chose est un ensemble dont nous ignorons l'origine et la fin.

Aucune preuve ne convertit l'homme.

Qui sait si demain ne réduira pas l'évidence en ridicule.

Pourquoi Dieu plutôt que rien?

Y a-t-il quelqu'un qui peut dépeindre Dieu sans se dépeindre lui-même?

Y a-t-il quelqu'un qui ne peut qu'aimer Dieu?

Y a-t-il quelqu'un qui ne se fasse de Dieu l'image de son désir?

14 octobre 1962

Le monde est ce qu'il nous fait devenir.

20 octobre 1962

Penser n'est point répéter.

Ce n'est pas du bout de l'hémisphère catholique

qu'on découvre véritablement l'autre hémisphère du cerveau.

Étrangle ta mère, mitraille ton père, étrangle les prêtres,

mitraille tes maîtres, ce n'est ici que premiers pas vers le bonheur.

Il faut bientôt te prendre toi-même.

Alors commence!

Rien désormais ne compte!

Une longue vacance jusqu'à ma mort.

Ni diplôme, ni amour ne méritent le respect.

11 novembre 1962

Je gagne toujours mon loyer, mon pain, je gagne de quoi bien vivre.
Sans excès.

J'ai repris cette semaine beaucoup de mes retards en mes études.

Je ne suis pas pressé, je ne m'énerve plus.

Tout est futile! il n'est que d'en jouir.

4 décembre 1962

J'ai raté un examen.

Les filles les plus idiotes ont réussi.

«Chères collègues...»

Les étudiants!

J'attendais l'autobus.

Je les regardais passer.

Beaux.

Virils.

Logés.

Nourris.

Payés.

Ils ne cherchent pas; ils apprennent; ils réussissent.

Ils ont toute leur tête.

21 décembre 1962

Il y a, à la source de chaque conscience, ce paradoxe vital:
un maître d'esclaves.

21 ans.

3 janvier 1963

Depuis des générations et des générations,
les murs immenses des maisons familiales,
défendues au sommet par les lois divines, se dressent contre la liberté.
Depuis des années et des années,
un même rêve de révolte enivre secrètement la jeunesse.
Mais les issues sont contrôlées.
Lentement, chaque espoir de vivre dégénère en désespoir.
Du haut de leurs tribunes, les maîtres professaient.
Les maîtres avaient appris, les maîtres savaient.
Ils rédigeaient la morale.
Il fallait noter, c'était très important.
Il fallait croire.
Il fallait passer l'examen.

17 janvier 1963

Dieu.
Mais qu'est-ce que Dieu pour l'Homme?
J'ai longtemps parlé de certitude, croyant toujours la trouver hors de moi.
Alors Dieu réapparaissait.
C'est inévitable.
Je crois maintenant que l'être se suffit s'il trouve sa méthode.
Qu'il y ait Dieu à prier, ou qu'il y ait la douleur d'autrui à partager,
qu'il y ait l'art qu'on inscrit et poursuit, la conquête ou la protection,
Dieu qu'il existe ou qu'il n'existe pas,
Dieu, pour l'Homme, c'est d'abord d'être heureux devant l'autre.
La métaphysique c'est d'abord de s'habituer à la persévérance d'être.
Ces questions nous passionnent,
mais l'on n'en meurt pas plus qu'on n'en vit.
L'Homme ne recherche que l'Homme.

25 janvier 1963

Le danger des morales
est de les établir par volonté de soumettre les autres.

31 janvier 1963

Vicieux je suis, ne sachant rejoindre la nature.
Et vive l'éducation des curés qui sous sépare du monde
pour ensuite nous y lancer!

13 avril 1963

On me sépare de mon enfance en me séparant de Dieu.

18 avril 1963

Une civilisation est en décadence
quand il y a plus de débauchés que de gens de volonté.
Surtout dans la classe supérieure.
Mais les deux genres de vie semblent avoir leur valeur et leur nécessité.

20 avril 1963

Que nos religions soient fausses ne prouve pas
que le sens religieux le soit.
Telle religion semble bonne pour l'un et mauvaise pour l'autre.
Car la religion s'incarne en plusieurs modes
qui ne peuvent correspondre à tous en tout moment.
Elle est d'abord sociabilité.
Le tragique de nos morales: quand une vierge se donne à un homme,
cet acte devient preuve d'amour.
Alors qu'il n'est là que camaraderie sexuelle.
Mais les défenses sont si inculquées
qu'il ne semble possible d'en sortir que par l'amour.

21 avril 1963

«Sot» se dit d'un être qui se comprend à peine lui-même.
La majorité le sont
en ceci qu'ils ne se comprennent que dans des systèmes révolus.
Alors qu'il n'est compréhension de soi que dans l'invention.

22 avril 1963

L'un disait: donnez-moi un levier et je soulèverai le monde.
Et moi je dis: j'ai mon rut pour renverser les dieux.

Le scandale est proportionnel à l'irrationalité des gens.

2 mai 1963

Si tu veux t'aimer, aime ce qui existe.
Les religions périront avant notre joie.
Tu veux être heureux?
Renie Dieu, l'Enfer et le Mal.
Et cherche à comprendre les Hommes.
Car chacun déclare qu'il a raison.
Cesse d'obéir si tu crois qu'il n'en vaut pas la peine.
La vie t'apprendra si tu étais dans une bonne ou une mauvaise voie.

7 mai 1963

Il faut avoir le sens des affaires.
La pauvreté peut être le départ d'une grande richesse.
L'ennemi, le début d'un grand amour.
L'Homme s'attriste dès que s'affaiblit son sens des affaires.
Tout bonheur plus grand est économie plus grande.

8 mai 1963

Le conflit INDIVIDU-SOCIÉTÉ se développe
pourvu que l'individu réside dans une société comme y vivant seul.
L'individualisme le plus profond est social.

9 mai 1963

Qu'il faut se dés scandaliser pour vraiment aimer l'Homme!
Un acte condamné par nos moeurs
nous scandalise tant qu'on ne l'a pas vécu jusqu'à l'aimer.
Qu'il nous faut digérer le «mal»
pour aimer sans crainte et sans châtiments!

10 mai 1963

On n'écrit pas tant pour être lu que pour devenir.

25 mai 1963

L'hypothèse du suicide m'a redonné la vie.
Les charges me parurent moins lourdes
à la pensée de pouvoir cesser de les porter.
Mes hontes, mes colères, mes désirs et beaucoup d'autres passions
s'affaiblissaient à mesure que je me séparais d'autrui.
Je peux me suicider, donc je peux être heureux.

18 juillet 1963

Pourquoi toujours rechercher une appartenance sans fin
et toujours semblable?

Pourquoi n'accepterais-je pas enfin mon dépaysement de chaque matin,
quand je m'éveille seul et ne sachant que faire?

Pourquoi n'accepterais-je pas d'inventer ma vie au jour le jour?

Sans famille, sans amour et sans nation.

À peine ma mémoire: je n'appartiens qu'à moi
et mon appartenance cessera avec moi.

20 juillet 1963

Beaucoup d'indifférence, un peu d'humour, de là un peu de calme;
un peu d'air frais; un corps de femme de temps à autre;
un bon sommeil et un peu d'eau et de bons mets.

C'était simple et très facile.

Mais il fallait y penser.

Comme toute vérité,

nous perdons des siècles à y arriver: à travers mille complications.

Nous sommes vicieux de Dieu à l'Enfer.

30 juillet 1963

Il a plu toute la nuit.

La chaleur insupportable de ces derniers jours
a cédé à une fraîcheur soudaine.

J'ai fumé ma pipe, lentement, près de la fenêtre.

Je succombe toujours aux odeurs qui me rappellent l'automne.

Je pensais qu'il serait bon de pouvoir vivre

à l'écart de l'énervement des grandes sociétés.

Un petit héritage. Seulement de quoi recevoir quelques rentes?

Je m'achèterais une toute petite maison près de l'eau.

Je vivrais de pêche, de jardinage et d'air pur.

Mais il faudrait aussi que j'accepte de vivre seul.

5 août 1963

Ce serait, bien que difficile, trop réduire le problème
que de devoir me croire aimer d'un Dieu pour encore aimer autrui
(comme au début de mon adolescence),
sans l'égoïsme qui me caractérise si bien aujourd'hui.
J'essaie de liquider cette base qui me fut si utile,
mais ne m'offre plus d'espace assez large pour me mouvoir
comme je crois qu'il serait mieux pour autrui et pour moi-même.
Qu'il me faille retourner aux sources de mes premiers actes libres,
à cette bonté chrétienne qui me marqua si profondément,
me semble une nécessité.

Mais qu'il me faille mûrir encore, c'est-à-dire m'accepter seul et pauvre
et non aimé d'un Dieu, me semble la voie la plus humaine
et la plus raisonnable.

8 août 1963

La nuit dernière fut horrible.

Pour la première fois, je me sentis écrasé au point de crier
à plusieurs reprises, comme quelqu'un qui demande grâce.
Le fait de chercher un meilleur emploi, de devoir choisir
quelles études poursuivent le soir,
toute cette insécurité y est pour quelque chose.

Mais il n'y avait pas que ça!

Je me levai à plusieurs reprises, allumant toutes les lumières,
terrifiées par la nuit.

J'essayais de m'attendrir, de trouver à ma vie une raison et un charme.
Ce fut en vain; je ne voyais que mes échecs;
et mes prétentions m'accusaient en pleine lumière.

Je crains d'être fou.

Ce ne fut qu'au matin que toute ma fatigue m'écrasa sur le lit.

Pourquoi ne me suis-je pas encore suicidé!

Ce n'est pourtant pas le désir qui m'a manqué; surtout cette nuit.

Mais je répugne à la violence: à me jeter devant une auto,
à m'enfoncer un couteau dans le coeur.
Je voudrais mourir lentement,
avec le temps de rêver ma vie plus belle que fût ma vie.
Mais cette nuit, je me suis vu prenant énormément de cachets
de somnifère; puis, tout à coup, ce sentiment que c'était irrémédiable,
que j'allais mourir, que personne ne pouvait plus rien pour moi.
J'ai senti qu'il faudrait encore me résigner,
que je ne pouvais m'endormir pour toujours au moment même
où je le désirais.
Le seul fait de devoir m'empoisonner (même en rêve)
me laissait le temps de regretter.
Je me souviens d'avoir dit:
- Tant pis!
Comme si c'était fait.

21 août 1963

Cours de religion.
Idiotie et fanatisme.
Je rêve comme jadis à l'école,
alors que j'écoutais assez bien les autres professeurs.
Les sottises nous repoussent et nous écoeurent
quand l'autre a l'autorité et se veut le maître.
Dirigés par des fous, nous devenons mauvais élèves.

26 août 1963

Je me dirais «Dieu existe»
et ce serait la même sécurité en moi que s'il n'existe pas.

4 septembre 1963

Mon rêve de m'éloigner des villes se prolonge.
Après les Laurentides, j'envisage la Gaspésie.
Une petite maison où refaire ma vision du monde.
Où méditer de grands livres?
Où retrouver auprès d'un travail simple et physique
le bienfait du sommeil, la grâce d'un jardin;
où renaître au calme et à la volonté de mes meilleures années?
N'est-ce qu'un rêve?
N'est-ce qu'un désir de fuir?
Je sens, contrairement à d'autres rêves semblables,
que ma volonté de créer, d'écrire m'incite à ce désir de vivre mieux.

6 septembre 1963

Il faut aimer les choses, tel est mon dire,
car personne n'existe pour personne.
Et de même que j'aime l'oiseau différemment d'une plante,
j'aimerai l'homme autrement que moi.
Car aimer autrui est toujours s'aimer davantage pour soi-même.
Lentement, lentement, j'apprends à vivre seul sans larmes.

7 septembre 1963

Je voulais parler d'un homme d'une quarantaine d'années qui fut,
hors de l'école, mon maître en littérature: Yordan K.,
(bien qu'il soit plus penseur que poète).
Il me promet toute sa vitrine pour exposer mon livre dès que je publierai.
J'étais dans sa librairie,
(il me reçoit toujours comme un vieil ami et un fils),
assis sur un tabouret près du comptoir, et nous parlions de ci de ça.
Quand soudain, nous abordâmes l'amour.
Comme existent les théistes, les athées, les fascistes, les pacifistes,
nous existons.

Nous sommes un monde,
et par là même nous ne sommes qu'une part du monde.
Mais cette part protège des voies et des méthodes.
Comme tout métier se sépare en spécialités,
ainsi nous sommes partagés dans la vie.
Les uns trouvent leur grâce en l'argent, d'autres en la fidélité
et au train-train de chaque jour, d'autres encore dans l'art du rut.
Et de tout ceci, je n'ai que du bien à dire.
Je ne suis encore qu'un débutant.
Tout un monde miroite encore devant moi.
Toute une gamme de plaisirs et de calmes
respire lentement au fond de moi.
Il suffira de me découvrir pour découvrir toute la spiritualité du vice.

12 septembre 1963

En revenant de l'université, une grande mélancolie me prit.
Il pleuvait très fort et l'autobus roulait entre des parterres
de riches demeures, et je songeais à tout ce qui m'était inatteignable.
Mais soudain ce fut à Evelyne que je pensai.
Elle qui, plus que moi, n'a plus d'espoir de sortir de sa misère,
qui travaille comme une esclave.
Une révolte si forte m'envahit que l'idée de mettre à feu et à sac
toutes ces familles de riches ne me parut qu'un acte de justice.
Je pensai aux anciens esclaves devant leurs maîtres.
Tout ce vice financier auquel des millénaires nous ont habitués.
De quel droit un être plus instruit gagnerait-il plus qu'un ignorant?

21 septembre 1963

Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, il n'est de base que soi.

14 novembre 1963

Ne vous laissez surtout pas influencer
par les conseils de votre famille et de vos maîtres.
Vous comprendrez bientôt la crainte et l'enfantillage
de la majorité d'entre eux.

16 novembre 1963

Le danger des questions est de ne rien faire.
Pour vivre, il faut agir.
La sagesse: questionner et agir.

24 décembre 1963

Il ne nous importe que de nous réussir.
La vie n'a de sens qu'en nous-mêmes.

22 ans.

9 mars 1964

Les choses sont la base même de la conscience
en tant que fondement du dialogue symbolique
de soi à soi et de soi à autrui.

13 mars 1964

L'ailleurs idéal n'existe que par l'illusion qu'on a de son existence.
Il n'y a pas d'ailleurs où nous serions vraiment heureux.
Il n'y a qu'ici.
Ici et maintenant où je suis heureux parce que j'y suis.

19 mars 1964

La philosophie que l'on prône
n'est d'ordinaire que celle que l'on vit et veut vivre.
Quel théiste philosophe athéistement?
Quel véritable solitaire philosophe pour l'attroupement?
Il en est des philosophies comme des fleurs,
chacune sa forme et ses couleurs.
«Faites vos jeux! les jeux sont faits! rien ne va plus!»
Et c'est penser.

9 avril 1964

Opposer le «nous» au «je» de Nietzsche.
Car Nietzsche ne parle que d'un fort par rapport aux faibles.
Et non d'un peuple de forts devant vivre ensemble.
Sa faiblesse est donc de tout réduire à un fort.
Nietzsche chasse les faibles, les insensés, les superflus
comme Jésus les laisse à l'enfer.

10 avril 1964

«La jeunesse, c'est l'invasion des barbares».

Nécessité historique du cynisme destructeur de valeurs,
remettant la vie au chaos, afin que se renouvellent les valeurs.

26 avril 1964

Une morale universelle ne peut être universelle
qu'en une confrontation régulière des morales.

31 mai 1964

Une morale n'est une morale qu'en sa libération de la morale.

5 juin 1964

Il n'est de vérité en soi que la sienne propre.

10 juin 1964

La seule durée absolue: soi-même.

Le reste : rencontres, coûts, paysages.

Et ne parlez pas d'injustice envers vous devant moi: car je rirai
de ce que vous ne soyez comblés de ce que la seule justice pour vous
ne soit vous.

Et sachez ceci: tout est permis.

Le meurtre aussi bien que les prisons.

Le barbare aussi bien que l'ordre.

Mais sachez encore ceci: nous sommes en concurrence.

Voilà notre morale.

20 juin 1964

J'ai dit mon athéisme.

Ma morale: le passe-partout.

Mon droit: le respect de la concurrence ou vivre.

Soyons d'abord libres en tout.

7 août 1964

Les religions assistent à la philosophie comme à leur procès.

16 août 1964

Nous ne savons ni le bien, ni le mal.

Les prêtres et leurs dieux se préparent au grand départ.

21 août 1964

Le sens de la vie n'est que notre liberté de mieux vivre en nous-mêmes.

Le reste, au fond, ne nous touche guère.

10 septembre 1964

Chercher à comprendre.

C'est-à-dire s'étonner.

18 septembre 1964

Au sujet d'un cours de philosophie.

Le visage douloureux de la religieuse: où le vrai, où la route,

si penser même ne prouve pas?...

Chagrin de la voir si sincère.

16 octobre 1964

Les feuilles tombent en rayons de lumière.

La chambre où j'écris

habite un silence d'automne comme la mer vue dans les rêves.

Hier, j'ai regardé profondément le visage des gens.

Les rues des grandes villes

ressemblent étrangement aux couloirs des pensionnats.

Les gens s'habillent de la même façon, marchent de la même façon, vont aux mêmes endroits, et, bien entendu, doivent penser aux mêmes choses.

Il y a si longtemps que je n'ai vu la ville, que je n'ai vu tant de monde!

Les gens me regardent sans arrêt et très fort tout en s'éloignant de moi, tandis que d'autres s'approchent dans le silence extraordinaire de leur regard énorme fixé sur moi.

17 octobre 1964

Marche pour l'indépendance du Québec.

Ils marchaient en file, tandis que des sirènes

annonçaient des renforts de police venant les encercler.

Je les ai regardé passer, je les trouve généreux.

Plus généreux que ceux pour lesquels ils marchent.

Mais une grande terreur me prend tout à coup.

Je regarde les visages.

Pourquoi la jeunesse s'ennuie-t-elle tant?...

19 octobre 1964

Le scandale est proportionnel à la superficialité de ceux qu'il atteint.

5 novembre 1964

La métaphysique se disant autre qu'hypothèse n'est point honnêteté.

23 ans.

25 avril 1965

nos morales et nos pensées
ne sont sûrement que des bivouacs dans le temps
nos curés sont des sorciers

16 juillet 1965

nous n'en sommes qu'aux environs de nous-mêmes

22 juillet 1965

l'amour n'existe pas
car nous n'aimons que notre manifestation
- je n'ai besoin que de moi
c'est dit

26 ans.

3 juin 1968

Les autres ne sont en fait qu'un masque
sur le fantôme de notre véritable moi.

Mais il faut franchir la phase de la prédécouverte de soi
avant que d'atteindre à l'amour du véritable moi
et à l'expertise des masques.

4 juin 1968

Regarde-les se torturer jusqu'à la nausée
avant que leur colère leur redonne un sursaut de vie,
ces gens qui désirent encore que quelqu'un les préfère.
En effet, tout désir d'être préféré nous détourne du sens de la vie: l'orgie.
Pourquoi, dis-moi, courent-ils après ceux qui les fuient, ces gens qui,
tour à tour, prônent et dénigrent l'amour, sinon par une castration vitale.

Ils préfèrent un amour malheureux
à la conscience du vide et du trop-plein de leur existence.
Sans leur passion et leur dégoût, ils dépériraient d'ennui
dans un monde qui n'a pour eux aucune préférence.

Nous aimons l'amour, et nos morales nous encouragent à mieux l'aimer.
Ce que nous nommons *amour* n'est pourtant rien d'autre
qu'un sentiment de transition entre la société tribale et celle de demain.
Nous vivons l'amour avec obsession,
puis nous tombons dans l'asservissement, le drame, la jalousie.
Quand un amour est terminé, nous n'avons de cesse d'en trouver un autre.
Ainsi se passe notre vie à vivre une autre vie que notre vie.
La plupart d'entre nous meurent ainsi les yeux fermés.

Ignorant qu'il n'y a jamais eu d'amour.
Que nous n'avons jamais eu besoin d'amour.
Mais de faire partie d'une société.

Car ce besoin d'amour d'où nous vient-il?
Si, vraiment, nous recherchions cet amour,
pourquoi ne cesserions-nous pas bientôt de souffrir
et pourquoi viendrions-nous toujours frapper sur le même clou?
Mais c'est justement parce qu'il n'entre pas ce clou
que nos civilisations ne cessent de venir s'y frapper.
C'est bien parce que l'homme est tout autre que ce qu'il est
que les morales ne cessent de travailler
à lui communiquer l'obsession de ce qu'il est.
Rester enfants, vivre et mourir dans les bras d'un autre,
c'est bien ce à quoi rêvent les êtres les moins conscients de leur existence.

27 ans.

19 novembre 1969

Il n'est pas facile d'être honnête avec soi-même.
J'ai vu les prêtres, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les poètes, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les intellectuels, et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les criminels, et j'ai vu qu'eux aussi, ils avaient tort.
Je me suis alors retourné pour regarder derrière moi,
et j'ai connu l'étrange châtiment de la femme de Loth.
Car elle est partie, un jour, sans laisser d'adresse,
tout bonnement partie,
la réalité,
laissant la place à l'indéfinie profondeur
des fonds qui s'ouvrent sur d'autres fonds,
des rideaux qui s'ouvrent sur d'autres rideaux,
des visages qui se transfigurent en d'autres visages
dès que vous les regarder
et possiblement aussi longtemps que vous les regarder,
sans le moindrement laisser d'arrêt sur le moindre point fixe,
sans le moindrement s'arrêter de bouger, de se transformer.

22 novembre 1969

Bienheureux l'homme qui réussit à évincer de sa demeure,
et la foi, et les disciples.

28 ans.

8 juillet 1970

L'amour, ne pouvant être plaisir que dans la notion de concurrence, ne peut être que malheureux, supposant toujours une séparation même des partenaires, l'un devant nécessairement «gagner» sur l'autre. L'infidélité est strictement inimaginable en dehors d'une civilisation basée sur la concurrence.

15 juillet 1970

Tout ce que j'essaie de comprendre m'échappe là même où je crois comprendre.

La question «quel système politique doit être appliqué» m'apparaît être une fausse question.

La question semblerait plutôt devoir se présenter ainsi: «quel système familial devons-nous préconiser».

17 juillet 1970

Nous vivons dans l'habitude d'une «réalité» qui n'existe que par la confirmation d'autrui.

18 juillet 1970

En fait, il n'y a pas de morale valable hors de son contexte.

Ainsi l'esprit de compétition touche à sa fin parce qu'il n'y a plus possibilité de gagner.

Dans la compétition,

la machine, à tout coup, est en train de gagner de vitesse.

L'homme de cette décennie se voit acculer à prôner la participation.

21 juillet 1970

Dans notre civilisation, les loisirs sont essentiellement et continuellement un endoctrinement pour nous ramener plus fortement à la notion de compétition.

L'individu reçoit la permission de se retirer de sa course (travail) pour aller assister à des représentations de la course (cinéma, sport...): soit l'équivalent moderne du prêche des Églises.

2 août 1970

Nous tenons maintenant pour acquise la relativité inévitable de notre culture.

C'est aussi faire l'aveu que, de notre environnement, nous ne retirons d'une main que ce que nous y mettons de l'autre.

Le poète Maria Rilke l'avait peut-être bien compris lui qui conseillait aux jeunes poètes de débiter en littérature par là où l'on finit habituellement: la description de son environnement particulier.

Modeste vérité que cette obligation de ne parler que d'une série de probabilités particulières alors que la réalité semble vouloir s'étaler bien clairement au-dehors de soi.

3 août 1970

On a essayé de nous faire croire que notre culture descendait d'Athènes et de Rome: il serait peut-être plus juste de nous définir comme les héritiers de la culture juive.

Hélas.

Car la culture juive n'était ni très libérale, ni très riche.

27 août 1970

Notre notion de concurrence découle directement de notre notion de Dieu, lui qui est, par essence, le premier, le parfait, et de là le plus estimable.

2 septembre 1970

Me pavaner, et fourrer à volonté:

n'aie-je jamais désiré réellement autre chose.

La majorité n'a-t-elle jamais désiré réellement autre chose.

Y a-t-il, aussi, autre chose de réellement désirable.

Sinon la peur.

Car nous avons, justement, une grande terreur à l'idée d'un retour réel à notre animalité.

Nous tremblons de peur à l'idée du grand retour.

Et c'est le pourquoi de notre manie à honorer certains parmi nous; et à les battre.

N'ont-ils pas rêvé le rêve de chacun de nous sans perdre, eux, l'assurance naïve du maintien de notre sécurité.

Mais justement, n'ont-ils jamais fait mieux que de rêver.

Pendant très longtemps, encore, nous rêverons.

Mais nous n'aurons cesse de maintenir, sous une forme ou sous une autre, l'interdit.

Les rois, les dictateurs pourront peut-être passer.

Mais c'est uniquement que la meute aura trouvé plus féroce encore.

Et qu'y a-t-il finalement de plus féroce que la meute envers la meute lorsque le feu dévore tout derrière elle.

Qu'y a-t-il finalement de plus féroce que le refus de mourir dans l'atrocité.

Car la sagesse n'est-elle pas, aussi, le rêve de chacun.

7 septembre 1970

Le seul projet de vie valable, c'est la vie elle-même.

Et les seuls gestes qui nous intéressent encore la concerne directement: que l'on reproduise l'espèce ou que l'on bonifie nos éléments de confort, car tout est fonction de maintenir et d'améliorer la vie.

Mais peu de gens abandonnent sans trembler

l'idée de leur propre transcendance.

13 septembre 1970

Une grande difficulté.

Nous vivons encore dans une époque
qui nous oblige à répondre aux questions.

Comme si la question n'était pas assez compliquée par elle-même.
Comme si toute question n'était pas déjà, en soi, une utopie.

24 septembre 1970

Il m'apparaît de plus en plus inefficace de parler de «notre» liberté.
Nous devons plutôt nous efforcer d'atteindre, de maintenir
et de continuellement réviser notre propre planification dans l'ensemble.
Tout comme il est inacceptable pour un travailleur d'abandonner
son rôle dans la chaîne de production sans détruire le jeu de l'ensemble
des travailleurs.

Mais il est impossible de se «libérer» de la chaîne sans saboter le travail
collectif ou sans obliger quelqu'un à remplir, et sa fonction, et la nôtre.
Le sabotage de l'opinion publique est le seul moyen qui reste
pour atteindre «notre liberté».

Et la seule philosophie réaliste pour ce faire, c'est le banditisme.
Désormais «notre liberté» n'est plus un terme honorable.

C'est, à plus ou moins longue échéance,
le guet-apens de notre inadaptation à l'ensemble.

«Ils» contrôlent les finances; l'opinion publique; «ils» doivent périr!

Mais «ils» ne meurent jamais, pour la simple et bonne raison
qu'«ils» n'existent peut-être pas autrement qu'en nous-mêmes.

Nous sommes pour nous-mêmes
l'opresseur qui nous aliène dans la schizophrénie du «ils».

1 octobre 1970

La procédure de la concurrence: le papier monnaie et le papier diplôme.

11 octobre 1970

L'axiome sur lequel j'aimerais baser mes diverses recettes culturelles est la suivante: l'impossibilité d'entente sur le choix d'un dénominateur commun.

Et même le «respect de la vie» demeure un point inapplicable en fait.

Le social serait à ce titre une utopie fondamentale, tout comme le principe d'identité lui-même.

20 octobre 1970

Un principe économique pourrait, me semble-t-il, être rapidement appliqué: celui du salaire de base garanti de la naissance à la mort. Le vieillard autant que le nourrisson, la ménagère autant que l'ouvrier spécialisé, le médecin spécialiste autant que le chômeur, ont droit à leur identité économique propre.

Et tant que ce droit fondamental ne sera pas systématiquement respecté, les membres de notre collectivité s'entretueront dans une escalade dont l'avenir seul connaît l'atrocité.

7 novembre 1970

L'avoir est moins important que le rodage acquit par la lente accumulation des biens.

L'homme riche, à ce titre, est effectivement riche.

Car même privé de tous ses biens, le mécanisme de l'accumulation demeure en lui, et d'autant plus sérieusement qu'il aura pris du temps pour l'acquérir, et qu'il n'aura pas confondu sa qualité avec son résultat, souvent accidentel, toujours injuste.

Même jugement pour le vertueux, le poète ou le savant.

24 novembre 1970

La méthode des preuves, en science, a l'avantage de permettre la participation des successeurs à l'amélioration des recherches.

1 décembre 1970

ADULTS ONLY.

C'est en ces mots que le monde s'offre pour la première fois à l'adolescent.

Un monde où la jouissance ne donne finalement sa pleine mesure qu'en autant qu'elle se soumette à une certaine déchéance sociale, dans le va-et-vient des robineux, des prostituées, des drogués et des laissés pour compte des pègres locales par ailleurs fort utiles, à certains moments, aux tenanciers du pouvoir.

Un monde néanmoins enviable par les licences qu'il permet enfin, licences qui, dans d'autres civilisations, n'obligent pourtant pas à ce retrait social.

3 décembre 1970

Si l'on me demandait un jour pourquoi j'ai abandonné le journalisme et l'édition, je répondrais que ce sont là des métiers qui font que ceux qui tentent de les pratiquer proprement passent une moitié de leur vie à fuir les créanciers, et l'autre moitié en prison.

8 décembre 1970

Si la censure avait réellement, dans ses raisons d'être,
celle de protéger les droits de la majorité
contre la violence morale que peut lui causer une minorité,
il n'y aurait qu'à interdire aux pornographes le droit de promouvoir
leur produit ou un échantillon de leur produit
en dehors de certains endroits licenciés à cette fin.
Et ces endroits auraient le droit d'informer les gens en général
de leur existence, sans plus.
Mais la raison d'être de la censure
n'est aucunement une raison de justice pour tous.
C'est une simple question de religion d'État.

29 ans.

8 janvier 1971

Par le passé, on a défini le «moi» comme un point fixe.
Une sorte d'absolu qui ne subit que des changements superficiels
sur la base d'une unité de mesure qu'on a convenu d'appeler «sa vie».
Or «je» doute, et de l'existence universelle d'un tel «moi»,
et de la valeur de l'unité de mesure qu'on lui applique.
Il y a déjà entre l'enfant et l'adulte une quantité telle de transmutations
qu'il est d'ores et déjà possible de remettre en question
la durabilité d'un «moi» identique durant tout ce temps.
Il faut ainsi assister à chaque instant à nos mutations
pour ne pas perdre notre propre notion de nous-mêmes.

28 janvier 1971

Nous vivons dans l'insécurité et l'absence permanentes de points fixes.
Plus de 2 millions d'espèces vivent et se reproduisent contre notre vie
et contre celle de nos enfants.
Des millions d'astres, des millions de galaxies
risquent à tout instant d'entrer en collision avec la terre.
Et c'est dans ces conditions idéales de panique
que nous nous devons à nous-mêmes de rester calmes et d'inventer.
Ceux qui, dans notre enfance, nous parlèrent d'enfer,
ignoraient sans doute à quel point leurs histoires terrifiantes
étaient moins terrifiantes que la vie qu'ils vivaient eux-mêmes.
Nous les avons rejetés, pensant du même coup rejeter la peur.
Et nous n'avons découvert derrière leurs masques de sorciers
qu'une terreur plus difficile à combattre.

9 février 1971

La petitesse consiste à chercher la vérité.
L'intelligence consiste à la faire.

Rien n'est plus terrible que de devoir mentir
pour pouvoir gagner «honorablement» sa vie.

22 février 1971

Il y a sans doute des milliards de structures sociales possibles.
Et fort probablement, celles que l'on «choisit» ne sont pas
les plus brillantes mais les plus adéquates à la continuité de la tradition.

8 mars 1971

La «justice» n'est et ne peut être qu'une ramification du pouvoir.

1 avril 1971

La presse, parlée et écrite, montre aujourd'hui son vrai visage à la nation.
Nous assistons à un consensus des moyens d'information,
tant privés que d'État, pour faire courir le poisson d'avril
à tous les Québécois.

Plusieurs nouvelles qui nous parviennent sont volontairement faussées,
et l'on semble espérer, en haut lieu, que le grand public se tord de rire
à l'autre bout.

Le moins que l'on puisse conclure à partir de ces données,
c'est que l'information, au Québec, est bel et bien entre les mains
d'une minorité et que cette minorité s'accorde merveilleusement bien
lorsqu'il s'agit de badiner et de faire oublier les vrais problèmes du pays.
C'est là d'ailleurs le meilleur tour qu'elle nous joue, et cela sans arrêt
depuis des siècles, que de se maintenir ainsi, chaque jour, au pouvoir.

8 avril 1971

Si la moindre de mes perceptions n'est pas en elle-même le bonheur, tout ce que je tente pour éviter le malaise ne fait que m'y enfoncer davantage.

15 avril 1971

Le mythe de Zarathoustra et le besoin du maître vainqueur et unique. Mais la solitude de Zarathoustra n'a jamais réellement été possible.

25 avril 1971

Nous ne pensons pas: nous préjugeons.

28 avril 1971

Une idéologie ressemble fort à un commerce.
Lorsque l'auteur meurt, l'oeuvre, changeant de main,
est plus ou moins vouée à la décadence ou à l'oubli.

8 mai 1971

Nous commençons à peine à comprendre que la vérité
n'est qu'un procédé de mise en conserve de la pensée morte.

11 juin 1971

Les moyens d'information, privés ou d'état, devraient tous dépendre d'une même loi les obligeant à promouvoir et à accepter de prêter leur service (techniciens compris) à tout groupe d'au moins dix citoyens désirant «parler», eux aussi, à la nation.

Nous assistons présentement à un véritable contrôle d'une simple minorité sous prétexte, au mieux, d'une non-participation spontanée des masses.

Il est évident que tant qu'existera tant soit peu de censure, le peuple gardera un silence qu'il ne brisera, par les armes, qu'en d'extrêmes circonstances.

Le droit d'être informé n'est rien d'autre qu'une vaste blague tant qu'il ne sous-entend pas, avant tout, le droit, pour tous, d'informer.

30 juin 1971

Nos vieux nous ont menti.

Ils nous ont dit qu'il y avait un dieu.

Et lorsque nous sommes arrivés, eux-mêmes n'y croyaient plus.

Ils nous ont dit que l'instruction nous garantissait un travail à notre choix.

Et lorsque nous sommes arrivés,

eux-mêmes allaient déjà grossir la masse des chômeurs.

Ils nous ont dit que la pensée

était l'une des qualités les plus respectables de l'homme.

Et lorsque nous leur avons dit ce que nous commencions de penser, ils nous ont jetés en prison.

Ils nous avaient dit d'aimer notre prochain.

Et lorsque nous sommes arrivés,

ils nous ont offert des armes pour aller le tuer.

Tout ce qu'ils nous ont dit, nous avons dû l'oublier.

11 juillet 1971

Le rôle du journaliste, dans notre société, consiste à attirer et à maintenir l'attention du public hors des zones réelles d'intérêts. Les journalistes, pour éviter les censures, doivent «monter» un spectacle en vue de cacher ce qui risque d'être vu. D'où, aussi, la nécessité pour le journaliste d'être rapide, superficiel, laissant ainsi peu de chance à la conscience de se formuler elle-même en conscience.

22 juillet 1971

On trouve de tout à la une des journaux.
Sauf l'essentiel.

3 août 1971

L'une des choses les plus difficiles à admettre, c'est l'impossibilité dans laquelle nous sommes d'avoir raison pour autrui. Après des milliers d'années d'insuccès, nous prétendons encore en notre pouvoir individuel ou collectif d'aider ou de dominer ce qui n'est pas nous. Il est étrange de constater que les missionnaires, dans l'histoire, s'embarquent toujours sur le même navire que celui des conquérants.

7 août 1971

Le meilleur moyen d'apprendre à écouter, c'est de se mettre à l'écoute des gens qui n'ont rien à dire.

Les politiciens d'aujourd'hui ressemblent étrangement à des agents de relations publiques des milieux financiers.

12 août 1971

Certains gens se posent encore, le plus sérieusement du monde, la question, à savoir si «la» société peut devenir folle.

Il me semble qu'une réponse plus significative pourrait peut-être nous satisfaire si l'on s'interrogeait d'une autre manière:

à savoir si nous pouvons, en certaines circonstances, nous débarrasser, tant soit peu, d'un certain degré de folie sans tomber, carrément, dans une crise telle que nous n'aurions plus les moyens de nous récupérer collectivement.

15 août 1971

L'homme est ainsi fait qu'il ne peut imaginer que ce qu'il peut, à la longue, réaliser.

3 octobre 1971

L'amour est fonction d'une structure sociale autoritaire.

Il est le centre même de la punition.

Amour et punition sont les grands thèmes de l'abrutissement.

23 octobre 1971

Tant et aussi longtemps

que nous conserverons la notion de «grand» et de «petit»,

l'idée même d'une juste reconnaissance

de notre propre identité et de celle d'autrui demeure inapplicable.

18 novembre 1971

Rien n'est peut-être plus accidentel que notre propre identité. Celui qui, peut-être, trouve l'une de ses voies d'existence derrière les masques que nous lui permettons de porter n'y est peut-être qu'arrêté davantage.

28 novembre 1971

Couper d'un coup, et presque définitivement, tous liens avec son passé (avec ceux qui l'ont vécu avec soi, qui en ont été les témoins, qui sont en sorte eux-mêmes notre passé), tel est bien le risque mental que j'ai couru.

Un migrant a, tout au moins, la consolation de pouvoir encore communiquer, même à distance, avec ses anciens amis.

Une coupure radicale, par contre, crée un vide à ce point douloureux qu'il risque de bloquer les motivations d'agir, du moins pour un certain temps.

13 décembre 1971

L'une des caractéristiques du québécois:

l'obligation qu'il sent de devoir «expliquer» tous ses gestes à la moindre question.

Une peur fondamentale et presque enfantine d'être toujours grondé pour tous ses gestes s'il ne réussit pas à les justifier devant une autorité qu'il ne cesse de percevoir comme ayant un pouvoir punitif sur sa personne.

Le québécois est un être qui a toujours, fondamentalement, peur d'être puni, et qui, pour éviter le châtement, se croit toujours mis en demeure de se justifier.

30 ans.

26 mars 1972

«Se spécialiser», «faire carrière dans», etc. donc «se limiter à» suppose, au départ, une certitude (évidence, vérité, hypothèse scientifique...) qui, à mon sens, résulte de la philosophie de la croyance (en dieu, en la science, en l'art, etc.) qui, elle-même, suppose un vainqueur.

Les poètes se sont levés et ont réclamé la poésie pour tous;
les commerçants se sont levés et ont réclamé la mise en marché pour tous;
les prêtres se sont levés et ont réclamé la religion pour tous;
les avocats se sont levés et ont réclamé la justice pour tous.
Mais personne ne s'est levé pour réclamer ne fut-ce qu'un verre d'eau pour lui-même.

Dans notre civilisation, il y a le dieu officiel
(les religions, les morales, l'information), et le dieu réel: l'argent.

Écrire, pour moi, ne doit être qu'écrire en fonction de moi.

Ma recherche ne doit être essentiellement que ma recherche:
une certaine tentative de mise en place sans cesse revue et corrigée
en fonction d'une action personnelle immédiatement réalisable et rentable
pour moi.
L'isolationnisme catégorique.

16 avril 1972

J'ai finalement trouvé un idéal à ma taille et cet idéal c'est moi.
Tout, alors, redevient réel et positif.
Car je détiens, chez moi, un pouvoir exécutif d'une particulière gravité.
Je suis le seul dont je suis réellement responsable.

La comédie des dictatures, des démocraties et des «pour tous» a, quant à moi, assez duré.
Entre l'oeuvre d'un Confucius, d'un Platon ou d'un Marx, j'opterai toujours, en premier lieu, pour ce que j'écris.
C'est la seule oeuvre qui, pour moi, tienne compte de mon existence.
Nul penseur n'a eu avant moi l'audace d'inscrire dans son oeuvre le but réel de ma propre vie.
Et ce n'est, en définitive, qu'à cette particularité de l'espèce humaine (mon existence) qu'il m'est possible d'accorder une quelconque importance.
À quoi bon passer ma vie à monter des thèses sur des gens qui n'étaient même pas foutus d'en écrire une sur eux-mêmes.
À quoi bon répondre à la pression des vendeurs itinérants qui, chaque dimanche, viennent à ma porte, me vendre, qui: un Jéhovah, qui: un socialisme québécois, qui: un nouveau savon sans rinçage.

2 mai 1972

La majorité des gens passe leur vie à me rendre la mienne insupportable.
En nous gavant littéralement d'automobiles, de TV couleur, d'habits à la mode et de journaux, nous nous obligeons à produire toujours plus et toujours plus de superflu si bien qu'il devient de plus en plus impossible de vivre avec les autres sans devoir atteindre un niveau de vie sans cesse trop élevé pour nos moyens.
D'où une survalorisation effrénée d'une certaine façon de travailler qui consiste moins à considérer l'objet produit que la rétribution monétaire qui lui est rattachée.
Ainsi l'on se trouve obligé d'acheter des quantités de choses qu'on ne prend même plus le temps d'user avant de les changer pour d'autres plus récentes, des quantités de vêtements qu'on porte à peine, des journaux dont on ne lit plus que les manchettes, le tout pour continuer de vivre «comme tout le monde», pour ne pas être tout simplement rejetés dans le mépris et la pauvreté.

16 mai 1972

La présence du professeur dans les cours
maintient l'apparence d'infailibilité.
Si les élèves se trompent dans leurs exposés,
le maître reste là pour «dire la vérité».
Le grand fléau des révolutions,
ce sont les Napoléon qui trouvent là moyen d'accéder au pouvoir.
Nous avons eu, jusqu'ici, affreusement peur de l'anarchie révolutionnaire.
Il nous faut 100 ans d'anarchie complète pour nous donner le temps
de nous rôder à travailler ensemble sans maîtres.

30 mai 1972

Nous perdons notre temps
à nous surservir anachroniquement les uns les autres.
Nous perdons ainsi l'essentiel: le droit de piquer un somme,
là où bon nous semble, à l'heure qui nous convient.
Le «ciel» est ici.

26 juin 1972

L'argent n'est pas une réalité en soi.
C'est avant tout une façon particulière de penser.

27 juin 1972

Le problème des Québécois dans le contexte américain
est qu'ils doivent se justifier moralement sur deux plans opposés:
d'une part le missionnariat le plus puritain des Américains
valorise l'argent et méprise la pauvreté;
d'autre part le jansénisme ancestral des Québécois
méprise l'argent et valorise la pauvreté.

26 juillet 1972

Le gros problème de l'économie c'est que nous continuons de répartir l'argent selon les critères de concurrence d'un système où l'offre était en deçà ou égale aux besoins essentiels à la survie alors que l'offre actuelle ne correspond strictement plus, dans les pays développés, aux demandes essentielles.

Extrêmement rares sont les commerces qui, chez nous, existent en fonction d'autre chose que de colmater, non pas les besoins d'une clientèle, mais le besoin qu'a le commerçant d'arracher son pain en tentant de se faire survaloir dans un embouteillage de surservice, de folles productions, souvent même de surproduction.

Le travail est devenu l'un des plus grands modes d'apparition de l'imbécillité humaine.

Nous ne travaillons plus pour correspondre à nos besoins mais pour survivre en contrant à un manque évident de planification.

18 août 1972

Objectifs: simplicité, satisfaction.

Je ne dis pas pauvreté.

Je ne dis pas sacrifice.

Je parle d'un plaisir à peu de frais.

À chacun de devenir, pour lui-même, son propre exemple.

Nos relations avec «les autres» ne peuvent qu'être, d'année en année, de plus en plus pénibles.

Ils gaspillent: nous économisons.

Ils consomment à tort, et de travers: nous ne cessons de recycler nos biens.

Leurs dettes les empêchent de dormir.

Leur nervosité les rend de moins en moins aptes à réfléchir.

Si leurs folies ne nous retombaient pas sur la tête (contexte de travail, dette publique...), il nous serait moins difficile de ne pas les haïr.

22 août 1972

Nous perdons une grande partie de notre vie
à essayer de persuader autrui qu'il a tort de ne pas être nous-mêmes.

11 septembre 1972

L'abrutissement est la cause la plus fréquente de la satisfaction.
Les loisirs ne sont le plus souvent que distraction de la jouissance.

2 décembre 1972

Horriblement froid dehors;
et le système de chauffage de la maison est détraqué.
Nous devons apprendre à posséder ce que nous possédons.
Les techniciens ne se retirent pas au fond des bois
pour rejoindre leur indépendance.
Ils peuvent réparer eux-mêmes la machinerie dont ils disposent.
Le «hippisme» ne serait-il finalement qu'un aveu d'incompétence
s'exprimant par un retrait stratégique des zones techniques élaborées
vers des zones primaires
et qu'on suppose par là plus facilement accessibles.
Mais qui, de fait, ne le sont pas.

29 décembre 1972

L'une des erreurs de nos politiques économiques est de survaloriser
ce qui n'a en fait que peu de valeur
au détriment de ce qui devrait en avoir par-dessus tout.
Chacune de nos maisons est devenue un musée.
Et le plus simple des citoyens, un collectionneur effréné.
La vie elle-même ne vaut plus d'être vécue qu'en fonction de cet objectif.

31 ans.

3 février 1973

À chacun d'établir ses normes de satisfaction.
Apprendre une nouvelle technique,
se former à d'autres façons d'appréhender le monde,
n'est-ce pas l'une des plus intelligentes façons de voyager.
Chaque branche de l'ensemble de nos connaissances
est en elle-même une application, pour-soi, d'une réelle révolution.
N'y a-t-il rien de plus révoltant, à un certain degré de confort,
que la constatation quotidienne de nos incompétences.

13 février 1973

Un travail à demi-temps. Un demi-salaire.
Le reste ne m'intéresse carrément pas.
Je ne désire aucunement participer
à la gloutonnerie furieuse de mes contemporains.
Je refuse de troquer mon désir de vivre
contre le désir de posséder une grosse automobile.
Je refuse, et le luxe, et les dettes.
J'ai finalement choisi de me satisfaire.

25 février 1973

Jeune. Encore.
Heureux dans le soleil renforcé de la fin d'un autre hiver.
Me refusant catégoriquement
à toute tentative d'ingérence dans la vie d'autrui.
Menant ma barque, privément.
Attentif à la moindre de mes satisfactions.
Élaborant, en marge, ma propre marginalité.
Rien de plus heureux que d'être, soi-même, heureux.

16 mai 1973

*«Il n'y a de vérité pour soi
qu'en autant qu'elle puisse être la vérité pour tous».*
Ce fut l'une des plus grandes erreurs de ma jeunesse.
Bêtement me faire missionnaire!
Il ne peut y avoir de vérité de soi pour tous.
JE est, encore, unique.
TOUS ne peut avoir de vérité particulière
qu'en autant qu'il se présente lui-même comme un JE.
C'est à moi, à moi seul, d'inventer, dans mes contextes, ma vérité.
Elle ne vaudra d'ailleurs jamais que pour moi.
Les autres ne pourront que l'interpréter.

1 juin 1973

À chacun d'inventer sa morale.
À un certain degré de richesse, il ne peut y avoir de morale pour tous.
On ne doit plus se battre pour la valeur de la morale qu'on a.
On ne se bat que pour éviter d'être battu là où on espère ne pas l'être.
Il n'y a pas non plus de bonnes ou de mauvaises morales.
Ce ne sont que les règles du jeu qui les donnent comme ce qu'elles sont.
À une époque être chrétien, c'était risquer d'être bouffé par les lions.
À une autre époque, être chrétien
c'était brûler vifs ceux qui ne l'étaient pas.
Ce n'était, en fait, d'un côté comme de l'autre, que tout aussi inqualifiable.
Je ne peux juger de ma morale qu'à la satisfaction que j'en retire.
Et mes critères de satisfactions ne sont pas ceux d'autrui,
non plus que toujours les mêmes pour moi.
Et même le meurtre
ne peut être défini hors des règles du jeu qui l'encadrent.
Un jour le duel était légal.
Pourtant les règlements de compte d'aujourd'hui sont interdits.
Tuer un allemand, en 1940, était faire preuve de civisme:
il serait malvenu d'en faire autant aujourd'hui.

Aucune restriction «pour tous»
ne peut s'imposer à la morale que l'on se donne.
Les seules restrictions ne viennent que du projet
dans lequel la morale se manifeste.
Tout simplement parce qu'inventer une morale, c'est d'abord se définir,
pour soi, et pour un certain temps, une restriction particulière.

9 juin 1973

Il n'y a que la morale officielle pour permettre de vivre en paix.
Non pas qu'un désaccord avec cette morale soit en soi un trouble paix;
mais parce que les interdits qui le touchent le rendent tel.
Un homme peut vivre en paix tout en cultivant ses plants de marijuana.
Mais sa paix sera troublée par l'éventualité de se faire découvrir
par la police; et s'il se fait prendre, le temps qu'il devra passer en prison
lui montrera, noir sur blanc, qu'il n'y a que la morale officielle
pour permettre de vivre en paix.
La morale que j'aurais aimé vivre
est bien différente de celle qu'on m'impose.
Ma haine est telle, parfois, qu'elle m'éveille la nuit
et m'empêche durant des heures de me rendormir.
Je sais maintenant que je suis un esclave.
Esclave, non pas d'une classe sociale,
mais de l'interaction des majorités composant les différentes classes.
Car il y a, chez les pauvres, les riches, les analphabètes et les intellectuels
des gens qui, comme moi, espéraient pouvoir vivre aussi autre chose.
C'est la majorité, par le biais de ses hommes de paille (les élus!)
et de ses représentants policiers, qui imposent, et ses limites morales,
et l'obligation de croire que sa morale est bien la seule, en soi,
qui permette de vivre en paix.

20 juin 1973

Il est possible de réaliser, à court ou à long terme, un objectif.
Mais ce qui nous motivait au départ, très souvent ne vaut plus à la fin.
Nous ne sommes tout simplement plus ce que nous étions,
et nous ne pouvons, dès lors, jouir de l'objectif atteint
comme nous avions au départ prévu d'en jouir.
La sagesse est donc de choisir, et d'autant plus qu'à long terme,
des objectifs qui ouvrent sur des possibilités de transfert.

4 juillet 1973

La seule chose que je désire faire, c'est de «ne rien faire».
Le rêve hippie n'était rien d'autre que l'illusion même des bourgeois.
Nul besoin de se retirer à la campagne
pour arracher soi-même à la terre quelques misérables pommes de terre
alors que l'industrie les produit à la chaîne.
Nul besoin d'aller au fond des bois pour vivre une grande aventure.
Même dans le luxe le plus élaboré de nos civilisations,
nous ne sommes finalement que de misérables pionniers.
L'aventure, c'est de réussir à passer d'une journée à une autre,
sans tout simplement, perdre la vie.
Le reste ne relève que des inconsciences de la mode.
La seule chose que je désire faire,
c'est de «ne faire que ce qui me satisfasse».

16 juillet 1973

Ceux qui vivront, longtemps après nous, ne pourront sans doute jamais
comprendre ce qui nous poussait à croire que nous étions immortels
alors que nous savions tous que nous allions mourir.
L'Homme, pour la plupart, est indiscutablement immortel.
Toutes les religions dont ils se proclament, aussi opposées soient-elles,
s'entendent pour le leur affirmer.

19 juillet 1973

La vie est le seul bien que je possède.
Tout ce que j'ai, c'est une possibilité, durant quelques décennies,
d'être moi; et c'est de n'avoir, pour toute prolongation possible,
que ces misérables petits bouts de papier
qui ne changeront pourtant jamais rien à ma véritable mort.
Le seul héritage que nous léguons réellement à nos enfants,
c'est la hausse du niveau général de confort.

29 juillet 1973

La sagesse n'est plus d'habiter, comme Diogène, un tonneau.
Les conditions générales de confort
(à l'exception d'un certain nombre de pays exploités)
ont, (moyenne de la terre), décuplées.
Les tonneaux d'aujourd'hui sont, de beaucoup, plus sophistiqués.
Mais la sagesse, aujourd'hui comme hier,
consiste à se diriger soi-même plutôt qu'à se faire diriger.

23 août 1973

Ma façon actuelle de penser
n'est sans doute rien de mieux que la pensée théiste.
Elle se base sur une croyance d'autant plus préjudiciable
que j'ignore en quoi elle n'est finalement qu'une croyance.
Je vais, pour ainsi dire, me racontant une histoire que je nomme «réalité».

26 août 1973

Enfin, un projet est un succédané de l'antique dieu domestique.
Il motive le réveil ainsi que tous les gestes de la journée.
Il réunit en lui l'attitude particulière de chaque membre de la maison.
Il est ce par quoi nous avons, nous aussi, une notion de bien et de mal.

Les journalistes, lorsqu'ils écrivent sur le thème
«se retirer au fond des bois» ne font en définitive qu'un acte de répression.
Ils mettent en montre soit des hippies à deux doigts du bien-être social,
soit des gagnants de loteries.
Jamais il n'est question de modestes épargnants.
Le fait demeure qu'ils ne sont que les agents de répression d'un public
qui ne veut rien savoir ni de l'épargne, ni de la réalité.
D'un public qui ne désire rien de plus que de rêver sa retraite
au lieu de la réaliser.

15 septembre 1973

Notre situation de confort s'améliore.
Si les choses continuent d'aller aussi bien,
nous aurons un jour l'argent pour vivre librement,
et en plus le confort d'un appartement très bien meublé.
Je dis «vivre librement», car c'est bien d'esclavage dont il s'agit.
Esclaves des nouveaux pharaons:
des Onassis, des Getty, des Hunt et de combien d'autres.
Mêmes rentiers, nous ne serons que de minables affranchis
à côté des fortunes de ces gens-là.

19 septembre 1973

Les Brofmann possèdent quelque 400 millions.

Les loteries lorsqu'elles offrent \$100,000 en prix, n'offrent, en fait, que le $\frac{1}{4000}$ de la fortune des Brofmann.

La fortune des Brofmann, à un taux d'accroissement minimum de 9% par année, rapporte 36 millions.

Les loteries, en fait, n'offrent même pas $\frac{1}{4000}$ de la fortune des Brofmann, mais le $\frac{1}{360}$ de l'intérêt annuel de cette fortune.

Ce qui revient à dire que sur un revenu Brofmann de \$4000, la loterie serait égale à \$1.

Ce qui, en fait, équivaut au $\frac{1}{360}$ de l'intérêt de ce \$4000 s'il était placé à 9%.

J'imagine la tête que font les Brofmann

lorsqu'ils voient l'exaltation des gagnants de loteries.

Rien de moins qu'une autre bonne raison de mépriser davantage les esclaves que nous sommes.

20 septembre 1973

Le rêve hippie continue ses ravages.

Olivier B. a dû quitter la campagne, sa femme Renée et ses deux enfants, pour venir travailler comme graphiste à Montréal.

Il déteste l'atmosphère du bureau où il travaille; dépense une bonne partie de sa paye en alcool; et ne se couche qu'aux petites heures du matin.

Il n'a qu'un jeans, une chemise et un jacket

et le tout sent gravement le non lavé depuis longtemps.

Pourtant il retourne voir sa femme toutes les fins de semaine.

Voilà.

Depuis 5 ans la situation de tous les hippies que je connais n'a fait que se détériorer.

Pourtant l'idéologie hippie demeure des plus fascinantes.

Mais encore faut-il en avoir les moyens.

Dans la très grande majorité des cas, on devient, d'une certaine manière, hippie à crédit.

On s'installe sur la terre dès aujourd'hui pour devoir finalement payer plus tard par l'obligation de revenir gagner sa vie à la ville.

Ce qui aurait dû favoriser la vie familiale se retourne contre la famille.

D'année en année, les séparations deviennent plus nombreuses, et l'amertume plus grande encore.

Par contre, notre plan, dans cinq ans, nous permettra, si nous le désirons, de vivre (pauvrement, mais tout de même de vivre) en hippie avec \$2000 de rente par année.

Il y a une mise en place nécessaire à l'affranchissement de soi.

(Encore faut-il avoir un peu de chance de son côté).

23 septembre 1973

L'Institut de Tourisme prétend former des administrateurs.
L'an dernier, 50% de ses diplômés ont été congédiés pour incompétence.
Mais le drame va encore chercher plus loin.
Dès la signature de leur contrat de travail, et ce avant même la fin des examens, ces «administrateurs» arrivaient en majorité à l'école avec leur nouvelle auto achetée, évidemment, à crédit.
À ce niveau, le peuple restera encore longtemps le peuple.
Le premier geste de nos administrateurs québécois lorsqu'ils entrent sur le marché du travail, est de jeter avec fierté l'argent de leur retraite à la poubelle.
Accuser le capitalisme, c'est aussi devoir tenir compte de cette version-là.

16 novembre 1973

L'une des choses les plus pénibles à supporter sur le marché du travail, c'est de devoir écouter les médisances ou calomnies que tous les employés (sauf de très rares exceptions) s'envoient, par-derrière, les uns contre les autres.
On ne change de groupe que pour changer de victimes.
Et ceux qui ridiculisent ici sont tournés en dérision là-bas.
Mais, remarquablement, les travailleurs les plus efficaces n'ont que peu de temps à consacrer à ce genre de chose.
Ils s'occupent à réaliser eux-mêmes ce que d'autres ne font pas du simple fait qu'ils s'occupent trop à se déprécier entre eux.
C'est l'une des causes du rêve si courant de la maison de campagne.

24 novembre 1973

L'essentiel, c'est le confort.
La satisfaction au jour le jour.
Le silence.
La marge profitable entre la naissance et la mort.

32 ans.

19 janvier 1974

Satisfaction de la chaleur de cette maison.
Heureux d'avoir connu les Cicéron, les Socrates, les Thomas d'Aquin.
Encore plus heureux de rejeter leur manque de sagesse
à rendre prioritaire le confort quotidien.
C'était l'autre morale, celle de l'éternité.
Aujourd'hui, la passion du confort
et l'avarice de tous les éléments qui le composent.
Chaque objet manufacturé étant un pas de plus
dans la conquête de l'espace humain.
Heureux besoin, finalement, de nous satisfaire
avant l'irréversible effondrement.

2 juin 1974

Le goût, toujours, obligatoirement reporté, de m'arrêter.
Le goût de goûter encore au peu de conscience de moi.
Le goût des lourdes questions et des profondes jouissances.

7 juillet 1974

Car pour moi, l'important, c'est d'en sortir.
De sortir de leur territoire inculte
qui ne valorise qu'une certaine inconséquence de pensée.
De leurs territoires fétides des centres-ville où les automobilistes
rivalisent les uns contre les autres à qui ferait crisser le plus ses pneus.
De leurs territoires bruyants, désordonnés, interminables.
J'ai tout simplement perdu le goût de vivre avec eux.
J'ai celui de réaliser pour moi ce qui me plaît.
De le défendre violemment s'il le faut.

De me défendre contre l'obligation de rester avec eux.
De me défendre contre le bouleversement physique et mental
que me cause le seul fait de devoir écouter leurs conversations.
De me défendre contre le sentiment de pitié impuissante que je ressens.
D'autant plus qu'ils ne veulent carrément pas de nous.
D'autant plus que nous sommes en réalité leur ennemi
du seul fait de leur imposer le rythme de notre intelligence.

Mais nous choisissons, chaque matin, «l'enfer».
Le bonheur n'a pas d'horloge pour tous.
La majorité des commerces ne sont, en fait, que des garderies d'adultes.

7 décembre 1974

De «naturel» qu'il était majoritairement au départ,
l'entourage cède progressivement au «manufacturé».
De l'homme primitif à l'homme moderne,
la différence n'est que dans une accumulation de plus en plus forte
d'objets manufacturés.

33 ans.

14 septembre 1975

Nous nous entre-surchargeons d'informations.
La mise en fiches de mes lectures, ma collection d'articles de journaux,
n'est qu'une façon de méditer dans la pression.
Je refuse de me laisser hébéter par le rythme et le nombre.
Je refuse de céder au chantage.
Ma télévision est défectueuse et je refuse de la faire réparer.
Je refuse tout autant la radio.
J'ai trop dû récuser le prêche des curés
pour laisser libre cours aux médias dans ma maison.
L'un et l'autre, finalement, se valent:
beaucoup d'autorité sur un minimum de contenu.
L'ancienne messe du dimanche est reprise tous les soirs à la télévision.
Dieu, chaque soir, parle encore à son peuple.
Et nous voguons ainsi avec un 10% de défectueux mentaux.
Dans une multitude de sectes plus ou moins superstitieuses qui
s'entre chevauche à grands coups de titres et de billets de rationnement.
Loin de moi, pourtant, la vieille idée d'un retour immédiat à la campagne.
C'est un rêve de rentier que je reporte à ma retraite.
Nul n'échappe à son âge non plus qu'aux pressions de la société.
L'important est de ne pas se laisser trop rapidement émousser
par les besoins d'adaptation.
D'où la nécessité d'une mise en ordre de plus en plus rigoureuse.
D'où aussi le goût d'apprendre davantage.
D'où, finalement, le besoin du catalogage qui n'est, somme toute,
qu'une technique de contrôle de l'information.

31 décembre 1975

La fin d'une autre année.

La fin d'un long cheminement.

De retour à la solitude.

En réclusion complète depuis deux semaines.

M'activant dans le silence à mes lectures,
mes fiches et mes découpures de journaux.

Loin du Noël tribal, des échanges d'objets inutiles
et des sentiments surfaits.

Loin de la télévision.

Loin de la radio.

Avec, pour tout contact avec cette société,
un téléphone auquel je ne réponds plus.

34 ans.

17 janvier 1976

L'important c'est aussi les déménagements, les divorces.

Toujours être prêt à renégocier plus aisément (par obligation) ses habitudes.

En bien ou en pire: une politique de «remplacement» continu.

18 janvier 1976

J'ai trouvé ma voie: celle de moine urbain.

28 décembre 1976

Je me gâte.

Je me masturbe.

Je m'offre le luxe de vieillir en silence.

Le luxe de n'avoir aucun ami.

Le luxe de mes coupures de journaux
qui m'ouvrent chaque jour des ouvertures sur le monde.

Comme le temps fût long jusqu'ici.

Comme il en a fallu des pertes de temps avant de le retrouver: le temps.

35 ans.

23 juillet 1977

Je n'ai plus le goût de couper à la hache dans mes relations avec les gens.
J'ai le goût d'une profonde fidélité à moi-même.
J'ai le goût d'aimer plusieurs femmes qui aiment plusieurs hommes.
Une seule exigence: être là où je prétends être.

6 novembre 1977

Calme.

Satisfait.

Satisfait, enfin, après 35 ans, de vivre seul.

Avec, pour tout désir social, que la volonté de me laisser aller
d'une femme à l'autre, d'un groupe d'amis à un autre,
d'une satisfaction ici à une satisfaction là-bas.

Avec, pour toute ambition,
que le principe de ne rester que là où je suis bien.

36 ans.

14 novembre 1978

Je ne rêve plus, comme avant, de partager ma vie avec une femme.
Depuis trois ans, je vis seul et j'en éprouve beaucoup de satisfactions.
Je vis seul.

À travers les hippies et la soldatesque qui ne sont, en fait,
que l'envers et l'endroit de la même domination territoriale.

À deux doigts de la guerre, dans la décadence américaine.

Je ne suis qu'un simple salarié.

Et je vais, vieillissant, me parlant à moi-même
dans le silence luxueux de mes draperies, mes velours et mes fourrures.
Je vis seul.

Nomade au 16ième étage d'un building.

Qui ne campe jamais deux fois dans le même instant du temps.

Je ne rêve plus, comme avant, de m'exiler à la campagne.

Les villages sont aussi bruyants que les villes.

La différence en est qu'à la ville, le bruit, par sa densité,
retourne à l'anonymat.

Rien de tel dans les petits villages.

Chaque crissement de pneu, chaque vacarme de haut-parleur,
chaque bruit s'identifient à quelqu'un qu'on peut finir par détester.

Je vis seul.

À travers les décibels variables de la journée.

Je vis seul.

À travers les mille et une serrures de la ville,
passant d'un couloir à l'autre

par une série de plus en plus complexe de clés et de combinaisons secrètes
dans la hiérarchie toujours plus aride de nos relations sociales.

J'espère tout simplement pouvoir, dans neuf ans,

avoir assez d'économie pour financer à même les intérêts de mon argent
le montant annuel de mon logis.

J'espère, à 45 ans, n'avoir d'autres obligations
que de devoir travailler un jour sur sept pour subvenir à mon alimentation.
Je ne rêve plus, comme avant,
d'atteindre, par des écrits ou autrement, la richesse et la célébrité.
Je cherche, lentement, tout bêtement ce que je cherche.
J'essaie de comprendre ce qui se passe autour de moi.
J'essaie de savoir ce qui fait que je vis telle époque plutôt qu'une autre.
Que je suis dans tel contexte, plutôt qu'un autre.
J'avance, lentement, sur place.
Je collectionne, avec amour, le peu qu'il me reste de ma vie.

37 ans.

3 janvier 1979

Tout ce que j'ai vécu, jusqu'ici,
n'a été que par petits bouts de chemin avec diverses personnes.
Demain ne peut être différent.
Et la seule réalité qu'il m'ait été donné de bien vivre
n'a été que de vivre, tout simplement.
La vie est mon seul but.
Je ne vis que pour sa chaleur.

4 avril 1979

Il faut le plus possible éviter de lutter contre ses ennemis.
Le temps est court.
Il faut bâtir ce que l'on aime.

16 mai 1979

Je suis propriétaire d'un 5plex devant un parc au centre-ville.
J'ai commencé la rénovation du logement donnant sur le balcon.
J'irai, ainsi, de logement en logement.
Rénovant.
Retrouvant les origines.
Avec, en moi, le goût de la vie.
J'ai fixé mon rêve.
Un rêve qui date de mes 16 ans.
Un rêve qui prendra 20 ans à se réaliser.
Celui de pouvoir vivre des revenus d'une maison.
Celui de l'esclave qui rêve d'être, un jour, affranchi.
Car telle est bien la réalité.

22 novembre 1979

Ma maison me coûte cher.
Je suis à la limite de mes capacités financières.
J'arrive.
Mais tout juste.
L'esclavage ne se rachète pas avec rien.

38 ans.

13 juin 1980

J'ai fait, ce matin,
le paiement de ma dernière mensualité en tant que locataire.
D'ici la fin du mois, j'emménage dans ma maison.

29 juin 1980

Les vers qui te rongeront demain n'auront aucun respect de ta volonté.
Profite donc de ta vie pendant le peu de temps qu'il t'est possible de vivre.
L'abus n'existe pas.
Seules d'autres volontés que la tienne
peuvent t'obliger à modérer tes frénésies.
Ne te laisse devancer que par ceux que tu ne peux devancer.

27 novembre 1980

J'ai eu un avant-goût aujourd'hui de ce que serait peut-être demain.
De cette maison chaude et immense où règne le silence.
De ce luxe précis d'où je veux être ce que je veux être.
De ce luxe chaud et précis
duquel je ne serai peut-être moi-même qu'un instant.

39 ans.

14 mai 1981

Il y a deux ans, j'achetais ma maison.

Je suis, depuis, encombré de problèmes
que je commence, à peine, à surmonter.

Il y a toujours quelque chose à réparer.

Mais la vie elle-même est ainsi faite.

Il y a toujours quelque chose à reprendre quelque part.

Il y a deux ans, j'étais pauvre.

Je n'avais que \$6,000.

Dans deux ans, si je revends, j'aurai \$100,000 net dans mes poches.

De quoi me retirer, à ne rien faire, à \$15,000 de rente par année.

Mon salaire actuel est de \$20,000 (et c'est deux fois plus qu'il me faut).

20 août 1981

À toutes les fois que j'ai décidé quelque chose de profitable dans ma vie,
c'est que je l'ai fait seul.

Ensuite des hommes et des femmes sont venus dans mon jeu.

40 ans.

20 mars 1982

Partout l'ennui...

Lorsque j'ai acheté ma maison, j'en étais là!

J'ai eu comme un profond besoin de partir.

De quitter mes habitudes de locataire, de me bâtir ailleurs un espace.

Trois ans déjà.

J'ai démoli.

J'ai refait.

Et je me suis battu.

Car prendre un espace, c'est aussi se battre contre le voisin,
contre le locataire.

C'est avant tout établir en d'autres lieux d'autres jurisprudences.

15 septembre 1982

Il faut avoir voulu être beaucoup de choses pour, finalement,
n'être que quelqu'un.

43 ans.

27 avril 1985

Ma mère n'était fidèle à mon père
que par sa fidélité à la religion qu'elle valorisait avant toute autre chose,
et dont les lois lui dictaient d'être fidèle à son mari.

Ma mère était fidèle à sa croyance.

Ainsi en est-il d'une majorité de gens de ma génération.

Sauf que se retrouvant soudain sans croyance, ils se trichent
et se divorcent à tour de bras sans comprendre ce qui leur arrive.

Quelques-uns résistent.

Et c'est sans doute, eux aussi, par fidélité à une idée ou à une utopie qui
n'a, en fait, aucune relation avec la personne à qui ils disent être fidèles.

L'essentiel, dans un projet de vie, est de mettre sur pied une action
que de toute manière l'on désire mener à terme seul.

Les meilleurs d'entre nous ne sont foncièrement fidèles qu'à eux-mêmes.

Il arrive que deux personnes fidèles à elles-mêmes se rencontrent
et fassent ensemble un bout de chemin.

Mais ce ne sera finalement qu'un bout de chemin.

14 juillet 1985

Je suis embourbé dans mon époque.

Exactement comme une vieille roue de bois d'une charrette ancienne
embourbée dans la boue d'une route de terre.

Car nous allons tous ainsi nous embourbant
dans la faille historique de notre époque.

Et les fusées aussi s'embourberont.

Les lèvres somptueusement bulbeuses du matin
s'atrophient dans les vents secs du midi.

Le chant final s'estompe toujours dans les derniers essoufflements du soir.

JE ne suis finalement que le retournement du *NOUS*
dans les grands labours du temps.

14 août 1985

Le début de l'autre réflexion.

Celle des grandes intimités et des synthèses.

À l'écart de l'exaspération quotidienne de devoir vivre à des niveaux moyens d'intelligence et d'organisation pour pouvoir survivre.

Ayant épuisé l'élan rêveur de la jeunesse.

Dans le constat des choses engrangées.

Et comme seul dans les grands espaces liquides de la terre.

L'écrit n'étant toujours qu'un message

dans une bouteille livrée à l'immensité étrangère de la mer.

Mon plaisir n'étant que de me relire,

et par définition même, jamais, après ma mort, d'être lu.

11 octobre 1985

Il n'est que 4 heures du matin.

Je ne réussis plus à m'endormir.

L'automne fait de la buée sur mes fenêtres doubles.

J'erre dans la chaleur irradiée par les calorifères de ma maison.

J'achève ma longue accumulation pour le grand hiver.

J'ai le goût d'être heureux.

Le problème est, après tant d'années d'esclavage,

après tant d'années de soumission pour pouvoir accumuler le peu que j'ai,

qu'il ne m'est plus facile de retrouver le rire

à travers les rides figées de mon visage.

Chaque pas gagné ne l'a été que dans la guerre.

C'est le lot de la vie que d'incuber la pédanterie, le goût de l'exploitation

et la haine qui s'en suit à toute l'organisation sociale.

J'erre dans l'automne chaud de ma maison. Seul.

Et comme encore inhabitué de ne pas toujours avoir la bride au cou.

Esclave à la veille de son affranchissement.

Affichant, en fin de course, un certain éclat du regard.

Presque hébété sous le poids des coups reçus.

44 ans.

4 novembre 1986

L'infidélité est une condition essentielle à toute recherche sérieuse.
Ce n'est qu'après une certaine série de recherches et d'essais
que l'on peut penser à juste titre de choisir.
Et le premier choix n'est souhaitablement
qu'une première expérience approfondie
laissant cours à d'autres connaissances à réaliser.
L'expérience reconnue n'étant en bout de route
que l'état de fait d'une baisse de capacité.
Car la fidélité n'est pas nécessairement un signe de force,
bien qu'elle puisse l'être, dans certaines circonstances.

5 décembre 1986

J'ai le goût de m'arrêter ici.
D'abandonner mon travail.
De rester pauvrement dans ma maison
à me raconter mes dernières loufoqueries.
Je n'ai plus le goût de me vendre sur le marché des esclaves.
J'ai le goût d'être moi.
Tout simplement moi.

28 décembre 1986

Enfin, ma maison s'autofinance.

Il était temps.

L'écoeurement à mon travail atteint son paroxysme.

Le banditisme de la direction atteint son comble.

Le mépris de ce qui ne leur sert pas est catégorique.

J'aurais aimé y être heureux.

Surtout qu'après plus de 12 ans de travail,

j'aurais aimé y recevoir un peu de reconnaissance.

On m'y méprise au point que je me dois d'attaquer

par le biais du syndicat.

Ma maison s'autofinance.

Heureusement.

Je peux, si je me propose à l'oeuvre de la soupe, un service aux pauvres,

travailler quelques heures par jour comme cuisinier,

y trouver la gratuité de mes repas.

Je suis un moine.

Et heureux.

Si je veux.

Enfin.

Vivre ma vie.

45 ans.

13 avril 1987

Nous n'avons qu'une vie à vivre.
Nous gérons notre vie
dans l'égoïsme le plus étroit de nos possibilités sociales.
Le moins aux autres, le maximum pour soi.
Notre mort marque la fin de tous les respects que nous avons obtenus.
L'héritier fout aux vidanges tout ce qui ne peut l'honorer ou l'enrichir.
L'ère du défunt prend ainsi fin.

15 mai 1987

Rien n'est facile, rien n'est gagné.
Le lit que tu quittes au matin, te sera peut-être contesté le soir.
L'organisation de la défense de ton indépendance
est la seule garantie de ta paix.
Même aimé, tu es toujours seul.
Et l'éventualité de ta mort
fait qu'il y a toujours quelqu'un qui complotte dans ton dos contre toi.
La vie est toujours à refaire.
Notre réalité est essentiellement précaire.
Même les empires sont transitoires.
Nos approvisionnements (amour, culture, savoir) sont aussi périssables.
L'essentiel étant inessentiel dans l'absolu du temps.

4 novembre 1987

J'ai finalement atteint le territoire des paresseuses permises, heureuses, mais de fait tellement occupées!

Je me suis levé ce matin, j'ai tapé une autre partie de mon journal, j'ai ensuite passé le reste de la journée à courir d'une boutique à une autre pour acheter ceci, faire réparer cela, autant de remises en ordre d'une décennie d'effilochages ininterrompus. Comme le temps d'être nous manque dès que nous sommes asservis au travail à plein temps! Heureuse libération!

Bien-fondé de ma démarche antérieure, bien fondé de mon entêtement à ne viser que la porte de sortie du marché du travail!

Comme je suis bien aujourd'hui à me laisser aller à mon rythme dans les éboulis colorés de l'automne!

Oh merveille d'avoir atteint, enfin, le silence!

Lente reconquête de soi dans un dernier entêtement.

Enfin l'écriture libre!

Loin des médias publics qui bâillonnent ceux-là mêmes qui parlent du fait même de leur permettre de parler.

Lente reconquête du langage, de jour en jour à reprendre à travers le poids des soumissions passées.

Lourd passé que celui d'avoir presque dû mourir pour survivre!

Que renaissent la colère et le franc-parler des illusions!

Oh merveille d'avoir enfin atteint le temps

où aucune urgence ne vient déranger le temps.

11 novembre 1987

L'art est une manifestation du bonheur.

Même tristes, les artistes sont, historiquement, heureux.

46 ans.

6 septembre 1988

C'est comme si ma vie avait recommencé.

Vivre sans alcool ouvre à nouveau une porte sur la vie intérieure.

Le temps de méditer s'allonge parfois jusque tard dans la nuit.

Il y a aussi le goût de tout remettre en ordre, de tout nettoyer.

Comme le goût d'une purification rituelle

accompagnant une réorganisation des habitudes de la vie.

Le goût aussi de sentir, de goûter, de remplacer l'habitude de boire de l'alcool par des plaisirs différents, par des attraits nouveaux.

Le goût d'un certain ascétisme, d'un regroupement des forces.

La certitude aussi, dorénavant, de mon appartenance à ma maison, quelques soient mes conjonctures à venir.

La certitude que ma vie ici doit dorénavant avoir entière priorité sur toute autre préoccupation extérieure.

25 novembre 1988

Tremblement de terre sur tout le Québec:

entre 6 et 7 degrés sur l'échelle de Richter.

Rien de tel depuis 1925.

C'est la première fois que j'éprouve ce genre de peur.

Celle de voir s'écrouler ma maison comme un fragile château de cartes.

Et avec elle toutes les sécurités qui me rendent la vie présente enfin heureuse.

J'en suis resté avec le sentiment accentué de notre inopportunité cosmique.

Moins que rien: tel est le sens véritable de notre vie!

23 décembre 1988

Le plaisir de collectionner de vieux livres.

Le plaisir de renouer avec une histoire qui est celle d'être ici,
ce que nous sommes, à ce moment-ci.

Le plaisir de faire des retrouvailles culturelles
dans des amoncellements de livres jaunis par l'oubli,
de «rénover» pour ainsi dire de vieux livres.

Le plaisir de récupérer contre la mort.

Le plaisir de récupérer ce qui reste du passé,
ce peu de choses qui reste jusqu'ici.

Car il en va, par vagues successives
et de plus en plus atténuées dans le temps,
de notre mémoire comme d'un passé qui n'a jamais eu lieu...

47 ans.

9 avril 1989

Chacun doit écrire le livre dont il a besoin
plutôt que de perdre son temps à s'aliéner dans l'œuvre d'un autre.
L'œuvre d'autrui ne doit servir qu'à nous aider à bien bâtir la nôtre.

10 avril 1989

J'ai été pris d'un sentiment de vacuité à la vue des PENSÉES de Pascal
sur une table de chevet.

Pauvreté de notre époque que de devoir encore s'accrocher
à la lecture de cette morale anachronique
faute d'autres morales diffusées dans nos écoles.

La morale est un art personnel.

Chacun devrait pouvoir s'attarder
à en préciser les contours pour lui-même.

26 avril 1989

Hier, ils s'agenouillaient à l'église.

Aujourd'hui, ils s'assoient devant la télévision.

Au fond rien n'a changé.

La soumission reste la même.

Seule la position peut nous tromper.

Nous vivons dans une civilisation qui permet de passer sa vie,
sans presque réfléchir,

à faire la navette entre un bol à manger et un bol à chier.

Nous sommes plus ou moins tous des fonctionnaires inefficaces
qui, par là même, maintiennent le système.

1 mai 1989

Nous survivons entre le cataclysme et la jouissance.

L'essentiel est de se sentir bien dans sa peau.

Le reste n'a d'importance que s'il peut venir à nuire à ce sentiment-là.

19 juillet 1989

Tous ceux qui écrivent sur les dieux ne valent même plus d'être lus.

Pédants arriérés qui ont prétention sur tout, ils ne font que nous distraire, si l'on peut ainsi qualifier l'ennui qu'ils nous causent.

La littérature est encombrée de prétentieux bavards qui n'ont de cesse de démontrer qu'ils savent tout simplement écrire.

Au mieux, tout écrivain, et d'autant plus que puissant, ne fait que cristalliser la bêtise caractéristique de son siècle.

Nos souvenirs sont ainsi faits de nos sottises.

Ayons l'humilité franche

de ceux qui savent se raconter comme on rigole de soi.

J'avoue ma satisfaction à perdre ainsi mon temps à écrire.

Je me lève tôt le matin, lis et écris seul sur mon balcon jusqu'à 11 heures, fais mes courses, dîne, me masturbe et me couche pour une petite sieste.

Je me relève vers les 15 heures, vais bouquiner dans des librairies de seconde main, soupe, lis une heure ou deux, vais faire ma longue marche dans la faune de la ville avant que d'aller dormir pour la nuit.

Vie parfaitement vaine qui n'a d'autre utilité que de m'être agréable.

Rien de mieux que d'être ainsi, sans plus de souci,

à vaguer à ses vacuités particulières.

18 août 1989

J'ai terminé aujourd'hui la version «septembre 1989»
du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

Avec une centaine de pages, cela commence à ressembler à un livre.

Ce genre littéraire, un petit texte par sujet, est sans limites.

C'est en quelque sorte un fichier de lectures et de réflexion
qui peut me suivre jusque dans ma vieillesse.

Je m'y complais.

Et c'est là toute son importance.

13 octobre 1989

L'extrême pauvreté que la mienne!

Mais il faut être déjà moins pauvre que d'autres
pour pouvoir enfin l'admettre.

À travers les milliards d'étoiles,

qu'est-ce donc qu'être propriétaire d'un simple lot de 100 pieds par 25...

À peine de quoi y tenir ma barque, (d'autres disent «maison»),
dans les vagues fracassantes des mouvements de la Terre.

Mais où donc est la raison des gens de nos maisons.

Jamais ils ne voient le ciel et leur déraison.

Nous allons tous ainsi, pauvres, hagards et fous,
dans les nébuleuses de nos consciences inhabitées.

6 décembre 1989

Moi qui ne supporte pas de garder un chien auprès de moi,
comment pourrais-je garder un être humain.

C'est là plus que tout, animal qui pisse et chie partout,
sans compter l'inférieur tapage qu'il mène sur son passage.

J'ai bâti péniblement mon refuge de solitude.

Je ne dis pas que j'ai raison d'y demeurer.

Je dis que mon bien-être y est tel

que j'ai une bonne raison de ne pas en sortir.

48 ans.

4 août 1990

Entre les pontifes des universités et les commères de la presse,
nous devons tailler notre place.

Celle d'être une conscience de notre temps.

L'écriture est à ce prix.

21 août 1990

Ce matin, je me suis fait bronzer au soleil

tout en lisant «De la brièveté de la vie» de Sénèque.

En plus d'une croyance en une divinité, à l'immortalité après la mort,
voilà une thèse qui est bien fausse.

La vie est d'une extrême brièveté.

Ce n'est, de plus, qu'une thèse qui s'adresse aux riches.

L'arrêt de travailler n'y rejoint pas les esclaves.

Son refus du sexe et de l'alcool est aussi tout à fait trop catégorique.

Nous sommes radicalement ailleurs si nous avons à nous rencontrer.

Il s'agit de prendre chez lui ce qui donne encore à penser,
et de l'adapter à mes besoins.

28 août 1990

Je m'adapte lentement à ma nouvelle vie.

L'idée est de travailler toute la journée (lire, écrire, faire les courses, etc.),
pour ensuite pouvoir jouir paresseusement de la soirée.

Je vis avec l'idée que, demain, je serai mort.

Chaque jour est un nouveau départ.

Je ne veux faire, dès lors, que ce qui me rend bien.

Le reste est perte de temps.

9 septembre 1990

La chrétienté a fait de nous des serviteurs.
Pour être «bons», on nous a dit qu'il fallait toujours d'abord servir autrui.
L'exaspération de cette tare éclate périodiquement
dans la guerre et les bains de sang que nous faisons.
Parce que la bonté est ailleurs.
Il faut être bon pour soi. Il faut se servir soi-même.
La société marchande, sous la chrétienté, est devenue une perversion.
L'idée de vendre ses surplus à autrui n'était pas un mal.
Le mal est que n'ayant plus rien à vendre d'utilitaire, on veuille,
aujourd'hui, imposer à autrui des biens qui ne sont pour lui d'aucun usage.
À grand coup de marketing.
L'idée de toujours premièrement servir autrui touche à l'exaspération.
Il nous faut maintenant passer par autrui
pour satisfaire à nos propres besoins. Ce qui est un tort.
Nécessité nous est de sortir de là.
Retrouvons la route
qui mène directement à la satisfaction de nos propres besoins.
Évitons le plus possible les intermédiaires.
La chrétienté partait en croisade pour convertir autrui.
Les vendeurs d'aujourd'hui
ne sont qu'une mauvaise réplique de ce fascisme-là.

13 septembre 1990

Chaque matin, j'assiste à l'arrivée vers le centre-ville des automobilistes.
Il leur en coûte une fortune pour venir tout simplement travailler.
Automobile, essence, assurance, habits et parures,
et aussi le temps de déplacement.
Ce cérémonial étonne aussi
par la solitude des gens qui y est mis en montre.
Presque tous se véhiculent seuls
dans des voitures aptes à recevoir 5 personnes.
Il y a quelque chose de taré dans cette façon de vivre.

49 ans.

5 juin 1991

J'ai cessé (à nouveau...) de boire de l'alcool hier.

Et ce, je l'espère, pour assez longtemps.

Et peut-être même toujours.

Mon grand-père était alcoolique.

Mon père était alcoolique.

Ils ont tous deux gâché la fin de leur vie dans des excès d'alcool.

J'ai autre chose à faire que de me saouler du matin au soir.

Après 2 jours d'abstinence, j'éprouve déjà un certain plaisir à vivre.

Mais cela, je le sais d'expérience, prendra 3 mois
avant que de me redonner toute ma vitalité.

Le seul ennui est qu'étant seul toute la journée,
je dois frapper des moments trop intenses de solitude.

L'alcool n'y changeait rien.

Mais cela m'endormait.

Je dois maintenant affronter seul

l'ennui de vivre dans la société qui m'entoure.

Société énervée, inculte et de gaspillage éhonté.

Qui n'a d'autre souci, sous couvert d'une chrétienté flexible,

que de piller les pays pauvres pour polluer toute l'existence de la planète.

Ici, peu de gens se parlent encore.

On ne fait que se roter les uns les autres au visage.

28 juin 1991

La «physique» d'Épicure dont le but est de procurer la paix de l'âme, malgré son avant-gardisme sur certains points, est un bon exemple de la prétention de connaître à laquelle nous succombons tous.

Nous nous donnons tous une explication du monde, dû à la nécessité d'avoir une certitude, et c'est là, justement, notre faiblesse.

Pire encore, nous «réfuterons» toute objection à «notre» doctrine...

La sagesse acceptable d'Épicure lorsqu'il s'agit de morale de tous les jours, tombe ainsi dans le breffage lorsqu'il en sort.

Et c'est sans doute ce breffage

qui a occupé l'essentiel de son enseignement durant sa vie.

Comme quoi la sagesse ne se suffit peut-être pas à elle-même, tant son principal défaut est d'être, trop souvent, ennuyante, et que la prétention de dire:

«Mais comme j'ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point les êtres, il est nécessaire que...»

vaux parfois mieux que l'ennui de se taire.

28 juillet 1991

De nouveau seul à lire et écrire sur mon balcon.

Il y a dans les ESSAIS de Montaigne un côté anecdotique (et d'autant plus que portant sur les militaires) qui m'ennuie profondément.

Chacune des approches me semble trop petite.

Une puissance d'ensemble y fait défaut.

Derrière tout cela:

une mauvaise odeur de christianisme non franchement désavoué.

50 ans.

21 septembre 1992

Les derniers relents de chaleur.

Bientôt l'hivernement.

Je regarde défiler le convoi d'automobiles
qui chaque matin se rend au centre-ville.

La solitude immense de ces gens
enfermés vivants dans leur sarcophage de métal sur roues.

Une tare sociale que cet individualisme de la surconsommation.

Chacun se justifie de devoir ainsi venir «travailler»!

L'enrégimentation est absolue.

Ils viennent produire ce qu'on leur dicte ensuite de consommer.

Un manque de jugement à la grandeur de la nation.

14 octobre 1992

Tout ce qui m'intéresse désormais dans la vie,
c'est de vaguer à mon confort.

Confort matériel et confort de l'esprit.

Dans quelques années, j'irai pourrir dans la terre, ou je serai incinéré.

À quoi bon vouloir davantage que le bien-être que j'ai.

C'est une forte sécurité, une autosuffisance territoriale et économique
qui me permet de vivre calmement et de réfléchir
en dehors des normes établies.

51 ans.

15 janvier 1993

L'habitude sert de bien fondé à la vérité.
Quel monde étrangement simplifié et falsifié
que celui dans lequel nous vivons.
C'est un simple préjugé moral
que de croire que la vérité vaille mieux que l'apparence.
Chaque génération est moulée dans une infinité d'idées
qui seront totalement étrangères
à ceux qui tenteront plus tard d'en démontrer l'intelligibilité.

3 février 1993

Depuis que j'écris, mon JOURNAL me suit.
D'une ville à une autre, d'une maison à une autre.
Comme une carte d'identité.
Ou, certains jours, comme une nausée.
Comme l'obligation partout de me souvenir de ma misère.
Ma vie, comme la vie de chacun d'entre nous,
n'est finalement qu'un immense chaos sans conséquence.
Quelque chose d'irréel.
Des lignes d'écriture sur quelques feuilles de papier jaunies
que quelqu'un, un jour, abandonnera définitivement derrière lui.

12 mars 1993

La seule richesse à rechercher est celle du temps libéré du travail.
Pouvoir se retirer chez soi pour pouvoir vaguer à la satisfaction de soi.
Mais les forçats du travail n'ont d'autres passions
que de s'obliger à travailler aveuglément
pour la seule fin de produire et de consommer davantage.

L'engorgement des marchandises, au lieu de permettre le repos, les oblige quand même à vouloir travailler davantage.
Ce qui les tue, c'est l'infrastructure hypothécaire des banlieues qu'ils ont eux-mêmes «choisie».
Même leurs enfants, à cause de ce choix, doivent maintenant continuer de s'instruire à vide les uns contre les autres dans l'espoir de se décrocher une place pour vivre.
Et les aînés, alors qu'ils devraient vider la place, ne peuvent rien lâcher sans que tout leur système de valeur ne s'effondre.
Toute la crise économique est là.
L'égoïsme pervers d'une bande de vieux débiles qui n'ont pas eu dans leur jeunesse le courage d'être autre chose que ce qu'on leur a dit d'être.

6 mai 1993

Les plantes et les fleurs ont repris leur place sur le balcon.
Un rituel qui, chaque année, revient.
Les mêmes plantes, ou presque, au même endroit.
Les dernières répétitions du temps.
Quelque chose comme le refrain répété d'une vieille chanson qui se termine.
Je ne sais ce qu'en pensent mes voisins.
Si du moins ils en pensent quelque chose...
Eux qui, en moyenne, changent tous les trois ans.
Je ne comprends pas le besoin qu'ils ont de gigoter ainsi.
Comme si le changement était un signe de mieux vivre alors qu'il relève plutôt d'une incapacité à vivre profondément.
L'émotion nouvelle semble leur tenir lieu d'émotion profonde.
Peut-être l'échec est-il ainsi moins perceptible.
L'échec de n'habiter finalement nulle part.

6 juillet 1993

La chaleur écrasante de l'été.

Un pays de températures excessives.

Rien d'autres à faire qu'à lire et à écrire.

Avec, chaque jour, la curiosité de marcher dans les ruelles pour voir (et ramasser...) ce qu'y jettent les gens du quartier.

De quoi habiller rapidement, meubler, équiper quelqu'un de fond en cap.

Un gaspillage qui laisse songeur

sur l'intelligence des gens qui nous entourent.

Un irrespect presque total des choses.

1 octobre 1993

Tous, à un moment ou l'autre de notre vie, nous devons confronter la réalité du monde avec celle que nous avons apprise à l'école.

13 décembre 1993

Je surveille mes librairies. La vente de mon livre stagne.

Aucune réaction dans les journaux. Ce qui ne m'aide pas.

J'ai donc fabriqué de petites pancartes explicatives du livre et de l'oeuvre à venir.

Des petites pancartes dont je commence la distribution cette semaine.

Il y a tant de nouveauté!

Il faut attirer, mais surtout retenir le regard des gens sur le livre à vendre.

Obliger l'oeil à scanner davantage.

Jusqu'ici, j'ai prouvé qu'un auteur peut se passer d'un éditeur et se passer d'un distributeur.

Peut-il, rendu là, se passer d'une couverture de presse.

Toute la question de la liberté d'éditer est maintenant là.

Car s'il ne réussit pas à faire vendre ses livres par lui-même, tout le chemin parcouru finit en cul-de-sac.

Le public n'achèterait-il que ce que les médias lui dictent d'acheter.

Ce que lui dictent ses nouveaux curés.

52 ans.

28 septembre 1994

Terminé la lecture du «Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes» de Jean-Jacques Rousseau.
L'erreur historique de Rousseau est d'être profondément chrétien.
Il pose comme prémices la bonté de Dieu
et d'une Loi d'un pur état de Nature contre l'évolution des sociétés
qu'il tient pour satanique.

19 octobre 1994

Ce n'est pas de culture dont veulent les gens.
Mais de livres utiles à leur avancement social ou, autrement,
qui leur permettent d'en rêver.
La réflexion ne les intéresse pas.
Les préjugés leur suffisent.
Faire attention à l'être humain.
Il se ment à lui-même, même lorsqu'il dit la vérité.

23 novembre 1994

Première neige sur la ville.
Quatre mois d'enlisement avant l'autre renaissance.
Je classe mes archives, j'écris lentement, pour moi,
pour le plaisir de me créer une réflexion personnelle.
Autre chose que la répétition.

7 décembre 1994

Une autre année qui s'achève.

J'écris et je lis tranquillement dans la chaleur de ma maison.

Les épreuves de la couverture DE L'INÉGALITÉ ont été tirées.

J'achève lentement de corriger le texte.

8 décembre 1994

La vie que je mène est à ce point satisfaisante

que je n'ai aucune intention d'en changer.

Et ce, jusqu'à ma mort.

J'ai à m'occuper de l'entretien de mes logements.

J'ai à m'occuper de mes lectures et de mes écritures.

C'est un choix que j'ai fait à 16 ans.

J'en aurai bientôt 53.

Je n'aspire donc pas à la retraite, ni à «l'ère des loisirs».

Je ne rêve pas de gagner à la loterie,

ni d'hériter de quelques parents riches.

Là où je suis, c'est là où je veux être.

C'est ainsi, selon moi, que la vie devrait être vécue.

Le reste n'est que perte de temps.

53 ans.

10 janvier 1995

Froid brusque.

Violent.

Mais qui ne doit durer que deux jours.

Après, les météorologues annoncent de la pluie...

Je corrige et recorrige mon texte DE L'INÉGALITÉ.

Je prends plaisir à ce travail.

Je regarde le chat se poulécher au soleil de la fenêtre.

Pourquoi donc se tuer à l'effort dès que l'on a le nécessaire.

Faire comme les chats.

Mais la majorité des gens se sont laissés piégés

par l'idéologie de la consommation.

Bungalows, condominiums, automobiles,

tout coûte et tout coûte toujours plus cher.

Une course sans fin pour de l'argent.

Dans le seul but, de plus en plus, que de pouvoir continuer de vivre au-dessus de ses moyens.

Reste l'espoir de la pension à 65 ans.

Mais voilà que le ministre canadien des Finances

parle de hausser l'âge à 67 ans!...

Beau dommage que d'avoir ainsi vécu!

Je m'éloigne d'eux.

Je ne veux même plus qu'ils me touchent.

19 janvier 1995

L'être humain n'est ni bon, ni mauvais.
Mais plutôt crétin.

Que m'importe LA vérité si je ne peux m'en servir.
La seule vérité intéressante est celle qui me permet de survivre.

Ce n'est que par l'organisation des objets
que nous prenons place dans l'espace.

24 janvier 1995

Nous ne vivons pas dans une démocratie.
Mais dans une idiotcratie.
Le pouvoir de quelques-uns sur une masse d'ignorants.

Les philosophes ont le tort de prendre leurs écrits pour la réalité.
À force de donner des ordonnances, ils finissent par confondre
ce qu'ils disent devoir être fait avec ce qui peut être fait.
Ils en tirent ainsi une bonne conscience contre tous les autres.
Mais le monde n'a que faire de leur sottisier.

8 février 1995

Ne faire que ce qui apporte du plaisir à vivre.
Ne rien accepter d'autre.
Éviter le plus possible la transe collective de son époque.
Aveugles suivant d'autres aveugles.
D'ailleurs sans importance.
Tous en marche vers la fosse commune de l'Histoire.
Au moins, profiter du fait d'être bien dans sa peau.
Au risque de passer pour un vieux fou.
Mais bien chez lui, et bien au chaud.

30 mars 1995

J'ai eu quelques malchances dans la vie.

Ce fut, en général, les causes de mon succès.

Ma première malchance fut

de choisir l'écriture et la réflexion comme ambition sociale.

C'était le meilleur moyen de rester pauvre.

Mais comme j'étais prévoyant et quand même finaud,

je tirai de cette ambition l'obligation de gagner préalablement

assez d'argent pour pouvoir être rentier avant les autres.

Ma première malchance me libéra donc , dès le début de la quarantaine,
de l'obligation de travailler.

Ma seconde malchance fut,

jeune, de tomber en amour avec une nonoche que je voulus marier.

Elle me trompa avant la noce,

ce qui me mit sur le qui-vive amoureux pour le reste de ma vie.

Mes amours subséquents furent tous marqués de réticences

et m'apportèrent de ce fait

toujours plus de candidatures sérieuses et mutuellement profitables.

Je considère comme une troisième malchance

le fait de n'avoir pu faire carrière en rien.

(Mon seul rôle sérieux fut d'aller enseigner, au cas par cas

dans des restaurants en régions, la simple tenue des livres comptables).

Ce qui m'obligea à faire mon chemin

en ne tenant compte que de moi-même.

Et finalement, la malchance fit de moi l'écrivain que je suis

dont personne n'achète les livres et que personne ne lit.

Je crois avoir de ce fait un privilège:

celui d'aller mon chemin seul

dans le silence et la liberté,

sans devoir, pour plaire, me laisser aller à la bêtise.

8 novembre 1995

Je suis fatigué des médias qui produisent tous les jours
comme s'ils avaient toujours quelque chose d'important à dire.
Je suis fatigué du postier qui passe à ma porte tous les jours,
même à - 30 sous zéro, comme s'il y avait urgence.
Je suis fatigué du notaire qui notarie toute sa vie
derrière le même bureau comme s'il était le seul à pouvoir notariar.
Je suis fatigué des vieux fonctionnaires
qui entrent à leur travail prisonniers de leur fond de pension.
Je suis fatigué des embouteillages quotidiens de véhicules.
Je suis fatigué de toujours devoir vivre la répétition de la même tare,
comme si la vie était une machine, un immense cul-de-sac,
le statu quo de la satisfaction des simples.

23 novembre 1995

Mes lectures sur notre connaissance du cosmos me déconcertent.
Ce n'est pas seulement la religion qu'il faut mettre hors de nos écoles.
Mais notre façon même de penser.
Nous vivons actuellement dans une idéologie précosmique.
Doublé d'une économie du chaos.
Nous vaguons à journée longue à la répétition de nos tares.
L'Histoire nous percevra sans doute
comme des néo-néandertaliens génétiquement mal sélectionnés.
Quelque chose de pédant et de peu d'intelligence.

7 décembre 1995

Émission télévisée sur les guerres du Caucase, début 1990.

Des guerres comme celles d'Arménie

presque tenues sous silence par les médias.

Émission triste, brusquement suivie par une publicité délirante

des magasins Eaton sur les cadeaux de Noël,

puis d'une brève information sur les sagas d'une querelle

opposant deux joueurs de hockey à la solde de la famille Molson

gagnant chacun au-delà de 4 millions de dollars par année.

Nous devons vivre dans ce monde-là.

Dans une médiatisation prononcée de l'insignifiance.

Dans le laisser-faire de quelques familles de milliardaires décadents.

30 décembre 1995

La fin d'une autre année.

Ce que j'écris de mieux dans mon journal est peut-être ce que je ne pense

pas écrire de mieux. L'énoncé naïf de ce que je ne vois pas.

Ce quelque chose d'anachronique qui campe, après coup, un style.

À ce jour, j'ai terminé la préparation de l'édition finale de la partie

JOURNAL 1979-1995.

Je me relis avec la sensation d'être comme un étranger devant le testament

d'un autre. L'étroitesse presque inconcevable d'avoir vécu.

Est-ce possible de prendre ses distances de soi-même, d'analyser

ses phobies. Au point d'y pouvoir changer quelque chose surtout.

Découvrir ses thèmes, ses fantasmes,

les mensonges que l'on se raconte en marge pour s'éviter.

Cette image que les jeunes perçoivent d'un coup et ironiquement de nous.

Le moment de la massive trahison de l'âge mûr.

L'échec d'un rêve, des idées peu à peu abandonnées en baissant les bras.

Le précipité de la cinquantaine comme le sel amer de la désillusion.

Je constate que notre génération n'a presque rien changé.

À part la machinerie, presque rien n'a évolué.

Le travail à faire sur nous-mêmes est encore là. Immense et devant nous.

54 ans.

12 janvier 1996

Nous ne cessons d'entendre partout la même idée fausse:

«nous vivons dans une société libre et démocratique».

La réalité s'exprime autrement.

Nous vivons dans une oligarchie représentative qui défend, contre la majorité, son droit exclusif à la liberté d'action.

Ce n'est, dans chaque pays, qu'une centaine de compagnies et de familles qui, possédant plus de la moitié du capital national, se font représenter à la tête de l'État par des politiciens accrédités, sur lesquels ils continuent de faire pression par l'intermédiaire de lobbies.

Il arrive parfois qu'un parti populiste réussisse à enjamber la barricade pour y faire flotter son utopie.

L'événement finit généralement en rétrocessions ou en bains de sang.

La seule démocratie représentative n'existe de fait pour tous que dans les petites communautés sans grands pouvoirs: municipalités, écoles, syndicats ou autres.

Et encore là, ce sont les petits truands locaux qui cherchent à faire la loi.

La seule liberté de fait reste pour chacun de pouvoir vaguer (à travers quelques délinquances sans conséquences) à ses affaires de consommateur autorisé.

17 janvier 1996

Le sentiment de désolation devant la mort commence à me lâcher.

C'est comme si j'atteignais enfin à un stade de décontraction.

On dirait que je commence à m'habituer à la certitude d'avoir tout perdu.

Comme après un incendie qui ne m'aurait rien laissé des objets chers.

Se retrouver tout d'un coup dans la rue après toute une vie d'effort.

Avec la vieillesse comme seul et dernier bagage.

Plus de quarante mille générations

sont passées avant moi pour ainsi retourner à l'oubli.

Et la terre continue de rouler autour du soleil
à plus de 2 millions de kilomètres par jour...
Aurais-je beau crier, où donc porterait ma voix dans ce contexte-là.
La fin, aussi, du sentiment d'urgence, de nécessité, de devoir.
Comme en vacances, enfin, dans mon dernier fragment du temps.

28 février 1996

La majorité des choses que nous faisons est sans doute inutile.
Ce n'est que pour satisfaire à certaines conjonctures désordonnées
d'époque que nous tenons pour acquises certaines nécessités.
Le manque de vision, et par conséquent d'organisation,
est l'un des traits marquants de nos civilisations.
L'inutilité est ce à quoi nous travaillons le plus.
Mais ce n'est qu'après coup, historiquement,
que nous pouvons en prendre conscience.

29 février 1996

Qu'y a-t-il, aujourd'hui, de plus aberrant qu'une église?
Tant de luxe, de beauté architecturale dans l'affirmation d'une certitude!
Elles sont maintenant là, inutiles et vides,
comme de monstrueuses anomalies.
On disait venir y adorer Dieu.
C'était le Pouvoir qu'on y venait vénérer.
Il niche désormais plus haut.

3 mars 1996

Les Institutions tuent.
Plus l'on est obligé d'y travailler pour survivre,
plus l'on finit par en mourir intellectuellement.
L'intelligence soumise finit par admettre ce qui l'opprime.

6 mars 1996

*«Au centre de ce nouveau système d'État
est placée l'idée de la liberté individuelle.*

*L'intelligence qu'imagine ce contrat doit également imaginer le moment
immédiatement précédent, moment où l'individu n'a encore ni des droits,
ni des obligations et, unité absolument libre, plane sans liens ni gravité
dans l'air virginal des jours présociaux.*

*Ce pinacle de la liberté est le point de départ de l'individu
dans la nouvelle doctrine...»*

Salvador de Madariaga.

Heureusement, Madariaga n'y voit là qu'une théorie utopique
des années 1800.

Mais elle est fausse cette théorie!

La réalité est que nous naissons bien cadenassés dans notre conjoncture
géographique et sociale, que certains d'entre nous
partent avec une réelle longueur d'avance contre les autres,
et qu'il n'y a pas réellement de négociations sociales.

Nier cette réalité, c'est nier l'inégalité, c'est revenir à la théorie
«tous égaux devant Dieu».

4 avril 1996

Chaque soir, après souper, je vais faire une marche.

Je me promène dans le quartier.

J'y fais seul un genre d'examen de ma journée.

Par les fenêtres illuminées, je peux parfois voir les gens dans leur maison.

Ils sont pour la plupart déjà assis devant la télévision.

Certains sont encore à table et mangent seuls en la regardant;

d'autres, assis sur une chaise droite, fument des cigarettes devant elle;

d'autres, avachis côte à côte sur un canapé, tournent le dos à la fenêtre
pour mieux la voir; presque tous sont déjà installés pour la soirée.

Exercice quotidien d'abrutissement,

les médias sont devenus les gourous les plus courus de la planète.

L'analphabète rejoint maintenant le plus docte
pour assister à la même émission policière de la soirée.
Par l'audiovisuel, notre civilisation a enfin réussi
à appliquer dans les faits «l'école pour tous»,
sous une forme de bêtise appréciée de tous.

22 mai 1996

Nos sociétés n'ont pas encore appris à déboucher sur la culture.
Une fois le nécessaire matériel atteint,
nos sociétés continuent de donner dans l'accumulation des objets.
À moins que ce ne soit leur métier, il n'y a presque personne
qui s'arrête pour, tout simplement, repenser sa vie.
Anciennement, on parlait de gens qui se retiraient pour méditer.
Aujourd'hui, il s'agit tout simplement d'atteindre
à une certaine qualité de conscience.
Nous, philosophes, sommes tous plus ou moins fils de curés.
C'est le goût de la prédication qui nous a marqués.

31 mai 1996

54 ans.
N'être rien.
Apprendre enfin le bout du chemin.
Apprendre, comme les vieux Indiens, à attendre la mort,
seul au sommet de la montagne sacrée.
Me désintoxiquer de l'éternité: celle des dieux, celle des génies,
même celle des quelques-uns qui m'accompagneront jusqu'à la fin.
Finalement, n'être rien.
Car c'est bien là notre seule et réelle éternité.

19 juin 1996

Idée terrifiante: «l'esprit scientifique», notre seul rempart actuel contre la déraison, ne serait-il lui aussi qu'une approche fausse de la vie relevant d'une croyance d'époque?

9 juillet 1996

Ce n'est pas la productivité qui est le but du travail.

Mais le bonheur.

Outre le nécessaire, l'essentiel n'est pas notre production, mais notre vie.

Mais nous avons pour la plupart oublié que la vie s'arrêtait.

Nous nous rendons tous malheureux pour l'économie de quelques sous.

Nous avons perdu le sens de la valeur.

Le sens du plaisir.

Le goût d'être ici et de n'avoir rien à faire.

En attendant tout simplement le moment nous-mêmes de n'être rien.

1 août 1996

L'oeuvre de civilisation est essentiellement une oeuvre d'occultation.

La liberté n'était sans doute qu'une autre utopie

attachée à l'idée de notre valeur éternelle.

7 août 1996

Avec le temps, je suis devenu un petit vieux sans envergure.

C'est un fait que je dois accepter.

Finir ma vie modestement.

Y a-t-il de toute manière autre fin de vie?

Vedettes ou trous de cul,

nous finissons tous par être l'envers et l'endroit de la même misère.

8 août 1996

L'essentiel est de rester ensemble dans la même définition.
Tous nos médias et toutes nos écoles travaillent à la répétition.
Pauvres ou riches jouent au même jeu.
L'important est de consolider les habitudes.

5 septembre 1996

Si toutes les écoles, demain, devaient fermer, qu'en renaîtrait-il?
Les parents apprendraient à leurs enfants ce qu'ils peuvent leur apprendre,
les Églises enseigneraient à leurs fidèles leur religion,
les industries formeraient sur place les gens dont elles ont besoin
et uniquement pour ce dont elles ont besoin.
Alors?

Où serait donc le désastre?

Ce serait la «formation générale» qui en souffrirait...

Mais quelle formation générale,

sinon celle d'un surplus d'idéologies inutiles!

C'est aujourd'hui le rôle précisément des médias et des contre-cultures,
dans le meilleur sens de leur utilisation,
que de présenter ces choix de cultures.

Alors, dites-moi, à quoi donc sert cette école qui nous alourdit tous?

7 septembre 1996

Ce n'est que par la loi du nombre que nous réussissons.

L'élitisme à la Nietzsche n'est qu'une courte vue de profiteuse.

Mais il est vrai que la majorité d'entre nous sont plutôt simple d'esprit.

Et il est vrai que ce sont les plus conformistes d'entre nous
qui ont pris le pouvoir.

Justement parce qu'ils ne respectent aucune évolution.

8 septembre 1996

«*La Révolution a rendu possible Napoléon; c'est ce qui la justifie*».
Nietzsche.

L'une des plus grandes erreurs de l'histoire européenne
fut justement ce Napoléon.

Nous débarrasser de Nietzsche, une fois pour toutes.
De sa prétention de supériorité.

Il a fait son temps et il faut l'en remercier.

Tout comme les Jésus, Marx ou autres,
tous les mondains l'utilisent maintenant sans l'avoir vraiment lu.
Ce fut une erreur que d'opter pour la grandeur de l'Homme.

Une autre prétention injustifiable.

Travaillons plutôt sur les petites communautés fragiles que nous sommes.
Au-delà de quelques kilomètres, nous ne savons plus de quoi nous parlons.
Respectons-nous.

Chicanons-nous entre nous.

Nous devons aller plus loin que l'esprit de Nietzsche.

Plus loin que cette intolérance contre tout ce qui est entente et consensus
en faveur de la domination d'un plus fort.

Nous devons aller plus loin.

Nous devons atteindre l'esprit de la jouissance.

11 septembre 1996

Je me suis toute ma vie accroché aux mots
comme à des vérités rassurantes.

Comme un enfant qui a peur se parle seul à voix haute dans le noir.

Je sais à quel point tout cela est faux.

Mais c'est la seule réalité que nous possédons.

Dans cette extrême pauvreté cosmique qui est la nôtre.

17 septembre 1996

Pourquoi le facteur passe-t-il tous les jours?
Pourquoi pas une seule fois par semaine,
l'urgence étant traitée comme les colis.
Où serait donc l'inconvénient?
Nous vivons dans un monde de surtravail et d'inutilité.
Apprendre à vivre mieux.
Mais il faut aussi revoir la répartition des richesses.
Foutre dehors les capitalistes atteints du sida de l'argent.
Nous défaire des rythmes de vie qui nous endiablent.
Vivre mieux.
Ensemble.
Pour le plaisir.

19 septembre 1996

Les animateurs des médias
dirigent maintenant les débats «démocratiques» de la nation.
On n'y est reçu que sur invitation.
Tous plus polis et conformistes les uns que les autres,
ils ne font que retarder l'écart entre l'analyse et la décision.
Leur rôle réel est de freiner la pensée.

28 septembre 1996

Heureusement qu'il y a, parfois, possibilité
de mettre en guerre les uns contre les autres les politiciens et les riches.
La survie des populations en dépend.
Les politiciens agissent parfois
comme des syndicalistes contre les vrais patrons.

5 octobre 1996

Comme les religions, les littératures, elles aussi, périclissent.
Religions et Lettres ne sont que des formes de langages.
Les écrivains d'aujourd'hui, comme les saints d'hier,
seront demain totalement insignifiants.
C'est parce qu'elle est porteuse de croyances que la littérature vieillit.
Après l'Église, après l'École,
ce sont les Médias qui dorénavant mènent le bal.

6 octobre 1996

L'école actuelle corrompt la jeunesse en lui enseignant la compétitivité,
l'ambition contre les autres, la productivité qui oublie la qualité de vie.
Et l'enfant qui ne va pas à l'école, socialement, meurt.
Exactement comme hier l'Église corrompait les villageois par ses sermons
démoniaques auxquels tous devaient se soumettre pour pouvoir survivre.

14 octobre 1996

En plus d'un salaire minimum garanti donné individuellement à tous,
il faut frapper d'interdit (mettre sous tutelle et haute surveillance)
toute personne ayant accumulé au-delà d'un certain capital.
Obligation pour elle de cesser d'accroître ses affaires
sous peine de saisis et démantèlement.
Création d'une police comptable qui ferait des descentes d'audition.
(Les capitalistes sont de véritables maffias
qui n'arrêteront jamais de tenter d'exploiter autrui).
Les traiter pour ce qu'ils sont.

16 octobre 1996

Les aphorismes de Cioran

me laissent dans un sentiment de superficialité mondaine.

On ne sait pas trop quoi faire avec ces pensées, même souvent justes, d'un fainéant.

Lui non plus d'ailleurs.

Il manque de sens pratique dans ses vues d'ensemble.

La conquête de l'espace, si aléatoire soit-elle, m'impressionne davantage que ses gémissements méprisants et suicidaires.

Même s'il n'y avait rien devant nous, il y a néanmoins quelque chose ici.

Savoir agrémenter l'inutile.

Il faut être bien coincé dans une chambre d'hôpital pour lire d'affilé tout un livre de Cioran!

Une philosophie de clochard suicidaire.

À quoi bon tout, puisque nous allons de toute façon mourir.

Une philosophie dangereuse dans les mains d'un tyran fou:

l'homme *doit disparaître*.

D'où tient-il soudain cette révélation?...

Encore s'il parlait de surpopulation, de nécessité de sélection,

ou s'il disait comme Nietzsche:

L'Homme est quelque chose qui doit être surmonté.

23 octobre 1996

DES PRODUCTIVITÉS DÉBILES.

Prenons par exemple la production d'un meuble en pin massif, solide, style antique.

Supposons que l'industrie à la chaîne peut produire 10 meubles «semblables» en bois pressé laminé dans le même temps.

Les analystes financiers d'aujourd'hui disent ceci:

la productivité est plus élevée dans la production des 10 meubles, le rapport comptable y est aussi plus élevé.

Mais suivons l'histoire de ces meubles.

En fait, en moins de 10 ans, les meubles de bois laminé seront, de quelque façon, brisés.

Le meuble en pin massif, lui, peut facilement durer 100 ans.

Le maintien de l'inventaire des meubles laminés exigera donc de recommencer le travail tous les 10 ans.

Les analystes financiers diront encore ceci: la productivité est plus élevée puisque, en 100 ans, nous aurons produit 100 meubles.

Le rapport comptable approuvera.

Les politiciens parleront de créations d'emploi.

Nous avons affaire ici à une productivité débile qui se retrouve tous les 10 ans, tout bêtement, à la case départ.

Une productivité de dupes qui, en fait, profite d'abord à la minorité capitaliste qui l'encourage.

25 octobre 1996

Il nous faut en finir avec la construction de sanctuaires.

Finir de chercher à l'horizon la venue de nouveaux dieux.

Cesser de vouloir prier.

Il nous faut maintenant apprendre à nous taire.

Il nous faut apprendre à nous tenir debout dans l'immensité.

Apprendre à observer en silence
le grand mouvement cosmique qui nous emporte.

26 octobre 1996

L'oeuvre achevée est signe de mort.

Tout ce qui vit demeure fragmentaire.

1 novembre 1996

La majorité des gens de mon époque n'ont pas besoin de réfléchir.
Ils ont adopté une idéologie prête à porter, et, de là,
peuvent opérer toute leur vie sans presque réfléchir.
Les grandes valeurs sont établies: travail, argent, amour...
Il n'y a plus qu'à bien s'y conformer.
Exercice relativement facile, et somme toute, heureux.

18 novembre 1996

La pression de notre environnement social est tellement opprimante
que nous finissons tous, révolutionnaires ou non, par nous y conformer.

24 novembre 1996

Il faut continuellement se battre contre l'Histoire.
Les conformistes y ont pris les meilleures places.
Les Socrates, Platon, Jésus ou autres.
Ceux qui ont nui plus que servi.
Respectons plutôt ceux qui ont fait avancer notre confort.
Non ceux qui ont été à la tête des sectes.

27 novembre 1996

On enseigne actuellement le monde comme s'il devait y avoir une vérité.
Reliquat de l'esprit de religion.

On n'enseigne pas que ce qui est pensé est avant tout hypothétique,
circonstanciel.

28 novembre 1996

Un système idéologique est comme une automobile.

Dès que le système roule depuis 3 ou 4 ans, il commence à s'encrasser.
Pour maintenir une sécurité, il faut toujours reprendre le modèle à neuf.

29 novembre 1996

Les pensées, aussi, s'usent.

55 ans.

2 janvier 1997

La culture n'est pas encore d'une grande importance dans nos sociétés.
La majorité d'entre nous peut encore très bien vivre
en se laissant tout simplement aller au pilotage automatique de l'instinct
avec, pour toute culture, quelques idées reçues.
Il s'agit de répéter, même sans y croire, ce qui *fait bien*.

7 janvier 1997

Le goût effréné de «faire de l'argent» est une forme de maladie mentale,
et doit être traité comme tel.
Syndrome du collectionneur impulsif.

10 janvier 1997

La haine est le sentiment général des populations.
Ce n'est que lorsqu'il y a espoir
d'ascension sociale et d'accroissement des richesses
que les tensions peuvent momentanément se résorber dans la politesse.
Il n'y a pas de cité paisible.
Il n'y a que des peuples pacifiés qui ravalent, bien malgré eux,
leurs haines et leurs envies.

26 janvier 1997

C'est en autant que je me suis débarrassé de la *morale* que je me porte mieux.

J'ai tenté, dans ma jeunesse, de suivre la voie de la perfection morale.

Je n'avais de repos

que lorsque je pouvais contrôler mes anarchies intérieures.

Il me fallait vivre dans un climat continu de répression.

Tout ne pouvait que concourir à soulever en moi de violentes et excessives réactions d'*impureté*.

C'est au contraire tous les jours qu'il faut se partager entre le calme et la passion,

entre le plaisir d'être repu et le goût de dévorer.

Il n'y a ni bien, ni mal.

Il n'y a que des manques de jugement.

31 janvier 1997

La plupart de nos maîtres n'étaient que des mals appris qui, au sortir des granges à bestiaux de leurs parents, osèrent nous enseigner.

Avec l'assurance des ignorants, ils prétendirent nous apprendre l'égalité, la justice, la démocratie, voir même le chemin de notre immortalité.

La plupart de ceux qui les remplacent aujourd'hui ne valent guère mieux.

Ils sont en tout conformes à ceux qui les ont formés.

7 mars 1997

Le bonheur de vivre est tellement lié à la bonne performance de nos organes que je ne suis pas convaincu

de ce que notre jugement n'en dépende lui aussi étroitement.

S'il en était ainsi, plusieurs excès d'ambition, de rage et de violence ne pourraient être que des aberrations dues à des excès embryologiques.

Et s'il en était ainsi, il y aurait peut-être possibilité de créer les conditions d'une sagesse générale.

18 avril 1997

Je pensais, en combattant les curés, nous délivrer de la censure.
Nous avons momentanément gagné. Mais la victoire fut brève.
Nous avons mal identifié le problème.
Les *curés* n'étaient qu'un mode d'apparition de la censure.
La censure est un état d'esprit
dont est atteinte la grande majorité de nos concitoyens.
Ils ont maintenant, par leur *pouvoir d'achat*,
mandaté les multinationales et les médias à la place des curés.

27 avril 1997

Nous n'étions pas nombreux dans l'Histoire
à être contestataire des habitudes de notre temps.
Même si je les critique, j'aime retrouver les penseurs d'hier
dans leurs écrits: Diogène, Nietzsche, Cioran et autres.
Mais quel malheur fut le nôtre du simple fait d'avoir pensé!
Nos pensées se rejoignent à travers le temps.
Nous vivons ainsi contre tous, comme dans un ghetto intemporel,
comme des moines dans un monastère
dont les corridors s'étalent sur plusieurs siècles.

28 avril 1997

Il nous faut nous débarrasser des théologiens
et autres gens qui prétendent tout savoir.
Il n'y a que dans nos techniques que nous avons réussis.
Les Thomas D'Aquin qui ont encombré l'Histoire
auraient tout simplement dû être pendus hauts et courts à notre avantage.
On a préféré brûler les sorcières.
L'imbécillité est, de tous les temps,
une spécialité de ceux qui s'arrogent le droit, contre tous, de diriger.

5 mai 1997

La connaissance ne peut être qu'un cheminement sur des routes interdites.
Les tabous sont les balises de la petitesse d'esprit.

21 mai 1997

Les gens se battent pour avoir autant de biens matériels que les autres,
rarement pour être moins ignares qu'ils ne sont.
Nous n'avons généralement d'idées que celles que nous avons reçues.
Une personne qui pense comme les autres
est une personne qui n'a pas encore pensé.
Le temps libéré pourrait nous permettre de travailler à devenir autres.
Mais peu de gens comprennent l'importance du temps libre.
La majorité ne parle encore que de «loisirs».
Le temps, pour la majorité d'entre nous, n'est encore que de l'argent.
Il doit maintenant devenir le temps de la culture.

29 mai 1997

Il n'y a jamais eu d'*ordre*. Il n'y a toujours eu que l'ordre de certains.
Purement aléatoire et correspondant aux caprices des maîtres du lieu.
La dissidence demeure, pour qui réfléchit le moins, le moins, le moins,
une nécessité majeure.
La notion même d'*obéissance* doit disparaître.

6 juin 1997

Il y a toujours eu des fous qui nous ont dit que la vie était défendue.
(La seule chose que nous avons pourtant).
Il n'y en avait que pour eux, leurs dieux, leurs causes, leurs idéologies.
Ils ne voulaient en fait que diriger.
Pour nous, il ne restait toujours que des récompenses célestes,
des avenir de partage égalitaire ou autres utopies.
Le temps est venu de l'incroyance et de l'anarchie.

9 juin 1997

Mon problème est que je ne peux aller
ni avec les clochards, ni avec les moines.
Ils sont tous dans un délire qui ne me convient pas.
Il me faut trouver en moi-même le cloître idéal.
Le dernier projet de ma vie.
Me délester le plus possible de la société qui m'entoure.
Vivre autrement.

13 juin 1997

Il n'y a pas de penseurs *propres*.
Tout penseur est marqué par la saleté de son époque.
De Zeus à Jésus, de Mahomet à la station spatiale,
le vocabulaire reste marqué par l'idéologie de l'époque.
Il n'y a pas de maxime
qui ne sente quelque chose de l'écurie d'où elle sort.
Les mots d'esprit de Diogène
sont en cela bien difficiles à comprendre aujourd'hui.

14 juin 1997

Il n'y a aucun penseur qui, réellement, me satisfasse.
Si j'approuve la désaffectation de Diogène
pour l'accumulation des richesses, je désapprouve son côté sordide
et dépendant des autres pour survivre.
Je n'accepte pas non plus sa misogynie et son racisme.
(Voyant un Africain aller à la selle: «Il est percé comme un chaudron! »).
Si j'approuve Nietzsche antichrétien,
je me lasse de l'entendre en parler et de s'en louer lui-même outre mesure.
(«Pourquoi je suis si avisé», Ecce Homo).
Il n'était pas lui-même tellement supérieur pour qu'il ne cesse tant
d'essayer de nous en convaincre.
Il n'a fait, somme toute, que ramener l'Occident à Diogène.

Et Cioran leur fait bonne suite avec, lui aussi, sa misogynie chronique et son parasitisme hautain.

En fait ce courant de pensée s'est peut-être trop occupé à combattre ses ennemis.

C'est peut-être là son point faible:

n'être que par la critique que l'on fait de l'autre.

Il aurait mieux valu

définir un nouveau monde en marge des foules et des dieux.

La chose n'était peut-être pas alors possible.

29 juin 1997

On ne peut pas, comme je l'ai jadis souhaité, cataloguer la pensée des philosophes par thèmes indépendamment de leurs auteurs.

Ce système n'arrive qu'à donner une superficialité.

Les anthologies de citations donnent facilement dans le style potin.

Le traitement d'un thème chez un chrétien

et du même thème chez un non-croyant peuvent facilement se retrouver sous un même titre une fois retiré de leur contexte.

Mais la ressemblance est alors catégoriquement fausse.

Un auteur ne fait toujours qu'exprimer sa propre pensée.

Mieux: sa propre croyance.

Et sa connaissance, en fait, se limite là.

Nous sommes obligés de considérer chaque auteur comme un tout.

La philosophie n'est qu'une forme particulière de l'oeuvre d'art.

Nous nous imaginons alors avoir compris.

7 août 1997

Il nous faut nous débarrasser des deux extrêmes.

Les riches, d'une part.

Les sordides petits pauvres bandits, d'autre part.

Ce sont eux qui nous empêchent d'être heureux.

Ils ne savent, ni les uns ni les autres, fonctionner en consensus avec les autres.

26 août 1997

Je deviens de plus en plus radicalement
contre toute forme de représentativité.
À chacun de venir parler pour lui-même.
Aucune société non fasciste ne peut exister autrement.

5 septembre 1997

Le contrat social sur la répartition des revenus doit radicalement changer.
Il faut établir, pour tous, un revenu minimum garanti.
Le financer par un impôt dégressif fort, par la cessation de toutes
subventions aux entreprises, par la mise au rancart des armées.
Et ce contrat, je le vois sans aucune obligation de contribution des citoyens
à des travaux obligatoires.
Dans une société qui évitera le plus possible
les Institutions et les fonctionnaires.
Un peu comme si, désormais, chacun pouvait vivre sa vie *au noir*.

6 septembre 1997

Aucun gouvernement actuel n'est légitime.
Papes, princes et autres vedettes qui les suivent
ne sont que la preuve évidente de notre bêtise.
Il y a présentement une remontée d'engouement pour la bêtise
qui risque de nous faire basculer dans le pire.

18 septembre 1997

Il y a nécessité de toujours mentir au pouvoir
pour tenir sa nocivité dans une limite supportable.

28 septembre 1997

La seule chose dont je suis certain,
c'est que toutes nos théories sont fausses.
Nous n'émettons que des erreurs que nous appelons vérité.

3 octobre 1997

Diogène commence à me fatiguer.
Son discours à Alexandre sur la notion de «roi»
est d'une inconséquence politique sans égal.
Il voudrait tout simplement que le pouvoir soit à son exemple.
Mais le pouvoir n'est justement pas là où se situe Diogène.
Il y a une sagesse à rester seul tranquillement chez soi
sous la paix générale imposée par un roi.
Il y en a une autre qui consiste à gérer des ensembles humains,
et généralement avec des armes à la main.

4 octobre 1997

Le mot *virtuel* a maintenant remplacé le mot *spirituel*.
La même insignifiance.
Le pouvoir et l'argent ne sont ni virtuels, ni spirituels.
Mais toujours concrets.
C'est ainsi qu'on dupe encore les imbéciles.
Il n'y a pas plus d'univers virtuels qu'il y a d'univers spirituels.

5 octobre 1997

«Je» ne suis que ma mémoire.
Clonage ou non, tant qu'il n'y aura pas transmission de la mémoire,
il n'y aura pas d'éternité.

6 octobre 1997

Le rôle du pouvoir est de contrecarrer l'agression des contre-pouvoirs afin d'assurer *sa* paix sociale.

21 octobre 1997

Les médias sont faux.

Lorsqu'ils interviewent des gens,
ils n'interviewent en général que des biens pensants.

Et les questions que les speakers leurs posent
sont la fabrication de quelques scripteurs pour tout le Québec.

Ils fabriquent et répandent ainsi une norme.

Ils ne disent que ce que les gens, selon leurs cotes d'écoute,
ont déjà l'habitude d'entendre.

Une conspiration de la bêtise.

30 octobre 1997

Ce qui me frappe chez les cyniques grecs, c'est que leurs discours,
tant raisonnables qu'ils soient, n'ont historiquement rien changé.

Les moqueries de Diogène envers les marathoniens

n'ont rien diminué des Jeux olympiques;

ses discours contre le fait d'avoir des biens et des serviteurs

n'ont pas empêché les riches de devenir plus riches et plus entourés.

L'être humain est ainsi fait qu'il ne voit d'abord que lui-même.

Il reprend dès lors les mêmes erreurs de génération en génération.

La *sagesse* cynique ne peut cependant être la mienne.

Non plus que la *vertu* des moines prêcheurs faisant vœu de pauvreté.

Je ne veux ni me priver de la partie de ma vie qui est molle et sensuelle
(en devant tâcher de me modérer bien sûr),

ni me priver de celle qui s'attache aux biens matériels et à l'argent

(ce qui me permet de ne pas devoir travailler), ni me priver

de celle qui vise tout de même un peu de gloire et d'honneurs

(question de surexciter mes capacités de répliques et de réflexions).

En d'autres mots, je ne veux pas être un *pur et dur* .
Je veux profiter de tout, modérément et agréablement,
sachant très bien que le fait de vivre prend fin
et que, dès lors, la pure vertu comme la pure perversité
n'ont finalement ni l'une ni l'autre de supériorité ou de conséquences.
Ce n'est que de bien vivre sa propre vie selon son entendement personnel
qui vaut l'appellation de *morale*.

2 novembre 1997

Peu de gens réfléchissent.
La raison en est aussi que très peu de gens en arrivent
à se hausser financièrement plus haut que leur nécessité vitale.
Il faut presque être rentier pour pouvoir bien penser.

12 novembre 1997

On ne s'enrichit vraiment que dans la mesure où son avoir se situe
au-dessus de ses désirs.
Les cyniques grecs disaient «en deçà de ses désirs».
Je n'aime pas ce mépris.
L'obligation du perfectionnement de «l'âme» est elle-même un préjugé.
Il faut cesser de s'idéaliser.
La moralité des «saints» a toujours été une moralité perverse.
C'étaient là sans doute de braves gens, mais davantage des fanatiques
qui prétendaient connaître la vérité contre tous les autres
et qui n'avaient de respect que pour le mode de vie qu'ils pratiquaient
et qu'ils tenaient unilatéralement pour supérieur.

13 novembre 1997

Nous avons maintenant les moyens de «passer à côté»
de ceux que nous n'aimons pas.
Il n'y a donc plus à les endurer.
Ou à vouloir les convertir.

Le but de la philosophie n'est pas «connais-toi toi-même»
comme l'ont trop répété les philosophes d'hier.
La chose est individuellement impossible.
Nous sommes le fait de notre culture.
Le sujet est si vaste qu'il nous faut individuellement tout simplement
nous contenter d'atteindre à un peu d'allure et de bon sens
dans nos jugements et nos conduites quotidiennes.

14 novembre 1997

Je n'ai pas eu la chance de naître dans une famille cultivée.
Ma mère était modeste fille de pêcheur de Gaspésie.
Mon père, fils d'un robinetier belge qui savait à peine écrire son nom.
Tous, ils étaient sans diplômes.
Ils devaient travailler d'arrache-pied pour amener du pain sur la table.
La scolarisation soudainement facilitée était pour eux l'occasion rêvée
d'avoir accès à une espèce de tricherie sociale
qui donnerait pour leurs enfants des emplois privilégiés.
L'effort que ma mère fit surtout peser sur moi devait compenser pour
la frustration d'être laissée pour compte qu'elle avait toujours ressentie.
Elle aurait aimé être journaliste et, en plus, célèbre.
Elle me voyait déjà prêtre, curé, évêque,
que dis-je peut-être, disait-elle, pape un jour.
C'était là une preuve bien attristante de son ignorance de la réalité
des choses internationales et des classes sociales.
Lorsqu'elle découvrit que je m'intéressais à la culture
plus qu'à la scolarisation, à la prise de conscience plus qu'à la pratique
religieuse, son goût de m'aider ne fut plus le même.
Elle ne comprenait tout simplement pas
quelle mouche venait de me piquer.
Je découvre à 50 ans ce que d'autres apprenaient dans leur jeunesse
à écouter tout simplement les conversations des adultes
à la table de tous les jours.
Les grands noms, les courants d'idées, les grands événements de l'Histoire
n'étaient pas au menu de notre table.

On ne parlait que d'argent, de la misère à le gagner.

Ou plutôt: nous les enfants devions nous taire à longueur de repas, jusqu'au dessert.

Nous devions silencieusement écouter ce que nos parents avaient à se dire devant nous des réalités de la vie.

On ne se réjouissait que d'avoir fait un bon coup, d'avoir gagné assez pour se payer de nouveaux objets de prestige et de confort.

La prière, la religiosité (et pour mon père, à la fin des années 1950, peu à peu, les films policiers à la télévision) étaient tout notre monde culturel.

Ah! comme on disait alors: dans ma jeunesse, je n'ai manqué de rien.

On m'a engraisé comme les cochons:

moulée à volonté sur fond de musique de supermarché!

56 ans.

16 janvier 1998

Le langage est une forme de prise de pouvoir.
L'on ne dit jamais la vérité, mais le chemin que l'on veut prendre.

28 janvier 1998

«C'est parce que les gens ne sont pas parfaits qu'ils nous déçoivent».
C'est le type même d'expression qu'il faut désormais éviter:
ce n'est qu'une fausse piste.
C'est la notion même de «perfection» qui fait problème.
Un attribut passéiste relevant du vocabulaire mythique des dieux.

10 février 1998

Comparé à Nietzsche, Jésus était un espèce d'idiot de village.
C'est le pourquoi de sa plus grande popularité parmi les populations.
Le Pape ne peut encore réussir à vendre mondialement
qu'une idéologie d'analphabètes.

12 février 1998

Le plaisir de s'éveiller seul dans le silence de la nuit, de se lever,
de lire lentement «La volonté de puissance» de Nietzsche.
Comme prenant de jour en jour mes distances de cet univers sordide
qui fut pour moi celui de l'alcool, du travail obligé,
du petit esclavage de tous les jours.
Affranchi enfin!
Et non seulement des autres.
Mais des habitudes qui en sont encore restées en moi.
Aller seul, la nuit, commercer intellectuellement
avec les vraies présences de notre temps.

17 février 1998

Nous vivons notre vie sur le «pilote automatique».
Croissance, respiration, digestion,
tout marche comme si nous n'y étions pas.
Il serait raisonnable de commencer à en tenir compte.
Il y a quelque chose de naïf dans nos idéologies volontaristes.

18 février 1998

Tout travaille en moi, tout gargouille.
Le sang circule.
L'eau se sépare en éléments nutritifs, en merde, en urine.
Des millions de mécanismes régulateurs
font que je peux fonctionner d'une façon que je dis autonome.
«Comme si» c'était moi.
Mais ce «moi» qu'est-il sinon rien en lui-même;
sinon un simple lieu d'ignition continuuel entre plusieurs organes
qui se frottent les uns aux autres.
«Je», du fait d'être un résultat continu, me donne l'illusion d'être un état.

19 février 1998

On imagine mal aujourd'hui à quel point les gens d'avant 1900
«étaient» indissociablement chrétiens.
Même ceux qui parlaient de s'en défaire.
En comparaison, nous devrions parler aujourd'hui de nous-mêmes
en tant que résultats du brainwashing des médias.
Ils étaient «croyants»; nous sommes «informés».

Plus je progresse dans la lecture de Nietzsche,
plus je le découvre conformiste et effrayé.
La chrétienté était en lui, comme une plaie.
Tant de travail et d'intelligence gaspillés à tenter de justifier ce qui,
justement, n'avait déjà plus à être justifié.

Fils de pasteur protestant truffé de nostalgies de ne plus pouvoir croire au Dieu et aux valeurs métaphysiques de son père.

Il nous fallait passer par là.

Passéiste effrayé par la modernité qu'il croie être un affaiblissement de la profondeur par une surabondance d'impressions disparates.

(Cette «profondeur» n'était en fait qu'une nostalgie).

Mâle intolérant et lourd qui, après avoir renié le passé, se sent mal à l'aise dans un siècle changeant et nerveux.

(En appelant à un retour à la «morale» et à «l'autorité»)...

En cela Zarathoustra n'était qu'une réminiscence nostalgique d'une morale passéiste surestimée.

Sa peur malade de l'égalitarisme, sa revendication des droits des hommes supérieurs.

Comme si ces derniers avaient, dans l'Histoire, été autre chose qu'un pur égarement de l'intelligence collective.

Genre de princes déconnectés, habitués à se faire servir, complètement démunis à l'entrée de la cafétéria moderne où ils doivent apprendre à se servir eux-mêmes comme une simple vache du troupeau.

Élitisme déphasé des anciennes cultures dites classiques.

La nostalgie des privilèges.

Il fait partie de ces descendants de prêtres et de princes qui déparlent encore dans les antichambres du nouveau pouvoir.

Le côté dépravé du respect européen de l'autorité.

20 février 1998

Les Institutions sont devenues le théâtre admis de la petitesse.

Il n'y a que les rebelles qui ont l'audace, parfois, d'une création.

21 mars 1998

La prétention de savoir dégoûte et empoisonne la vie.

La contestation est le sens obligé de toute connaissance vivante.

22 mars 1998

Si tu n'écris pas contre ta société, tu ne seras jamais un écrivain.

23 mars 1998

La majorité d'entre nous vit dans une rêverie.

Rêverie d'abord de lui-même (se prendre pour ce qu'on aimerait être).

Rêverie de son environnement social

(penser qu'on nous prend pour ce qu'on aimerait être).

Chacun se présente, non tel qu'il est, mais plutôt tel qu'il souhaiterait être.

La sagesse est d'en arriver à se sortir de ce cercle de fou.

Le plus bel exemple est celui des prétendants écrivains.

Combien de détraqués se parquent ainsi auréolés de leur gloire future.

25 mars 1998

Une société sans contestataires devient rapidement une société fasciste.

27 mars 1998

Ces espèces de fous qui dirigent l'Histoire!

Il n'y en a jamais assez pour eux.

Le besoin de conquérir est sans limites.

Pays, argent, ou autres ne sont que prétextes à leur démangeaison.

Il y a chez les clochards une morale à considérer.

Nous n'en reviendrons jamais assez

de l'imbécillité de ceux qui nous ont dirigés.

Nous aurions dû les égorger au lieu de les vénérer!

28 mars 1998

Ceux qui ont envahi l'Histoire avant moi n'ont généralement été que des fils de riches (ou des privilégiés du système)

dont il nous faudrait maintenant nous défaire.

Diogène. Sénèque. Nietzsche.

Il y a d'abord eu Jésus, le dément pur et dur.

Puis, mille ans plus tard Thomas d'Aquin,

le bibliothécaire de l'horreur idéologique qui en résultat.

Puis, un autre mille ans plus tard,

Nietzsche représentant ceux qui enfin vont finir par s'en sortir.

Mais la démarche reste fragile,

toute teintée encore du sens des «valeurs supérieures».

4 avril 1998

Chaque civilisation comporte ses définitions.

De l'une à l'autre les valeurs ne restent pas toujours les mêmes.

C'est l'insignifiance qui nous fait tous d'abord marcher.

C'est sur les imbéciles que repose tout le système.

De là, nécessité continuelle de contester.

5 avril 1998

La route n'est pas facile.

Mais il me faut continuer ma marche.

J'essaie de respirer profondément, de faire des gestes conscients et lents.

De me retirer de la fausse conscience.

Loin des yogis divins aussi bien que loin des yogis athlétiques qui ne rêvent que de nous faire nous tenir sur la tête.

Il faut, chacun pour soi, inventer le chemin.

2 mai 1998

Heureusement qu'il y a eu la philosophie matérialiste.
Hors de la théorie du confort,
nous serions encore pris dans la bondieuserie.
Nous découvrons progressivement notre seul espace vital.

9 mai 1998

Les grands penseurs qui encombrant l'Histoire encombrant aussi notre vie.
L'école va partout répandant le chapelet de leurs préjugés
comme s'il s'agissait d'une pensée efficace.
Nous avons trop perdu de temps dans le culte du passé.
Il doit maintenant nous servir pour mettre en évidence nos erreurs.
L'Histoire est notre grand sottisier,
et c'est en cela que nous devons la consulter.
Il ne faut rien détruire de l'Histoire.
C'est le journal de nos erreurs.
Nos grands penseurs nous ont montré ce qu'il ne fallait plus dire
plutôt que ce qu'il fallait faire.
Aucune idéologie, aucune théorie scientifique n'ont, jusqu'ici, été vraies.
Les grands penseurs nous disent, malgré eux,
beaucoup plus où il ne faut plus retourner que là où il nous faut aller.

29 juin 1998

Le rôle de l'enseignement devrait être d'amener l'élève
à trouver par lui-même ce qui, chez chaque auteur, est faux.
Lire Platon ne devrait être
que d'essayer de démontrer en quoi ses théories sont fausses.
L'élève, dans son apprentissage idéologique, devrait pouvoir compiler
toutes ses trouvailles dans une sorte de fichier idéologique cumulatif,
dans une classification par thème.
D'une année à l'autre, il pourrait ainsi préciser une pensée
qui soit progressivement la sienne.

9 août 1998

C'est autour de moi que je trouve ma dernière consolation.
Ce n'est pas moi seul qui meurs, mais aussi tout mon entourage.

20 août 1998

Notre seul but dans la vie est de nous la rendre agréable.

9 septembre 1998

Une civilisation est un mode particulier de réactions.
On peut prendre exemple d'une civilisation, mais jamais la déraciner.
Hors de son contexte, tout y devient faux.

25 septembre 1998

L'Histoire a, jusqu'ici, beaucoup trop focalisé sur «l'humain»,
délaissant de ce fait ce qui a sans doute beaucoup plus d'importance:
les lois biologiques, chimiques et physiques.
L'humanité n'est peut-être qu'un résultat conjoncturel
à travers les lois biologiques, chimiques et physiques qui nous régissent.

12 novembre 1998

Ce que nous faisons, en tant que civilisation, ne sert, de toute évidence,
qu'à nous-mêmes.
C'est un jeu sans autre conséquence.
Quelque chose comme un rêve dont on se souvient.
Agir pour notre seule satisfaction est sans doute tout le sens de notre vie.

57 ans.

16 janvier 1999

Toutes nos théories se sont avérées, jusqu'ici, n'être que des fabulations.
Zeus, Bouddha, Jésus, Démocratie, Productivité ou autres,
ne sont que des supports passagers de notre crédulité.
Une fois les grandes erreurs admises,
nos autres manières ne font qu'en découler.
Nous vivons dans une interprétation fausse du réel.
Et cela nous suffit.
L'important est que l'ensemble fonctionne.

17 janvier 1999

Chaque civilisation est un oeuf fermé sur lui-même.
Une opacité.
Nous vivons ainsi repliés sur nous-mêmes,
comme s'il s'agissait d'un langage universel.
Notre conception de la réalité n'est qu'une réduction commode du réel.
Il en ressort, la plupart du temps,
un sens ésotérique de l'existence
qu'il faut décrypter.

18 janvier 1999

Les civilisations n'ont eu jusqu'ici qu'un axiome: l'habitude.

22 janvier 1999

L'idéologie de la productivité est une idéologie de l'insignifiance.
Tout le contraire de l'art.
Une idéologie tout juste bonne pour la production en masse
du papier torche-cul.

23 janvier 1999

Les résidus de nos civilisations
sont comme les ossements jonchant la sortie des tanières de renard.
Le cosmos efface tout.
Même les pyramides, les cathédrales et les buildings disparaîtront.

9 mars 1999

De plus en plus, nous allons vers des techniques
que nous ne respectons que parce qu'elles «fonctionnent».
La vérité d'aujourd'hui donne sur le confort.

3 mai 1999

Le langage politique actuel est la suite logique du langage religieux:
un tas de superstitions érigé en systèmes de conquête.
Nous vivons dans une simple logique de guerre
que nous nommons démocratie.
Le droit d'imposer à autrui nos majorités.

5 mai 1999

Pour un penseur, paradoxalement,
rien n'est plus destructeur que d'avoir des disciples.
Des suiveurs de Jésus aux intellectuels marxistes, la bêtise est la même.
Celle de déifier ceux qui ont l'audace de penser.

6 mai 1999

Je ne suis pas seul à mourir.
Tout ce qui m'entoure meurt avec moi.
L'idée d'éternité est une idée folle.

17 mai 1999

Tant que nous procéderons par certitudes, il y aura des guerres.
Après l'adoration des veaux d'or, quoi de plus logique
que de se retrouver heureux dans leur destruction.
Nous devons nous habituer à vivre dans des idéologies de l'hypothétique.

2 juin 1999

Le problème avec les idéologies, c'est que ceux qui les suivent,
comme ceux qui s'y opposent, finissent tous par avoir le même langage.
On ne change une civilisation qu'en faisant disparaître les deux parties.

29 juin 1999

Notre vie a peut-être encore moins d'importance
que ce que les pires pessimistes en ont dit.
S'il est vrai que nous habitons une galaxie qui n'est qu'une parmi
des milliards d'autres galaxies; s'il est vrai que nous habitons une planète
parmi des milliards d'autres planètes dans notre seule galaxie, que valent
donc nos travaux (quels qu'ils soient) dans la masse totale de l'existence.
Il est même infiniment probable que toutes nos civilisations finiront
dans des explosions ou autres catastrophes planétaires
qui les réduiront à leur état de matière première.
Nous aurons peut-être été les seuls à avoir eu conscience
de notre forme d'existence.

14 juillet 1999

Ce n'est pas moi qui dirige.
C'est la matière.

6 août 1999

Nos cultures se propagent par un endoctrinement à l'oeuvre dès le berceau.

Chaque société doit s'assurer la maîtrise des définitions.

Écoles, médias, divertissements, discours politiques produisent continuellement le sens et la conscience.

Chacun doit vivre dans le cadre de références et de perceptions à l'ordre du jour.

22 août 1999

Notre ordre est illusoire.

Une disposition superficielle des choses.

Une grossièreté de vision que nous prenons pour de la délicatesse.

24 août 1999

Heureusement, nous ne sommes pas très intelligents.

C'est là notre bonheur.

4 septembre 1999

Le drame commence alors qu'en réaction à la surveillance électronique on veut protéger l'intimité de chacun.

Mais le véritable drame est que, finalement, il n'y a rien à protéger.

Il n'y a pas réellement de vie privée.

À peine quelques habitudes semblables aux habitudes de tous les autres.

30 septembre 1999

Je sors lentement de ma gangue de préjugés.

De mon crétinisme de catholique pédant.

Je découvre, chaque jour, un peu plus que je ne sais pas.

1 novembre 1999

Rien ne nous permet de croire à une quelconque éternité humaine.
Nous n'existons qu'à un niveau microscopique.
Prétendre à notre importance dans l'univers montre bien notre folie.
Nous sommes tout simplement perdus
dans une masse infinie de mouvements.
Après avoir survécu dans ce niveau d'invisibilité totale,
il nous faut envisager l'éventualité de notre complète disparition.
C'est là qu'il nous faut fonder notre morale.

8 novembre 1999

Comment établir un langage constant dans la relativité?

9 novembre 1999

Schopenhauer annonçait déjà la relativité de Einstein en écrivant:
un objet quelconque est lié nécessairement à d'autres.
Le pessimisme est peut-être l'émotion
qui présida à la découverte de la relativité.
Comme la religiosité avait marqué l'époque précédente.

29 novembre 1999

Nous vivons dans l'une des structures caléidoscopiques de la réalité.
Comme le microscope nous permet de traverser différents niveaux
par différentes focalisations.

8 décembre 1999

Il n'y a jamais eu, dans nos civilisations, que des vérités d'usage.

17 décembre 1999

Il n'y a rien qui nous attire.
Il y a quelque chose qui pousse.

18 décembre 1999

C'est parce que nous sommes ce que nous sommes
que nous valorisons la conscience.
Mais en dehors de nous, à quoi donc sert notre «conscience».
Ce n'est peut-être là qu'une façon *à nous* de comprendre.

20 décembre 1999

Tout le système biologique est basé sur l'égoïsme.
Quoi de plus égoïste qu'une mère qui défend sa portée.

22 décembre 1999

La société est devenue trop grosse.
Il faut fuir vers l'intérieur.
Pourquoi la société aurait-elle plus d'importance pour moi
que le reste des galaxies?

26 décembre 1999

Tant que nous ne serons pas tous devenus rentiers,
tout système ne peut donner que de l'hypocrisie de mercenaires.
Le prochain saut de civilisation pourrait se faire
dans le sens de l'affranchissement de la nécessité.

58 ans.

7 janvier 2000

Il n'y a que les Institutions dont l'existence atteint la visibilité.
En tant qu'individus nous ne faisons que porter plus avant les fonctions
du rôle que nous avons dû endosser.

11 janvier 2000

Il faut se trouver une place dans l'argent.
L'argent de mes loyers
me laisse disposer d'une place que j'utilise pour écrire.
Ce que les riches atteignent par l'argent ne m'intéresse pas.
C'est le seul plaisir de n'avoir rien à faire d'obligatoire qui me satisfait.
Pour apprendre calmement à regarder autour de moi.

23 janvier 2000

L'avenir se fait sous la pression du passé.
Le simple principe du bourgeonnement.

12 février 2000

Toutes les civilisations sont vraies dans la pratique
et fausses dans leurs principes.

3 mars 2000

La conscience ne sert peut-être
qu'à ajuster l'instinct à la géographie particulière des lieux.

4 mars 2000

Le respect de la majorité, simple, ou mieux, ne vaut moralement que pour un vote sur des banalités.

Bien fou qui renonce à sa forme de vie du fait qu'il est, dans un quelconque vote, minoritaire.

5 mars 2000

Il faut philosopher avec des mesures graduées.

Le Bon et le Mal étant les extrêmes d'un même vecteur.

9 mars 2000

L'unique fausse la perspective du collectif.

C'est toujours collectivement, et de multiples façons interchangeables en même temps, que nous prenons nos décisions personnelles.

Il nous faut saisir, par grappes, ce qui nous arrive individuellement.

17 mars 2000

L'erreur de l'école est d'avoir tout magnifier, mystifier, sortie de son contexte.

Socrate n'était sans doute pas bête.

Mais il était d'abord acoquiné avec Alexandre, et avec lui déchu, devenant dès lors suicidaire dans de supposées fabulations communautaires.

20 mars 2000

Rien ne vaut que j'y gâche ma tranquillité,
le seul but dans ma vie étant de la vivre tranquille.

8 avril 2000

Il nous faut enfin une approche technique de la morale.

Redéfinir l'utilité réelle de tous nos gestes.

Il y a de mauvais gestes, mais sûrement pas comme nous pensons.

Nous sommes, selon nos gênes ou autrement,

successivement de tous les gestes comme de toutes les maladies.

Il nous faut déculpabiliser la morale.

À chaque qualificatif, définir l'opposé.

Établir entre les deux une gradation.

Établir ainsi un tableau (style portrait-robot médical)

de la moralité réelle de chacun.

Il nous faut apprendre à être responsables,

mais sans jamais nous en culpabiliser.

13 avril 2000

Je pense, comme d'autres doivent faire le ménage.

L'entourage m'encombre d'idées qu'il me faut ranger.

16 avril 2000

Le désir rend l'autre flou.

Ne t'attache jamais complètement à quelqu'un.

Garde toujours en toi une place pour toi.

Une place pour toi seul.

19 avril 2000

Je suis bien.

Je me promène, homme moyen de la rue, et personne ne me reconnaît.

J'ai évité le pire.

La célébrité.

1 mai 2000

L'on ne rencontre jamais une personne mais un groupe.

4 mai 2000

La réalité est que nous sommes sans cesse à nous confronter avec la vitalité qui nous encercle, assiège, assimile et finalement digère. Nous n'avons de cesse de rétablir l'ordre, notre ordre, comme un frein à notre destruction.

5 mai 2000

Chercher la vérité cache une croyance.

La façon de penser des gens de sectes relève d'un fatras tel que l'ordre n'y peut venir que par un dieu qui les organise.

Je cherche à dégager des tendances, non des systèmes.

La philosophie est un habit que l'on taille sur mesure pour soi-même.

10 mai 2000

On a oublié que la vérité avait une profondeur.

Des images qui se superposent sans se contredire.

C'est l'esprit répressif qui fait naître la contradiction.

13 mai 2000

Il n'y a rien de vrai à comprendre, seul le côté utilisable des choses.

Notre façon binaire de définir les choses est ainsi opérationnelle mais inexacte.

Les choses changent sans arrêt.

28 mai 2000

La première réaction de chacun est de vouloir convertir les autres.
Nous ne pensons jamais seuls.
Nous pensons toujours avec ou contre quelqu'un.
C'est le groupe et non l'individu
qui est le véritable porteur des constructions sociales.

29 mai 2000

Il y a tellement de points de vue sur une chose
qu'il est presque impossible d'être d'accord.

1 juin 2000

La vérité n'a jamais eu d'importance dans l'Histoire.
Le désir de dominer passe par-dessus tout.
L'histoire de la philosophie est bien celle des sujets sans importance.
La culture ne sert finalement qu'à désamorcer la certitude.

8 juin 2000

Les universités sont faites par ceux qu'on y enseigne.
Aucun n'avait prévu que nous sortirions de la Terre... et voilà
qu'ils nous diraient comment vivre!
Nous n'avons cessé d'évangéliser, qui l'arme au point,
qui le crucifix ou la quéquette à la main.

9 juin 2000

Les philosophies volontaristes ne s'adressent pas à la même clientèle
que celles du retrait épicurien.
Il y a une pensée de jeunesse et une pensée de fin de vie.
Nous avons l'habitude de penser sur des états théoriquement stables.

18 juin 2000

L'optimisme qui s'oppose au pessimisme
n'est le plus souvent que du crétinisme.
La croyance donne un bon gros sourire idiot.

29 juin 2000

Il me semble que nos concepts n'ont pas de réelle importance,
pourvu qu'il y ait un concept organisateur.
Les idéologies sont comme des armes contre les réalités.
Il faut juger les idéologies par leurs seuls pires extrêmes.

3 juillet 2000

Une société fonctionne quelle que soit sa langue,
quelle que soit son idéologie.
Mais toute société doit avoir une langue et une idéologie.
La langue et l'idéologie sont à notre espèce
quelque chose comme le chant et le sens de l'orientation chez les oiseaux.

6 juillet 2000

Je commence à me sentir libéré de la vérité.
Je ne me sens plus sous la question inquisitoire.
Ce que je dis ne sera jamais plus retenu contre moi.

La langue est une barque qui prend l'eau.
On ne dit jamais une chose mais une série de sons autour d'une chose,
sons qui finalement lui tiennent lieu de points d'identification.

8 juillet 2000

J'ai bien peur que l'histoire de la pensée
soit celle d'une accumulation de vieilleries totalement inutiles.

9 juillet 2000

Même seuls, nous vivons toujours en groupe.
Le but de la morale est d'en arriver
à une conduite sans trop de contradictions.

17 juillet 2000

Pourquoi nos civilisations sont-elles si semblables,
malgré les langues, malgré les idéologies, malgré les croyances?
Comme si nos mots ne changeaient presque rien.
À peine une couleur locale.
L'idéologie ne toucherait que la façon de faire.
Nous ne vivons que dans la croyance.
Il y a des idéologies plus vivables que d'autres.
Ce n'est qu'une infime partie des populations
qui s'y comprend en idéologie.
Même l'athéisme est une croyance pour la majorité.
Il en est de l'usage des idéologies comme de celle des chansons.
Il y a des musiques d'endiamement.
D'autres d'enterrement.
On peut vivre dans une maison propre, sale, en ordre, en désordre, ou,
ou et ou.
Il y a l'idéologie qui fait propre, sale, en ordre, en désordre, ou, ou et ou.
Les discours de Hitler créaient l'ordre guerrier.
Et l'ordre de Jésus..., celui de..., et de...
Nous devrions nous raconter les civilisations comme des contes de fées.

18 juillet 2000

La vérité survient lorsque deux personnes s'entendent sur une erreur.
Il y a nécessité de s'entendre pour vivre ensemble.
C'est l'assise de notre vérité.

22 juillet 2000

Les idéologies sont comme des filtres de photographie.
De l'une à l'autre, les nuances du même paysage ne sont pas les mêmes.
Mais l'essentiel du comportement humain reste le même.

28 juillet 2000

À chaque instant, tout bouge, mais si peu, mais toujours constamment,
transformant peu à peu l'image, avec par moments,
de brusques effondrements sourds et silencieux
ouvrant par la mort de quelqu'un
comme un changement brusque d'inclination.

31 juillet 2000

Nous suivons dans notre Histoire la logique des objets.
Le poids des objets.

2 août 2000

Les drogues sont peut-être une partie de notre solution.
Il nous faut apprendre à nous calmer.
À cesser de tout vouloir enrégimenter.
Valorisons ce qui accentue notre sensation d'existence.
Apprendre à contempler au lieu de tout comprendre tout croche.

Il nous faut nous défaire de tout ce qui déifie.

4 août 2000

Ce n'est pas la vérité,
mais le fait que ce soit bien dit, qui nous impressionne.
Tous nos systèmes sont faux.
Il nous est encore impossible de comprendre.

5 août 2000

Marche.

Comme dans un monde de tarés.

Chacun passe avec l'obligation de convertir l'autre.

La certitude.

La hiérarchie de la bêtise.

Un débile qui te regarde ne peut voir que pire que lui.

8 août 2000

Nous vivons l'évolution historique des choses plutôt qu'un choix délibéré.

10 août 2000

Le principe d'identité est-il une utopie?

D'année en année, nous ne sommes pas les mêmes.

N'est-ce que l'habitude de changer qui nous trompe?

Mais qu'est-ce qui fait que l'on dit:

- Tu n'as pas changé!

L'identité ne serait-elle que là où il y a possibilité de reconstitution par des témoins.

13 août 2000

Les idéologies ont eu jusqu'ici le tort de culpabiliser leurs sectateurs en leur interdisant de chercher ailleurs.

Toute représentation qui n'entre pas dans un de nos langages ne signifie rien.

Ce que nous ne pouvons pas encore mettre dans notre langue n'existe pas encore pour nous.

2 septembre 2000

La seule chose qui nous intéresse, c'est *d'arriver*.
Nous sommes tous prêts à apprendre n'importe quoi.

7 septembre 2000

Nous finissons tous par nous confondre avec un masque institutionnalisé.

8 septembre 2000

L'idée que nous nous faisons des choses
a plus de réalité que les choses mêmes.

9 septembre 2000

Notre but, finalement, n'est toujours que de gagner du territoire.

10 septembre 2000

Nos religions annoncent sans doute
ce que notre civilisation est en train de devenir.
N'oublions pas que les anges se sont matérialisés en avions.
L'évolution me semble un progrès vers le réalisme.
Mais le charlatanisme fait encore partie de notre mode de penser.

Il n'est plus temps de moraliser, de départager le bon grain de l'ivraie,
mais d'engranger toutes nos possibilités en une seule valeur.

18 septembre 2000

C'est parce que nos morales officielles ne sont pas bonnes
que nous avons besoin d'une vie privée.

21 septembre 2000

Chaque civilisation invente ses prétextes de répression
que chacun des siens doit bêtement suivre.
Il faut toujours vivre contre les siens.

22 septembre 2000

Ne va pas prêcher la bonne nouvelle.
Laisse les autres s'égarer.

27 septembre 2000

La vie des autres ne nous intéresse pas réellement.
Les autres, dans notre vie, finissent toujours par n'être rien.

2 octobre 2000

Culpabilisateurs: gens de culture.

31 octobre 2000

Tous les livres d'idéologie
ne sont finalement que des livres d'étiquettes et de bonnes manières.
Quelque chose de guindé et de théâtralement d'époque.

8 novembre 2000

Nous dégageons tous un aura d'inconscience
qui est exactement cela que l'on nomme notre conscience.

9 novembre 2000

Pour tout ce qui existe autour de nous,
nous n'existons tout simplement pas.
Il n'y a qu'un seul but pour chacun de nous:
être nous-mêmes, et seul, et satisfait d'être.

14 novembre 2000

Au lieu de prôner la révolution pour les autres,
vaut mieux s'installer là où cela semble bon pour soi-même
et y bâtir tout de suite ce qu'il nous plaît de vivre.

28 novembre 2000

La Vérité est le contraire de la démocratie.

L'usage est le premier sens de la valeur.

14 décembre 2000

Quelqu'un qui se pose des questions sur tout, qui critique tout,
comme moi, ne peut qu'être en carence de quelque chose.
Car il n'y a pas plus de raisons d'être malheureux que d'être heureux,
de penser être logique que d'être illogique.
Peut-être un simple trouble hormonal qui pousse à cette argumentation
de n'être pas physiquement bien dans sa peau.
Ce quelque chose que je trouve dans mon usage du cannabis.

16 décembre 2000

Ne faire que ce que j'ai besoin de faire
pour me sentir bienheureux de vivre.

20 décembre 2000

Ce n'est pas l'image d'un dieu, d'une sainte, d'une idole,
voire d'un penseur que j'affiche sur mes murs.

Mais des marques de moi.

De moi comme exemple pour moi.

Aucun dieu, aucun sens ne valent pour moi ce que je suis.

59 ans.

2 janvier 2001

Nos pires plaies sociales nous viennent de nos jugements moraux.
S'en tenir le plus possible aux hypothèses d'observation.
L'État devrait interdire symboliquement la Vérité.
Pour n'être lui-même qu'une procédure légale
permettant à chacun d'exercer librement la sienne.

20 janvier 2001

Un fermier a le courage d'euthanasier sa fille lourdement handicapée.
Un homme sain que le plus haut tribunal d'un pays malsain,
tous juges conformistes en hermine poudrés, condamne à l'unanimité, sous
prétexte de protéger le droit général à la vie des handicapés:
un manque net de bon jugement appliqué au droit.
Il y a peu de gens qui, comme Robert Latimer, aiment leurs enfants
au point d'aller jusqu'à se faire condamner pour les avoir aimés.

25 janvier 2001

La seule loi de l'État devrait porter sur l'autosuffisance des citoyens.
La prison ne devrait être qu'un asile de transition
pour les imprévoyants et les irresponsables.
L'honnête homme ne peut être socialement qu'un rentier.
Je n'ai jamais rencontré un employé honnête.
Quand il dit l'être, il se fait généralement foutre à la porte pour insolence.
Tout dépendant doit nécessairement mentir.

1 février 2001

Rien de pire que ceux qui veulent le bien des autres,
qui veulent sans cesse leur dire la vérité.

3 février 2001

S'entourer d'objets.
Aimer les objets.
S'arrêter dans le silence des objets.

24 février 2001

J'ai vécu jusqu'ici dans une société de déments
systématiquement et scrupuleusement organisés dans leurs délires.
Il m'a toujours fallu suivre le cortège fou.
Leur tare était de vouloir obliger.

26 février 2001

Nous n'avons d'autre choix que de nous raffiner en fourberie.
Notre entourage est un risque.
Un croisement continu d'armes.
De petits employés craintifs.
Des assistés sociaux qui tiraillent pour leur droit de survivre.
Des vieux gags qui se croient éternels.
Avec, comme fond de raccordement, une incitation pour tous à la délation.
Être fourbe.
Comme les chats savent être fourbes.
Parce qu'ils savent persister.
Ne voyant même pas que l'on parle d'eux
autrement que ce pourquoi ils agissent.
Se tenir à la hauteur de soi.

8 mars 2001

Je me méfie de ceux qui ont mission d'instruire et d'enseigner les peuples.
Parce qu'ils se sont donné mission d'être bons,
ils ont dû bâtir une société de police et de délation.

3 avril 2001

Le pessimisme n'est qu'un langage résiduel de défroqués.

2 mai 2001

La vertu n'est pas de correspondre à un diktat.
La vertu est ce que chacun a besoin de faire pour arriver à satisfaire
ses goûts intérieurs, avec plus ou moins de plaisirs ou de contraintes.

11 mai 2001

Notre Histoire n'est que celle d'une sortie très lente de la certitude
et de l'intolérance.
Nos idéologies n'étant que des cris de ralliement
dans nos élans de jeunesse et de conquête.

18 mai 2001

Je me repose désormais chaque matin la question:
et si j'allais mourir aujourd'hui.
Je décide de ma journée en conséquence.
Larguer.
Ne retenir que l'essentiel pour soi-même.
Éviter de se laisser envahir.

19 mai 2001

Enfin seul.

Comme j'aimerais le demeurer pour le reste de mes jours.

Tous les gens sont gentils, chacun dans son genre.

Mais je les trouve tous ennuyeux.

Sinon en surface.

Par reflets.

Je n'ai plus la force de bâtir un mensonge ensemble.

26 mai 2001

Une courte vue et beaucoup de prétention sont les critères de la «réussite».

Au mieux, par tous leurs efforts, les parents ne font que maintenir leur progéniture dans leur classe sociale.

L'impression de progrès

vient le plus souvent du simple avancé général de tous.

31 mai 2001

59 ans.

Toute ma vie, j'ai travaillé à atteindre à l'art de vivre qui est de ne rien faire autre que d'essentiel.

30 juin 2001

Il n'y a jamais eu de certitude.

Mais seulement des surexcitations.

Tous ceux qui veulent convertir les autres ne sont que des haut-parleurs disconvenants.

2 juillet 2001

L'argent, actuellement, est la seule religion universelle.

12 juillet 2001

Ma perception du monde est elle-même une fabulation du monde.
La seule signification de notre vie est de survivre.
Morts, nous nous dissolvons dans une autre répartition des significations.

15 juillet 2001

Devenir le plus individualiste possible, mais en constatant
que ce n'est que collectivement que nous sommes visibles.

16 juillet 2001

Il n'est pas facile de se défaire de l'esprit de conquête
une fois le territoire fait.
Se satisfaire de ce que l'on peut entretenir.
Pour la plupart, nous devons tardivement apprendre à jouir.
Apprécier la splendeur.

27 juillet 2001

Notre seule bonne orientation est celle qui permette de faire se rencontrer
notre point de satisfaction avec celui de son financement.
Une vie heureuse ne se transmet pas.
Ce n'est jamais une recette,
mais un état d'esprit particulier à la méthode d'acquisition de chacun.

2 août 2001

Le capitalisme a remplacé la monarchie de droit divin.
Il possède ses pouvoirs, y compris celui de la transmission héréditaire.
Il se maintient en place par le simple volume de ses transactions.

5 août 2001

J'arrête d'accumuler des coupures de journaux
qui ne me seront jamais utiles.
L'information nécessaire à l'action ne circule pas.
Les médias présentent de mauvais dossiers.
Un énorme vrac de disparités dès lors insignifiantes.
Ce sur quoi je ne peux agir ne me regarde pas.

6 août 2001

Nous sommes dirigés par des politiciens frileux.
Le débat autour de la légalisation du cannabis en est un exemple.
Même la revue de droite *The Economist* demande maintenant
la fin de la prohibition.
The Economist has always taken a libertarian approach.
It stands with John Stuart Mill, whose famous essay «On Liberty»
argued that:
«The only purpose for which power can be rightfully exercised
over any member of a civilised community, against his will,
is to prevent harm to others.
His own good, either physical or moral, is not a sufficient warrant.
He cannot rightfully be compelled to do or forbear because it will be
better for him to do so, because it will make him happier, because,
in the opinions of others, to do so would be wise, or even right.
These are good reasons for remonstrating with him, or reasoning
with him, or persuading him, or entreating him,
but not for compelling him, or visiting him with any evil
in case he do otherwise.
Over himself, over his own body and mind, the individual is sovereign».
This survey broadly endorses that view.
But it tempers liberalism with pragmatism.
Mill was not running for election.

11 août 2001

Les grandes idéologies
naissent de ce dont elles apprennent à mentir au pouvoir.

27 août 2001

Les livres sur la rentabilité économique seront les livres que l'on jettera
demain au même titre que les livres d'apologétique écrits en latin.

8 septembre 2001

Nous vivons dans l'illusion des relations sociales.
En réalité, nous passons les uns à côté des autres
comme enfermés dans des langues étrangères.
À peine y a-t-il parfois un contact réel d'une certaine durée.

10 septembre 2001

Nous vivons dans un festin continu de prédateurs.
Au fond tout système scolaire
n'est qu'un vaste exercice de coercition de la vitalité incontrôlable.
L'école apprend à discuter pour gagner dans l'ordre.

13 septembre 2001

Il ne semble pas y avoir de vérité,
mais des circonstances expliquant les choses.
C'est ma façon même de penser qui était fausse.

19 septembre 2001

Tout ce sur quoi je ne peux avoir un exercice réel, m'encombre.
À la rigueur, accepter d'en recevoir une courte information.
Pour se tenir au courant de la tendance.

24 septembre 2001

Une société se forme dans une langue
qui exprime un certain nombre de croyances.
Tout y est lié.
Nos universités valent bien les Institutions coraniques.
Les vedettes médiatisées ont succédé aux saintes.
Une nouvelle religion a déjà pris le relais des anciennes.
Apprendre à vivre athée aujourd'hui.

7 octobre 2001

Graffiti.
Près de mon ancien collège Ste-Marie.
Open your eyes!
the society you support
is a bomb in itselph
Break away,
regain your freedom,
yourselves.
Mieux que la leçon fasciste des jésuites.

16 octobre 2001

La Bible oblige aux croisades.
Vivre sans vérité dans les voies toujours à explorer davantage.
La vérité n'est qu'un concept pour traiter d'autres concepts très simples.
Notre histoire progresse d'une mauvaise foi à l'autre.

29 octobre 2001

La culture est en train de remplacer la religion.
On l'enseigne dans les écoles, on la répand dans les médias,
on la personnalise par le vedettariat.

1 novembre 2001

Ce n'est pas d'être éternel qui nous intéresse,
mais de pouvoir encore devenir.
Le passé que l'on retrouve nous semble dépassé
et le présent qui s'éternise ne peut longtemps durer.
Nous ne sommes pas génétiquement conçus pour l'éternité.

12 novembre 2001

Je travaille à l'entretien des significations.
C'est normal que l'histoire de la philosophie
ne débouche que sur l'épistémologie.
Car le problème est *dans* le mot lui-même
qui ne contient d'autre que ce que nous y convenons.

19 novembre 2001

Il nous faudra bien admettre
que tout ce que nous tenons pour vrai dans la pratique
est faux dans son explication.
Mais comme ce sont toujours des maîtres de la répétition
qui tiennent le haut des minarets,
la vérité doit passer sous eux,
en marcottant sous les différents régimes doctrinaires.
Nous vivons emprisonnés dans des carcans dogmatiques.
Apprendre à vivre dans la liberté d'hypothèses,
dans les respects d'une connaissance évolutive.
Un meilleur point de vue.

27 novembre 2001

Chaque civilisation est une oeuvre d'art.

De l'une à l'autre, nous reconnaissons le soleil, la lune, un cheval.

Mais jamais autre chose qu'une date.

Je ne m'intéresse plus à ce que sont les choses,
mais à ce que je peux en faire.

Utiliser.

M'occuper de mes affaires.

Le reste, quelle que soit la réponse, n'a toujours aucun sens.

31 décembre 2001

Je ne développe pas une théorie.

Je développe ma pratique.

Il n'y a qu'ici.

60 ans.

8 janvier 2002

Il n'y a pas *une* vérité.

Chaque génération doit refaire ses guerres de religion
afin d'imposer la sienne.

11 janvier 2002

Personne n'est bon.

Personne n'est méchant.

Mais chacun est, selon le jour, selon l'année,
un peu plus ceci ou un peu plus cela.

Outre les cas d'extrême nuisance, rien ne sert de légiférer, de punir.

Plutôt orienter, par publicités, la tendance.

C'est la probabilité moyenne qui établit la réalité.

L'intolérance n'y change rien.

Nous sommes peut-être porteurs de différences
pour l'adaptabilité de l'espèce.

12 janvier 2002

Nous avons été éduqués par des gens misérables
qui s'étaient adaptés à leur misère.

Le bonheur exige de modifier le sens d'une quantité de mots
où l'âge mythologique a laissé d'importants dépôts.

Ce n'est que la moyenne de probabilité qui donne l'impression de lois.

Dans une même culture, d'une génération à l'autre,
nous avons *l'impression* de parler la même langue.

Nos certitudes ne valent que pour les besoins de la vie pratique.

On a imaginé un monde.

Mais nos principes sont trop consistants.

Accepter de vivre avec la conscience des marges d'indétermination.

18 janvier 2002

Il nous faut fonctionner.
C'est la seule raison de la morale.

5 février 2002

Nous sommes un feu d'artifice de vérités.
Chaque civilisation est truffée de petits curés ébahis
qui veulent en montrer aux autres!

2 mars 2002

Le brettage des philosophes sur les mots m'ennuie de plus en plus.
Je m'endors sur les notes et contre-notes de leurs chicanes.
La vie marche très bien, et d'autant que l'on s'écarte d'eux.

5 mars 2002

Les autres ne sont que des *marqueurs* de notre histoire intérieure.
De notre seule histoire.
Le plaisir de se renfermer chez soi, dans sa propre fiction.

4 avril 2002

Nietzsche, Cioran ont ridiculisé le christianisme.
Mais dressés par sa sévérité,
ils n'ont pas su trouver le chemin de la jouissance.
Encore moins nous l'indiquer.

14 avril 2002

Malgré le printemps, je n'ai plus le goût de rencontrer les gens.
Le contact m'est de plus en plus difficile.
Cela prend des années pour atteindre un début de langage avec quelqu'un.
Et encore!
C'est plutôt l'habitude de penser se comprendre qui, la plupart du temps,
nous tient lieu de rapports sociaux.
J'aime de plus en plus respirer seul.
Profitant en silence des derniers instants du moi.

16 mai 2002

Jamais je n'aurais pu me rendre ici avec mes amis passés.
Ils m'auraient enfargé.
Ce n'était pas leur chemin.

21 mai 2002

Les lieux de notre passé sont définitivement déserts.
Un nuage de fantômes y est notre seule identité.

23 mai 2002

L'acte notarié a remplacé l'acte religieux.
Les fondements de notre société sont maintenant des vérités cadastrales.
Nous sommes pris dans la logique de ce qui nous précède.
L'énorme poids social des choses existantes.
Le mot *révolutionnaire* est une appellation mythique.

4 juin 2002

Le sens de la vie, c'est nous qui devons nous en inventer un.
Il ne semble pas y avoir de raisons, mais des styles de vie.

11 juin 2002

Ils ne vont pas d'abord travailler, mais d'abord chercher de l'argent.
La société industrielle a pour modèle théorique
les camps de concentration.
Nous prenons tous la couleur du temps.
Nous vivons tous les mêmes habitudes
qui indiquent la tendance historique.
Nous ne faisons jamais si bien ou si mal
que nous en modifions significativement le cours de notre histoire.
Il y a comme une route pour tous que nous suivons.

13 juin 2002

Ce n'est que par grossièreté de sentiment
que nous trouvons nos relations aimables.
C'est la seule relation de fonctionnalité
qui nous permet de nous dire ensemble.
Dans nos rencontres, les autres sont surtout des utilitaires.
Nous n'en avons qu'une vision réductrice.
Nous sommes à peine conscients de l'existence des autres.
Et la conscience que nous pensons en avoir
cache le plus souvent nos abus.

17 juin 2002

On ne choisit jamais une personne sans devoir prendre avec elle
sa douzaine de proche: père, mère, familles, amis et autres.

8 juillet 2002

On disait vouloir m'apprendre à m'exprimer.
On m'a appris à dire n'importe quoi quand je ne savais pas.

L'erreur vient de la notion d'identité.
L'erreur vient de la notion de maison.
Mais la maison, comme l'identité, bouge continuellement.
C'est par rafistolages continuels
que nous maintenons une construction de la durée.
Ce ne sont pas mes réflexions qui m'éloignent des autres,
mais *ma propre perception*.
Je sais maintenant que le monde que j'habite n'est valable que pour moi.

17 juillet 2002

L'expérience nous montre que tout est sentiment d'époque.
Les gens ont si peu de contenu et parlent tous un même langage
de friperie qu'il faut constamment les zapper
pour en tirer une personnalité imaginaire qu'on appelle *l'autre* ,
mais que l'on ne retrouve en chacun qu'à l'état affadi ou exacerbé.

28 juillet 2002

Il y a moins de vérités que des mouvements de crédulité
dont les prétextes changent de siècle en siècle.

12 août 2002

Jadis un peuple était *converti*. Maintenant, il est *câblé*.
La domination s'adresse au territoire.

13 août 2002

Après 20 ans d'archivage du *Monde Diplomatique* et autres journaux,
j'en arrive à la conclusion que l'information ne circule pas.
Les données n'appartiennent qu'à ceux qui détiennent le problème
et à la table de qui le langage est exécutoire.
Le reste n'est, au mieux, qu'une bonne idée sur la question,
genre commérage, donnant au lecteur l'impression d'être au courant.

20 août 2002

Seul.

Retrouvant mon chemin.

Petit aubergiste avec ses 10 chambres.

Voyant à la bonne marche de sa maison.

Toute une vie avant d'atteindre le simple droit d'errer!

26 août 2002

Tenir la route. Réparer. Refaire.

Relever l'effondrement.

Sans cesse reconsolider le territoire.

La seule fonction d'une vie.

La seule récompense aussi.

28 août 2002

Libéré d'eux.

Parents, amis ou autres.

Tous maintenant loin derrière moi.

Tous comme précipités en arrière par le décollage brusque du temps.

Tout s'en va de soi-même.

Heureusement.

Il n'y a rien à regretter.

Car la plupart de nos proches n'ont le plus souvent fait
que de nous empêcher de réaliser notre véritable moi.

19 septembre 2002

L'erreur hippie était de vouloir vivre en dehors de la société.

Mais, de fait, la majorité des hippies n'étaient déjà que des rejetés.

Il faut se créer un revenu pour vivre de ses rentes.

20 septembre 2002

Je me berce sur mon balcon en regardant passer les feuillaisons.
Jeune, j'avais une grande ambition: celle de ne pas en avoir trop!
Je retrouve l'instantanéité d'être là sans un mot.
C'est comme si ma nouvelle façon de voir, par le cannabis,
n'était pas encore tordue par la culture.
Écrivains, peintres, musiciens ou autres,
ne sont que des *représentants* de la culture.
Prendre conscience de la vie loin des propagandistes.

22 septembre 2002

La plupart de nos amis n'ont fait que partager quelque temps avec nous
une même direction, sans égard pour les vrais motifs de notre vie.
Une série de réparties et de rencontres
toujours faites en haute voltige et à grande vitesse.
Nous sommes foncièrement devenus des ermites urbains.
Il me semblerait plus profitable à notre entente sociale
d'exposer nos méthodes de vie, plutôt que nos énoncés de vérité.

11 octobre 2002

Le livre d'idées n'a pas pour objectif de transmettre la vérité.
Il ne peut être qu'une compilation de mots particulièrement choisis
pour éviter le plus de non-sens évidents.

5 novembre 2002

Les gens ont tellement besoin de se confier
qu'ils en deviennent encombrants.
Ils n'en finissent pas d'égrener le chapelet de leurs banalités.
Ils ne comprennent pas qu'ils n'ont rien à dire.

J'ai toujours eu peur de prendre la route seul.
Je me suis toujours laissé envahir par autrui.
Mes histoires d'amour ont presque été autant de défaites sur moi-même.
D'une femme à l'autre, la marge de différenciation fut relativement faible.
Et moi je demeurais plus solitaire que de couple.
Moine urbain.
Prêchant maintenant l'autosuffisance en tout.

18 novembre 2002

Je m'éveille maintenant le matin avec la satisfaction de ne plus devoir
rencontrer ces amis d'hier perdus lors de quelque déménagement
ou de quelque fin de projet,
ces maîtresses dans lesquelles je ne voulais pourtant plus cesser d'éjaculer,
ces gens qui n'ont fait que croiser mon chemin et qui,
lorsqu'ils m'ont indiqué le leur, ont toujours fini par m'exaspérer.
Non pas que ma route était la meilleure, mais tout simplement la mienne.
Celle qui me donne aujourd'hui les moyens de finir ma vie seul en silence,
pauvrement, mais sans devoir travailler.

10 décembre 2002

Le rôle de l'État
est de maintenir le droit d'accès à certains passages collectifs.

17 décembre 2002

La *vérité* existe pour la formation rapide des débuts de l'esprit.
La théorie du dénominateur commun.
Une façon de prendre la surabondance.

20 décembre 2002

La *connaissance pure* n'est qu'un résidu théologique,
une recherche de l'essence comme divinité dans la génétique.
Pour moi,
le rôle de la réflexion est de distinguer ce qui sert de ce qui ne sert pas.

22 décembre 2002

On passe sa jeunesse à courir après les gens
pour finalement s'apercevoir qu'on a très peu besoin d'eux.
Qui suis-je, pour moi, autre que ma mémoire?
Le repos de vivre encore seul dans mon ordre,
à ce point totalement impartageable
que la moindre présence étrangère y dispose tout mal et de travers.
Un ordre qui me semble pourtant plein d'expédients et d'accommodations.
Qu'est-ce donc de si lointain qu'être soi?

61 ans.

6 janvier 2003

Je suis finalement devenu
un petit vieux qui se berce en silence dans sa berceuse.
J'entre dans la 4^e et sans doute dernière vingtaine de ma vie.
À 60 ans, c'est comme si je recommençais ma vie,
mais cette fois à niveau.
Maison payée, rentable en plus.
Conclusion somme toute assez heureuse d'une vie faite.
Ni Jésus, ni César, ni même simple prophète dans mon pays.
Qu'il est bon de se promener ainsi dans l'anonymat de sa fin.
Plus de 200 milliards d'êtres humains seraient ainsi passés avant moi.
Profiter un peu de moi; mourir seul, enfin tranquille,
malgré les obligations que nous impose toujours la vie.
Profiter enfin de moi.

20 janvier 2003

Le *bonheur* n'est que par rapport à moi.
Il me faut remonter, comme un long corridor,
la filière de mes endroits de retranchement, de mes années de collège
à aujourd'hui, pour découvrir à quel point je suis bien maintenant ici.
Avec de plus en plus le droit d'être seul confortablement.
J'y ai tout fait sur mesure, pour moi.
Un autre y serait malheureux.

Nous vivons un temps de camps de concentration.
Nazisme.
Fordisme.
Collectivisme.
Productivisme.
Et gauche! droite!

Mais, fondamentalement, je suis mon unique mesure de toutes choses.
C'est par rapport à moi seul que tout prend pour moi une valeur.
On m'a appris à respecter la volonté de Dieu,
la volonté des autorités, jamais la mienne.
C'est par rapport à moi seul que doit dorénavant s'inaugurer ma vie.

28 janvier 2003

Nous naissons presque tous dans le salariat et le préjugé.
Il nous est aussi difficile de nous créer une pensée personnelle
qu'une grande fortune.

1 février 2003

À l'exception de quelques égarés charismatiques,
ce ne sont que des criminels hauts gradés qui nous dirigent.
Leurs médias et les clercs qu'ils nourrissent
nous les présentent entourés de dignité et s'évertuant pour le bien.
Leurs armées pillent et tuent pour satisfaire leur boulimie.
Même notre espace de survie le plus intime
devrait correspondre à leurs manies.
L'obéissance est un crime contre soi.
Mais bien idiots ceux qui se vantent de désobéir.
Toutes les valeurs qu'on nous a apprises
sont des valeurs pour mieux nous piéger.
La morale est le labyrinthe dans lequel on enferme les simples.
Chacun sort de formes héritées de plusieurs passés réunis
et il convient de faire avec.
Bien naïf celui qui prétend se détacher de sa tradition pour repartir à zéro.
Mais un espace à soi et pour soi
est une condition essentielle d'épanouissement,
où chacun peut faire, dès lors, ce qui est lui.

3 février 2003

Je me refuse à sortir de ma juridiction.
L'autre n'existe que pour lui.
C'est pour moi, pour moi seul, que j'applique une loi.

10 février 2003

Le plaisir d'être seul avec moi.
J'ai tellement de choses à me raconter!
J'ai assez rencontré autrui.
Ce n'est que répéter l'erreur.
Nous sommes faits pour ne vivre socialement qu'en surface.
Comme nous nous installons, sans aucune gêne, avec grossièreté,
dans la tombe des autres, sans la moindre pensée pour eux.
Ce parc. Cette maison.
D'autres y ont vécu. D'autres y vivront sans doute.

11 février 2003

L'ordre des Heddawa, de Sidi Heddi du Maroc.
Moines errants.
Errant d'une zaouia à l'autre, sortes de couvents à vocation multiple
qui parsèment le territoire.
Sans aucun but.
Ni de posséder.
Ni de connaître.
Errant simplement en fumant le kif.
(N'avaie-je pas souhaité, jeune, devenir cistercien
relevant de l'ordre du vin!)

Certaines confréries pauvres se signalent
par l'extrême misère matérielle qu'elles affichent.
Il n'y a qu'une confrérie dans laquelle la consommation de stupéfiants
soit une prescription essentielle: les Heddawa.
Sidi Heddi était un saint berbère qui vécut à la fin du XVIII, dans le Rif.

L'anti-intellectualisme de l'Ordre.

Jeune, Sidi Heddi étant devenu très savant à la suite de longues études désapprouvait de fumer le narghilé.

À la première bouffée, il devint illettré.

À la seconde, il s'incarna dans l'état le plus bas.

À la troisième, il aperçut que l'état le plus élevé était inaccessible.

C'est après cette leçon

qu'il renonça à la vanité du monde pour l'extase cannabique.

Tous les fumeurs de kif reconnaissent en Sidi Heddi leur patron.

L'Ordre rassemble des ascètes errants et mendiants

qui se rencontrent au hasard, se groupent, puis se séparent.

Les Heddawa ne se lient pas volontiers.

L'opinion pense que l'habit de moine met les Heddawa à l'abri des poursuites, car plusieurs parmi eux ont intérêt à se faire oublier.

Sidi Heddi a voulu ses disciples humbles, méprisables, doux.

Le port de l'habit rapiécé et pouilleux.

La mendicité.

Le célibat, mais sans la chasteté.

La pérégrination.

Seul, ni vers un endroit déterminé, ni dans le but de s'instruire.

La véritable nature du Heddawa est d'errer toujours.

À vérifier: leur lien avec les soufis:

«Les soufis étaient les hippies du monde arabe», Ernst Abel.

13 février 2003

Notre vie mentale repose sans doute sur des bases physiques.

On n'a jamais guéri de fous par de bons mots.

Ce n'est pas l'idéologie qui est bonne.

Mais notre base physique

sur laquelle peuvent parasiter toutes les idéologies.

Les mots n'ont jamais beaucoup plus d'importance

que s'ils nous étaient dits dans une langue étrangère.

Nos langages me semblent circonstanciels et comme sans profondeur tant ils sont de formalité.

16 février 2003

Personne de sensé ne souhaite diriger les autres.

L'anormalité, plus exactement l'impossibilité de la tâche, fait qu'il n'y a que des insensés bouffis d'orgueil qui s'y aventurent, créant les désastres que l'on sait.

C'est à l'individu, à l'individu seul, de s'entendre avec ses voisins dans le seul gouvernement possible:
un partenariat difficile contre les dogmes de chacun.

18 février 2003

Il faut légaliser l'usage, la possession, et l'autoproduction de cannabis.

Dans chaque société, nous devons vivre dans le mensonge et l'hypocrisie.

Il n'y a généralement que devant soi
où l'on peut être véritablement honnête.

Mais une grande société devrait se permettre

l'existence des petites minorités

qui voient autrement une autre issue pour elles-mêmes.

L'État n'a pour rôle ni de sanctionner, ni de normaliser les tendances.

Mais d'arbitrer les conflits nuisibles.

Malheureusement, la gestion de la moronnerie relève aussi de l'État.

Ces éternels rejetés pour qui l'armée servait de boucherie.

22 février 2003

Si l'information en continu à la télévision

«dédramatise et crée l'indifférence», c'est que les sujets qui y sont traités

ne nous regardent pas, en ce sens qu'ils nous sont offerts

comme ne relevant pas de notre responsabilité, mais du commérage.

À regarder la télévision, l'on finit par commérer sur tout.

Les intellectuels d'aujourd'hui, comme les curés d'hier,

essaient de nous culpabiliser de ne pas partir en croisade.

3 mars 2003

Apprendre à se taire.

Nous passons notre vie à nous encombrer de mots.

Respirer et regarder.

Vivre seul.

5 mars 2003

Ma dernière fonction: propriétaire-concierge.

Et cela m'occupe un peu tous les jours.

Bris de ci, bris de ça, ainsi va la vie.

En m'achetant cette petite conciergerie victorienne,
je me suis acheté une dernière fonction sociale.

Ni honneur, ni fortune, mais le nécessaire à une vie somme toute heureuse
pour qui n'aime pas sortir de chez lui.

En fait, la vie n'offre rien de très facile.

Il faut trouver à se maintenir dans quelque chose de satisfaisant pour soi.

22 mars 2003

Nous ne pouvons vivre *socialement* qu'en surface.

Dans le cache-cache continuel de la théâtralité.

Dans le seul rôle qu'on nous permet.

Cachant tous notre insatisfaction, notre profondeur, notre véritable moi,
l'autre que nous sommes, notre perversité ou pire: notre vide invouable.

2 avril 2003

J'ai la paix.

Pendant un certain temps.

Il en est ainsi du bonheur. Et de tout.

Tout est un certain temps.

C'est ainsi qu'il faut apprendre à vivre.

12 avril 2003

Je suis le souvenir s'effaçant de mon mouvement.
De quelle durée peut s'accommoder ma mémoire.
Ne serais-je que la densité régressive de mes souvenirs.
Un quelque chose se déplaçant sans cesse,
même si je devais vivre éternellement.
Lorsque l'on essaie de se rappeler précisément une époque,
on s'aperçoit que de plus en plus tout est effacé.
Des personnages entiers ont disparu.

16 avril 2003

Si j'avais à recommencer ma vie, c'est-à-dire à la continuer,
j'irais en sciences, toutes les sciences.
Pour essayer de trouver *quoi* comprendre.

25 avril 2003

Il nous faut encore rajouter à nos modes de vie, plutôt que de les interdire.
Nos gouvernements demeurent basés
sur la croyance en l'existence d'un dieu qu'ils prennent pour modèle.
L'esprit libertaire y devient satanique.

19 mai 2003

La guerre actuelle entre peuples bibliques:
les Anglo-américains protestants, les Européens ultramontains, les juifs,
tous contre les musulmans de Mahomet.
Tous démons sortant de la même Bible!
Il serait temps de refermer le livre.

13 juin 2003

Notre vérité ne dépasse pas la notion de dénominateur commun.
Je ne veux pas connaître la vérité (vision judéo-chrétienne de la science),
mais en savoir plus.
Il y a des vérités techniques qui se vérifient à leur efficacité pratique.
Il y a des vérités religieuses (ou politiques) qui se mesurent
à l'intolérance des populations.

17 juin 2003

Les relations avec autrui
sont toujours des relations dans une intervention ponctuelle.
Ce qui n'enlève en rien la nécessité de continuer à vivre
chacun le plus possible sa vie durant ce parcours.
Toute relation sociale est comme portée à bout de bras avec un autre.
Il y a toujours nécessairement quelqu'un qui baisse les bras.
La solitude est le terrain de la continuité.

18 juin 2003

Nous naissons d'une séparation d'avec notre premier moi, notre mère.
La tendance donnée reste ensuite
une quête du désormais introuvable autrui.
Naître fut notre première séparation,
notre véritable ouverture vers notre moi.
Il n'y aura que la mort
pour nous orienter à nouveau vers d'autres significations.
Il n'y a qu'avec soi que l'on peut vivre profondément.

20 juin 2003

Apprendre à ne rien faire.
À fainéanter dans le reflet des choses.
Je suis ma perception, et ma mémoire de ma perception.

9 juillet 2003

Il n'y a que le présent qui dure en écrasant tout.
Pour pouvoir suivre le courant, nous avons tout *daté*.
Il nous faut désormais apprendre à vivre dans l'infiniment présent.
Tâche immense que d'être tout simplement heureux!

13 juillet 2003

Dans ses «Confessions d'un mangeur d'opium anglais»,
Thomas de Quincey annonçait déjà l'esprit moderne:
vivant retiré dans le confort de sa bibliothèque de 5000 volumes,
dans la sérénité de l'opium qu'il consomme quotidiennement
durant 50 ans, parlant de sa mort à venir en terme de prévision statistique.
C'était début 1800.
Comme si date d'une grande mue humaine, le point basculant de l'esprit
ésotérique (l'esprit religieux), après l'impasse de la logique pure
(l'esprit philosophique), à celui de l'analyse des données.

14 juillet 2003

J'aime rester seul pour rêver ma vie
sans toujours devoir subir la dispersion d'autrui.
La réalité n'est pour chacun que sa perception, et sa profondeur de vue
ne peut être qu'en la concentration qu'il y met à la saisir.
Le silence des moines cisterciens.
Ne répondre brièvement que si on vous interroge.
Nous nous sommes égarés dans le langage.
Dans des mots qui ne devaient servir que pour être strictement
fonctionnels.

18 juillet 2003

C'est parce que les gens la pratiquent déjà de fait qu'une loi est appliquée. Le problème de l'interdit est de n'interdire en pratique qu'à ceux qui le veulent en fait, et de ne créer qu'une complication de plus pour ceux qui veulent passer outre.

Exemple hier, de l'avortement; aujourd'hui, du cannabis.

Quant aux malfaisants chroniques sur lesquels on base à tort l'efficacité des lois, ces récidivistes, outre que pour plusieurs la prison est devenue une façon de se faire prendre en charge, qui sont-ils pour qu'on les retrouve dans toutes les formes connues de société, jansénistes ou libérales? Ne s'agirait-il pas là d'un autre problème, d'un tout autre problème?

20 juillet 2003

Je lis Schopenhauer comme si je cueillais des framboises.

L'oeuvre est piquante, pleine de bois mort et d'essence des choses, revêche par son idéalisme de la raison pure, (fondamentalement une oeuvre sortant de sa jeunesse, avec l'académisme qui s'écoute un peu, avec cette inaptitude presque Beaudelairienne à la jouissance), mais j'y trouve quelques fruits.

Il suffit aujourd'hui de quelque 200 ans pour rendre une pensée inexacte. Les écrivains de 1800 sentent la chrétienté comme, au collège, les fils de fermier sentaient encore la vache.

22 juillet 2003

Nous vivons dans une société où la propriété privée est la base de la morale.

Aucune société ne parle autant de bonté et de charité que notre société où la bonté et la charité servent d'abord à consolider les bases de la propriété.

3 août 2003

Fais ce que veux, c'est-à-dire fais ce que peux.

5 août 2003

Il n'existe que l'égoïsme de ce qui vit.
Ce qui faiblit, cède.

7 août 2003

Les drogues sont parties essentielles des besoins des populations.

Le droit de relaxer.

Il n'y a de drogue mauvaise que pour ceux qui ne savent pas gérer leur vie.

Il y a lieu de s'interroger sur les motivations des gens qui n'arrivent pas à gérer leur vie, en drogues comme en tout.

Ce sont ceux qui ne savent pas se gérer eux-mêmes qui créent l'autorité.

Il y a une dépendance malade au besoin disciplinaire d'autrui.

Le mythe entretenu des repentants.

Moyen de culpabiliser.

J'ai quitté le tabac, puis l'alcool, pour la raison simple
que leur consommation pour moi devenait problématique.

Il semble toujours y avoir deux tendances sociales:

l'une va vers la vie libertaire,

l'autre vers une présumée morale commune
dont les pouvoirs en place se veulent les garants.

9 août 2003

Les civilisations sont comme les arbres millénaires

dont la majorité des cernes sont presque morts,

formant une ossature dense, mais en santé, où passe encore la sève.

Le conformisme a l'avantage d'offrir des territoires sclérosés.

Pacifiés.

Nous n'avons de choix qu'entre l'État ou le désordre.
Nous vivons aujourd'hui dans la censure économique.
Comme l'ancien dieu, l'argent voit tout.
Pire: dicte tout.
Celui qui pêche (par trop ou par trop peu), fera faillite.

15 août 2003

Les moralistes nous ont tellement appris à nous sentir coupables d'être soi!
L'erreur est d'avoir survalorisé un pur fantôme:
la société idéale contre la société réelle.
Chacun naît d'une société existante
et ne bourgeoine que dans sa tendance.
Qui donc parle d'être soi autrement qu'en continuité.

21 août 2003

Avec autrui, je ne peux m'exprimer qu'au ralenti, en mode de traduction.
On ne parle que par référence à des références.
On s'engueule, même en temps de paix, parce que les mots
ne détiennent jamais la réalité sur laquelle on dit vouloir s'entendre.
Les mots ne sont toujours que des filets
d'où l'on traîne un menu fretin qui fuit de toute part.

24 août 2003

Il n'y a que des sociétés réelles.
Chacun naît dans un régime qu'il est malvenu de ne pas respecter.
C'est au moment et au lieu de notre naissance
que nous recevons nos sources de vérités.
Chacun compose, à partir de là, un trajet
qu'aucune utopie n'a jamais autorisé.
Les plus hardis en le prenant à leur compte,
les couillons en cherchant à se confondre dans le courant.

25 août 2003

C'est moins d'amour dont nous avons besoin que d'être d'une société.
L'amour est un sentiment (une excitation pour la reproduction),
entre la famille d'origine et la maturation du moi.

29 août 2003

Le mouvement continu (seul état de ce qui existe) n'est pas mémorable.
C'est à partir de vues d'ensemble que nous imaginons des points fixes.

30 août 2003

L'erreur commence lorsque l'on dit vouloir changer la société.
Autrui est l'illusion fondamentale.
C'est moi qui veut, et pour moi seul,
être autrement que ce qu'on veut que je sois pour tous.
Pourvu que je ne les contraigne en rien,
les autres n'ont pas à connaître mon identité.

2 septembre 2003

La société réelle donne naissance et assimile. Elle est le droit.
C'est à moi, si besoin, de m'affranchir de son irrespect.
Mais, dans la majorité des cas, il est plus confortable d'obéir
que de résister à l'univers concentrationnaire qu'est toute société réelle.
La modernité n'a pas encore atteint l'esprit des lois.
Le droit se dicte encore pour tous au lieu que de s'adapter.
Une justice du prêt-à-porter plutôt qu'une justice sur mesure.
Il n'y a pas plus de lois *légal*es que de vérité *vrai*e.
Il n'y a pas non plus de morale.
C'est cas par cas que les causes se jugent.
Tu nais dans une société réelle
et c'est là que sont *ta* loi et *ta* vérité, jusqu'au refus.
Après commence le moi.

Le point d'arrêt n'est jamais le même pour tous.
La limite de mon droit est la force d'opposition de l'autre à mon besoin.
Dès que je réponds à la loi, c'est que je la reconnais,
non nécessairement mienne, mais contre moi.

13 septembre 2003

Le fonctionnement social est faussé dès l'école
qui valorise individuellement contre les autres alors que, dans la vie,
nous devons vivre dans les erreurs de la moyenne.
C'est notre niveau moyen d'efficacité
qui fonde la lourdeur de nos sociétés concentrationnaires.
J'en tire cependant une autre conclusion:
par la simple loi de la moyenne de satisfaction des populations,
même l'anarchie jamais ne peut atteindre le chaos.

27 septembre 2003

La société se sépare en deux groupes: les rentiers et les itinérants.
C'est un prérequis que de s'inscrire dans la propriété
pour cesser d'être manants nécessairement inféodés
à des groupes de pression (syndicats, sectes, partis).
La société réelle se limite à mes voisins.
À quelques rues d'ici, la réalité d'autrui m'est déjà fantomatique.
La politique réelle est une affaire de coin de rue.
C'est un mythe
que de penser pouvoir m'opposer au système dans lequel je vis.
Il est ma définition de base.
Ce n'est qu'à partir de lui que peuvent apparaître mes disjonctions.
L'action politique ne peut se jouer que par injonctions
contre *la chose qui est là*, et que personne ne contrôle réellement.
Car c'est *la force des choses* qui, de fait, dirige.
C'est à *cela* qu'il faut signifier.

Le BLOC POT est un exemple.

Il interpelle le système sur un problème précis qu'il veut voir régler.

La politique par référendums venant d'en bas.

C'est parce qu'il a choisi le côté facile (le mythe de la solidarité) que Marx a plu.

En rejetant Stirner, il choisissait l'étapisme de la libération économique contre le principe fondamental.

Mais les faits ont démontré qu'il n'y a pas de *bonnes* sociétés.

Il n'y a que moi qui suis bon pour moi.

3 octobre 2003

Découverte de Max Stirner.

Dans ma réflexion, j'en étais rendu à le réinventer.

Comme lui, je trouvais ridicule la mort de Socrate.

Comme lui, Marx me semblait *religieux*.

Le communisme de Marx aura été l'un des derniers soubresauts de l'esprit du christianisme.

4 octobre 2003

Je me renferme dans mon monde comme dans un souvenir.

Il n'y a plus rien devant moi.

Seul le soleil éclatant de l'automne.

Le dernier bonheur d'être ici.

Il n'y a de vraies conversations qu'avec moi.

Avec toutes les résonnances des profondeurs de l'âge.

Je serais mort, la pièce ici serait vide.

Pour les autres, rien ne s'est vraiment passé
sinon un quelconque déplacement d'objets.

5 octobre 2003

Je vis très bien dans le conformisme de mon temps.

C'est la base même de ma paix sociale.

Ce n'est que lorsque je me sens oppressé par la force des choses
que je crie ou désobéis, c'est selon.

Ma révolte ne reconnaît que la loi de ma survie.

12 octobre 2003

Notre système culturel n'est qu'une dérive de l'esprit de sorcellerie.

Nous nous regroupons autour d'un code de transmission.

Nous prenons la verbalisation pour une indication juste du réel,
alors que les mots ne font que nous rassurer,
que lier entre eux les vides de notre perception.

Si les choses n'étaient que ce que l'on sait en dire,
elles n'existeraient tout simplement pas.

Nos écoles restent des écoles de religions.

Nos diplômés, comme des ayatollahs, vont ensuite
répandre dans la société les limites de leurs connaissances.

La secte culturelle a pris le relais du religieux.

La verbalisation en est le fondement.

Une limite moderne de la perception recevable.

22 octobre 2003

Il semble que nous n'ayons jamais atteint de vérité.

Nous avons toujours procédé par amendements
à nos connaissances acquises.

Le problème de la connaissance définitive
n'est peut-être qu'un reste théologique.

À l'exception de son usage pour nos utilités,
le savoir n'est peut-être qu'une autre variation de la pensée magique.
C'est l'aménagement moral de notre façon de vivre entre nous
qui doit rester notre première préoccupation de raisonner.

26 octobre 2003

Et si, au lieu de s'entêter à vouloir connaître la vérité
selon nos critères d'époque,
si le bonheur était tout simplement
de se laisser *impressionner* par l'existence...

4 novembre 2003

Le JE est socialement extrêmement conformiste.
Seul le MOI sert de frein contre l'excès.
Stirner ne va pas assez loin
en disant que l'État reste le dernier détenteur de tout.
Ce qui est vrai.
Mais c'est l'existence même des choses qui n'appartient qu'à elle-même.
L'État n'est qu'une autre farce anthropologique.
Nous ne faisons que nous attribuer entre nous
des territoires dans ce que notre grossièreté de vision
nous permet de prendre pour un tout.

10 novembre 2003

Deux tendances de notre pensée:
l'utopie (il faut bien un idéal pour embrigader les gens),
et le cynisme
(qui n'apparaît tel que par son refus de se laisser embrigader).

La société consiste dans le seul fait de se trouver ensemble
sur un même territoire.
On préjuge toujours des gens, en bien ou en mal.
L'amour n'est qu'une des formes du voisinage.

25 novembre 2003

Depuis son origine, l'écrit est la morale.

Ce n'est pas à un penseur, Stirner par exemple, qu'il faut s'arrêter.

Mais suivre, époque après époque, la tendance,
des sophistes grecs à aujourd'hui.

La description historique d'une forme particulière de conduite
comme une image se dévidant au travers des siècles.

62 ans.

3 janvier 2004

Nous naissons coincés dans les restes des autres.
Contre l'inadéquation des valeurs,
nous devons nous éclaircir un espace de survie.
La Vérité, c'est l'enfer que nous ont légué les curés!
À cause de leurs méfaits,
nous devons encore vivre longtemps dans des ghettos culturels.
L'impopularité des écrits de Stirner
est qu'il laisse le lecteur en pleine laïcité.
Sans aucune mission.
Il est faux de prétendre comme Hobbes
que nous vivons tous en guerre contre tous.
Trop difficile.
Nous nous contentons de vivre avec autrui
en constantes associations et distanciations.
Devoir partir en guerre contre *la chose qui est là*
est l'équivalent moderne du service militaire de jadis.
Car c'est malgré moi, sinon contre moi, comme pris dans l'engrenage
de la nécessité sociale, que je dois défendre ma vie privée.

23 janvier 2004

Les théoriciens sociaux ont la mauvaise habitude
de commencer leur théorie au début d'une page blanche.
Ils créent ainsi des utopies hors de tout, des vérités universelles.
Mais ce n'est jamais au début d'une page blanche que l'on naît.
Chacun vient au monde dans une réalisation bien arrêtée de son contexte.
De là seulement peuvent commencer d'autres projets.
En voulant nous enchâsser dans leurs vérités pour tous,
nos moralistes pédagogues nous ont culpabilisés d'aimer n'être que nous.

25 février 2004

Les idéologies *altruistes* nous ont revêtus tous d'une même grandeur:
ou trop petit, ou trop grand.
Tous coupables de ne pas être comme tous.

27 février 2004

L'important c'est moi.
Toutes mes erreurs passées viennent du fait de ne pas l'avoir compris.
Je dérivais chez autrui.
Tout ce que je fais doit d'abord concourir à me bâtir.
Il n'y a d'existence pour moi
que dans l'exercice de ma géographie mentale.
J'y dispose mes réalités comme dans mon nid.

7 mars 2004

Au lieu d'aller vers les monastères qui, seuls, acceptaient un retrait social
pour se consacrer à la vie *intérieure*, (mais à condition de se renier
soi-même à genoux), j'ai construit mon économie
en fonction de ma solitude et de l'approfondissement de ma vie privée.
Moi, et moi seul: là commence le sens de ma vie, et mon bonheur.
L'enfer c'est la vie contrainte en société: seul un but d'urgence
nécessitant notre mise en commun peut nous la rendre supportable.
Puisque je ne suis RIEN, je peux donc me dire TOUT pour moi.

21 mars 2004

Mes parents vivaient au-dessus de leurs moyens.
Ce n'est que lorsque j'ai finalement décroché de leur prétention
que ma vie a commencé à mieux se porter.
Ma *délinquance* m'a sauvé d'eux.
On n'instruit pas un pauvre pour des métiers de riches.
Il faut être à l'aise dans l'argent pour bien l'être dans la culture.

Chez nous, nous n'avions pas le droit à l'erreur
que les enfants de riches généralement se payaient.
Chez les moins riches, l'erreur est impardonnable.

28 mars 2004

Printemps!
La jeunesse éclate au soleil.
Comme la vieillesse est dure à porter aujourd'hui!
Un trop grand attachement est un vice: un résidu d'éternité.
Il faut apprendre à vivre dans l'écoulement.
Dans le glissement continu de l'existence.

29 mars 2004

L'illusion consiste à penser qu'en avançant en âge,
nous atteignons la sagesse.
Il semblerait que nous passions de valeurs naïves
à des valeurs plus structurées.
Mais l'âge avance toujours, rejetant l'actuel à son tour dans l'erreur.
Peut-être nous faudra-t-il admettre que l'erreur
fait partie de notre façon même de penser,
que nous pensons par rejets, par mise à feu continu de vérités.

1 avril 2004

C'est parce qu'on a toujours reproché au MOI de vouloir usurper
les qualités de DIEU que la morale du respect de soi a dérapé en tabou.
Mais le MOI existe.
Ce n'est qu'une infime partie du MOI qui nécessite d'être traité
dans la vue d'ensemble d'une organisation sociale.
Le reste relève de l'énormité de ma tâche.
La délégation de pouvoir est généralement une solution de facilité.

4 avril 2004

Je me suis créé un ordre pour me rassurer.
Je verbalise des lois que je maintiens pour vraies.
Et c'est en tant que mon ordre semble fonctionner que je me sens heureux.

11 avril 2004

Il ne semble pas y avoir de *société pour tous*, mais uniquement des prises de pouvoir par des bandes tirant tout vers elles-mêmes. Les *droits de l'homme*, eux aussi, ne sont qu'un code d'honneur entre nobles guerriers blancs. De fait, toute loi tente un blocage contre autrui, sans autres fondement et but que la mise en place d'une force. La question qui se pose devant une loi est d'identifier qui elle favorise. Si je n'y perds pas trop, il me suffit de tricher un peu plutôt que d'affronter l'inertie du droit.

26 avril 2004

Tout a commencé lorsque je me suis rendu compte que l'éternité n'était qu'une hypothèse.
Il me fallait pratiquement, au lieu que de penser que je serais bien un jour sur une autre chaise, me rabattre à me trouver bien d'être assis exactement là où j'étais. L'éternité de l'amour, l'éternité de l'oeuvre, tout s'écroula. Nous ne cessons pourtant de répéter nos idées de fous: amour, éternité, bonheur, démocratie, paix, liberté, et quoi et quoi. E-ducere: conduire hors de.
Telle est bien l'éducation qu'on nous imposait: hors de soi!

17 mai 2004

Ma maison est mon refuge, mon ermitage.

Jamais je n'aurai joui de tant de silence et de confort!

Il y a 30 ans, je rêvais comme le *Whole Earth Catalog* du *living cheap*.

Je rêvais d'un refuge au fond des bois pour mieux vivre ma vie contre l'obligation de devoir travailler.

Mais j'étais si pauvre alors que toute cette idée était irréaliste.

Il m'a fallu passer par de multiples déguisements pour convaincre les banquiers que je voulais, pour les rembourser, jouer leurs jeux.

20 mai 2004

Je deviens de plus en plus allergique à autrui.

L'autre m'encombre par sa démarche.

C'est seul que je veux prendre mes chemins.

Même les monastères ont sombré sous le poids des solitaires dépendants qui ne cherchaient en Dieu qu'un moyen d'être pris en charge.

C'est avec soi, avec soi jusqu'à l'extrême limite, que l'on doit vivre, puis mourir.

L'on ne fait avec autrui que s'échanger des choses.

Le reste est religion.

29 mai 2004

Entre les vagabonds extrêmes qui ne font que s'entrecroiser pour quelques rues, ou pour une bouteille, nous, plus policés, parcourons des bouts de chemin plus longs ensemble (baux, contrats de quelques années...).

Une différence donc dans la durée, mais sur même tendance de fond.

15 juin 2004

L'amour ne saurait être beaucoup plus qu'un réflexe simple de l'organe.
Comme le muscle cardiaque bat la vie pour elle-même.
Une pulsion hallucinogène pour nous faire faire la chose
qui se dégrade ensuite culturellement en mariages.

16 juin 2004

La publicité capitaliste m'impose un collectivisme de fait
contre lequel JE dois bâtir ma simplicité.
Un individualisme radical permettant de mourir tranquille.

22 juin 2004

Nous sommes peut-être moins *sociaux*
que des *individus vivant ensemble pour raison de fonctionnalité*.
Vivant dès lors caché chez soi et communiquant peu avec le voisinage.
L'autre ne peut être qu'un aspect particulier de ce que j'ai retenu de nous.

13 juillet 2004

La majorité meurt sur la route vers eux-mêmes.
Dans la grande migration de l'espèce.

17 juillet 2004

Il n'y a jamais eu de *contrat social*.
C'était encore la superstition biblique
de l'âme existant au-dessus de sa société.
Comme si une tige éternelle
venait se greffer à l'arbre mortel dont elle naît!
Je suis un produit de ma société, ici et maintenant,
et nous sommes tous à peu près identiques, et s'il doit y avoir contrat,
c'est plutôt dans le sens de ma différence.

Car je respire indépendamment de tous.

Mais, de fait, il y a *comme un contrat social* dans l'unique sens des habitudes des sociétés.

Par contrat notarié, je me suis inscrit dans une habitude sociale, je suis devenu propriétaire de ma maison.

Que presque tous mes concitoyens soit aussi propriétaires de quelque chose et veulent le demeurer est la base (ledit contrat social) de cette loi de propriété.

Mais les voleurs (ou autres communisants qui s'y opposent) sont aussi en droit.

C'est la force de notre opposition qui les place en tort.

L'on finit toujours par s'adapter à la moyenne de notre société.

C'est là en fait la morale.

Et tout cela bougeant constamment.

29 juillet 2004

Bible, Coran : ces sinistres livres de morales et de fanatismes devraient être interdits d'enseignement obligatoire pour tous.

Ce n'était pas le goût de la vérité, mais celui de réprimer autrui.

13 août 2004

La vie n'a rien à foutre de notre bonheur.

Elle a nécessité de se reproduire massivement.

C'est dans le trop-plein de l'existence que se trouve notre confort.

C'est en disciplinant notre poussée vitale

vers d'autres fins que la reproduction que nous pouvons atteindre le repos.

Notre bonheur n'est pas une nécessité cosmique.

C'est à nous de savoir profiter des surabondances.

30 août 2004

Autres notes.

Le but de toute politique est d'abord de maintenir la paix.
Ce n'est ni vérité, ni justice, mais l'ordre dans les droits de passage.

Quelle étrange chose que nos villages étaient moralement dirigés
par des célibataires mâles alors que presque tous les autres
devaient se conformer au mariage.

C'est parce qu'ils sont profondément méchants qu'ils sont croyants.
Ils en sont encore à devoir se scinder en deux pour pouvoir s'accepter.

Il n'y a pas de vérité pour tous.
Je suis né dans un milieu donné et c'est là ma vérité de départ.
Ce n'est jamais la vérité, mais une directive, qu'on nous transmet.
Aux directives irréalistes correspondent des vies malheureuses.
C'est contre les mauvais programmeurs qu'il faut réagir.

Ce n'est jamais l'objet que l'on décrit, mais nos sensations.

Toute idéologie qui se veut pour tous est religieuse.

L'erreur est de penser en terme de finitude, de mort ou de paradis.
Rien jamais n'est fini.
La vie est mouvement.
Nous gambadons, comme des draveurs,
sur nos objets en perpétuelle dérive sous nos pieds.

3 octobre 2004

Pris soudain d'un étrange sentiment de vide.

Comme n'existant que pour moi.

Devant le sentiment soudain

que toute relation humaine est fictive et sans fondements.

Une simple impossibilité de fait.

Ce n'est que dans l'étrangeté des choses que je vis.

16 octobre 2004

Le rôle de l'État est de:

1. garantir le respect de la propriété et des morales-ghetto qu'on y pratique.
2. garantir des droits de passage pour tous, d'une façon tolérable pour tous entre les opposants (arbitrage préventif pour éviter les affrontements).

29 octobre 2004

Le langage est la religion première.

Ensuite viennent les sectes et leurs interprétations.

L'écriture idéalise.

L'album familial de photographies, laïcise.

12 novembre 2004

Nous disons la vérité lorsque nous ne distinguons plus les nuances.

13 novembre 2004

Il nous faut favoriser un État libertaire,
c'est-à-dire n'imposant de lois que sur les droits de passage communs,
et protégeant, par ses lois, l'étanchéité de la propriété de chaque moi.
Et la morale publique ne doit décréter que sur les tenues de corridor
(c'est là que devraient s'arrêter les disputes et négociations),
et laisser toute liberté à chacun sur sa tenue de maison.

2 décembre 2004

L'instant est la seule chose.
Si je ne m'organise pas pour l'aimer, je rate ma vie.

6 décembre 2004

Élisée Reclus, cet autre anarchiste, a raison de quasi confondre
(du moins lier étroitement), évolution et révolution.
Sans "objectif", non nécessairement "meilleur",
et avec possibilité de "régression historique",
donc difficile à "qualifier".

11 décembre 2004

La vie est une immense fécondation,
un orgasme continu vers l'autre instant
(où l'individuel ne peut être que broyé par sa succession).
Mais c'est justement parce que je ne vaux rien,
si peu, si minusculement pour autrui,
que justement JE vaux TOUT pour moi.

63 ans.

10 janvier 2005

L'erreur est aussi de penser en arriver à la fin.

De quoi que ce soit.

Tant qu'il y a vie, il y a cheminement.

Je n'arrive jamais à la fin, mais à un autre déploiement vers d'autres fins.

Il n'y a de *poses éternelles* que dans les manuels scolaires.

1 février 2005

C'est vrai que maintenant je suis bien.

Maître de mon territoire.

N'ayant ni femmes, ni enfants à charge.

Ne m'étant pas fait prendre dans le guêpier des divorcés.

Délesté de presque tout poids d'autrui.

Ne laissant pénétrer chez moi que les rayons chauds du soleil.

Je quitte le réel qu'ils se racontent.

J'entre dans mes dimensions.

Ne laissant plus désormais quiconque monter à mon bord.

Ne retenant d'autrui que le contact,
selon l'efficacité des dernières transactions.

Comme la journée est belle maintenant.

Seul dans le soleil.

11 février 2005

Nos idéologies ne sont peut-être que des symptômes d'une pression intérieure plus puissante qui ne réussit jamais à bien s'exprimer, mais dont le besoin de réalisation outrepassa notre capacité à dire.

Puisqu'elles sont toujours fausses dans leur expression, mais nécessaires dans leur exécution.

23 février 2005

Tout fonctionne comme si tout était réglé normalement, alors que tout semble réglé normalement parce que tout fonctionne de soi, *par la force des choses*.

Révoltes, contestations:

mais contre qui? contre quoi? contre l'esprit du temps?

Je ne peux vivre une existence paisible que petitement, convenablement, dans une organisation où je me retrouve cadastré dans une tradition commune bien éprouvée.

À ceux qui cherchent encore à redresser les torts ne sont généralement offert que l'arène des médias.

Quiconque s'y montre, s'y brûle vite dans la rigolade générale.

Car il n'y a pas réellement de réformes.

C'est le temps qui déforme tout.

24 février 2005

Le rôle de l'État doit correspondre à celui qui l'a fondé:

le pillage et le taxation des grands axes de circulation.

En échange, les pilleurs ont dû, historiquement, nous concéder la sécurité.

Une fois la sécurité acquise, ma vie est une succession de problèmes sociaux que je dois résoudre par moi-même de mon mieux.

On m'a éduqué à ne pas mentir.

Mais, de fait, j'ai passé ma vie à mentir.

J'ai même atteint une grande facilité à mentir.

Mon devoir est de dire ce qui est bon pour moi.

Pour passer, il me faut dire ce qu'autrui peut, ou veut, ou doit entendre.

Comme une clé dans la serrure.

Toujours dire la vérité est avant tout signe d'une inintelligence sociale.

1 mars 2005

Un autre hiver qui achève.

Le plaisir de marcher de long en large, seul, en silence,
dans la chaleur de ma grande maison de bois.

Toute ma vie, j'ai recherché un tel espace à moi.

Bien sûr, j'ai d'abord rêvé d'une maison à la campagne,
d'un retrait autarcique de la société.

La chose eût été possible dans d'autres conjonctures.

Au lieu de dépendre de locataires, je dépendrais d'un emploi extérieur.

J'ai donc dû apprendre avec le temps à composer, à ma façon,
avec la nécessité de mes approvisionnements.

Car c'est bien là tout le problème.

Comment bien vivre sa vie

tout en devant la partager (le moins possible) avec autrui.

Si la société m'apporte l'infrastructure du confort,
comment éviter l'envahissement massif de son impossibilité à en jouir.

Comment éviter la médiatisation publicitaire de son énervement
et de sa goinfrie.

Comment éviter aussi les nécessités d'autrui

qui, de toute façon, ne me regardent pas.

J'ai besoin de rester seul pour être heureux.

J'ai besoin de me concentrer sur mon petit chemin.

Car vivre heureux, pour moi,

est encore contraire à notre civilisation pour tous.

Chacun veut encore m'amener *ailleurs*.

Le problème est qu'en laissant entrer autrui,

on se laisse aussi aller à ses influences.

Ce qui parfois est bon.

Mais toujours, finalement, contradictoire à moi.

La paix intérieure exige une réduction des événements extérieurs.

Une monotonie.

3 mars 2005

C'est la *stabilité* qui reste notre véritable imaginaire.

12 mars 2005

À moins d'un échange concret,
autrui n'existe pas pour moi, pas plus que je n'existe pour lui.
Ce n'est qu'avec le discours institutionnel que je débats.
C'est de là seul que me vient une réplique organisée.
D'autres diraient: le surmoi.
Je dis: le poids de l'Histoire avant moi.

14 mars 2005

JE suis le résultat continu de mes organes.
Un *état de conscience* particulier (qui ne dépasse guère le cri)
à un besoin concret de locomotion.
Ce ne sont que nos curés pédagogues
qui nous ont parlé de notre capacité de comprendre l'univers.
Et encore y ajoutaient-ils un peu de *foi*.
Comme si la masse entière de l'existence
pouvait trouver sa formule magique dans ma tête!
Je ne cherche plus de solution pour tous.
Mais un bon chemin pour moi.

3 avril 2005

La vie est la seule réalité.
Elle est absolument présente.
Sans arrêt.
Sans autre Histoire que son décryptage archéologique.
Ma vie n'arrête jamais son chemin.
Ma vie ne supporte aucun attachement.
Comme emportée dans un lent, très lent tsunami.

7 avril 2005

Avec la mort de ce Pape dit Jean-Paul II,
j'ai cru un moment à un retour onirique aux enterrements de pharaons.
Râ, Zeus ou Jésus ont tous eu comme résultat
ces défilés pompeux autour de la négation de la mort.
La folie atteint des paroxysmes.
La mort du Pape des chrétiens a des relents de tambours de guerre.
Tous les chefs des croisés s'assemblent autour du défunt Pape.
Une réconciliation entre blancs (d'Europe et d'Amérique)
autour des symboles blancs.
Tous ces petits blancs qui iront voir le même Dieu après s'être donné
bonne conscience *démocratique* en votant politique tous les quatre ans.

8 avril 2005

J'ai perdu trop de temps dans la mondanité.
J'aurais dû tout apprendre calmement,
et les laisser à leurs insignifiances morales.
Comme un chat guette tout.
Le problème est qu'il fallait apprendre en vue d'une fonction sociale.
On nous demandait d'apprendre à fonctionner dans la *superstition*.
Non d'apprendre.
Et les fonctions qu'ils m'offraient étaient toutes contradictoires à moi.
Comment mes maîtres auraient-ils pu me montrer
ce qu'ils ne voyaient tout simplement pas.
Parce que, dans leur monde étroit, il n'y avait plus rien à apprendre.
Il fallait obéir à Dieu.
Pouvait-on trouver plus cancre!
Dieu et l'amour étaient les fondements de leur approche idéaliste d'autrui.
L'erreur, aussi, est qu'ils s'enfermaient tous dans leur spécialité.
Avec mes amis "littéraires",
il n'y avait d'autres développements que littéraires.
Avec mes amis "journalistes",
il n'y avait d'autres développements que ceux des activistes.

Avec mes amis "cuisiniers", il n'y avait que la bonne table touristique.
Avec mes amis "de la construction",
il n'y avait que d'autres développements immobiliers.
Mais toujours avec chacun, l'ennui m'est venu,
l'évidence d'une fermeture d'esprit.
Il me fallait alors partir pour retrouver ma route.
J'avais encore et toujours besoin d'apprendre.

16 avril 2005

Je me suis créé un endroit pour être heureux.
La morale universelle, s'il y en a une,
serait de tout faire pour être bien dans sa peau,
en faisant le moins possible de tort à l'entourage.

12 juin 2005

Le bonheur est d'être fasciné.
Comme un retour à la naïveté.
L'émerveillement d'apprendre.

20 juin 2005

Une fortune, comme une réflexion, ne vient pas généralement de soi.
Mais d'une longue volonté d'y atteindre,
suivi d'efforts de plus en plus précis et réguliers,
qui soudain débouchent sur l'accumulation que l'on remarque.
Une pensée structurée
se compose moins d'axiomes clairs que de jurisprudences.

5 juillet 2005

Je retrouve lentement le chemin de mon animalité.
Cet étirement du corps dans son dernier bien-être.
Je retrouve le chemin de me satisfaire moi-même
plutôt que de l'être par quelqu'un d'autre.
Le pessimisme est le bâtard des dieux.
Mon optimisme m'ouvre le chemin de mon simple bonheur.

12 juillet 2005

Je ne dirais pas, comme Shopenhauer, que notre vie est une illusion.
Mais une conscience d'à peine un milliardième du réel.
Ce qui, bien sûr, donne un résultat illusoire.
Comme si nous pouvions condenser la vérité dans un cri d'oiseau!
Ce qui nous importe, c'est que ça fonctionne
et que cela nous soit confortable.

2 août 2005

Tristesse de voir passer ces couples de vieux en tentative de remariage,
se voulant encore beaux sous leur début de calvitie,
se tenant main dans la main, comme des jeunes qu'ils ne sont plus.
La difficile sagesse, en fin de route, de savoir rester seul.

7 août 2005

Rien n'est bien qui n'est devenu mien.
Je resterai toujours le mauvais élève de la leçon imposée.
Le mauvais citoyen de la loi dont je ne veux pas.
Ce qui se fait sans moi se fait contre moi.
Le principe des religions est faux.
Le *bon* y donne la définition du *mauvais*.
Mais il n'y a rien qui soit bon en soi, ou pour tous.

14 août 2005

Si, jeune, on m'avait aidé à me définir un idéal vrai!
Il me semble que j'y aurais bien travaillé toute ma vie.
Mais l'un me dirigeait vers l'éternité, l'autre vers la renommée,
et combien d'autres insignifiances!
Aveugles guidant d'autres aveugles.
Si j'avais entrevu un seul instant le bonheur d'être simplement moi,
assis sur mon petit balcon fleuri, comme j'y serais venu plus vite!
Je m'entends bien avec moi.
La solitude est finalement le seul chemin durable.
Le chemin de la tortue longeant le chemin affolant des lièvres.

16 août 2005

La vie n'est qu'une succession de dossiers qui, même malmenés,
finissent toujours par se fermer.
L'inconséquence de la perfection.
C'est la moyenne fonctionnelle qui prévaut.
Toute la sécurité sociale est basée sur l'obéissance de notre côté *con*.
Religions, idéologies, modes sont des clôtures à bestiaux.

1 octobre 2005

Il me faut vivre immensément en moi.
C'est mon seul territoire qui ne soit imaginaire.
Et sa réalité ne peut exister que par moi.
Mais, jour après jour, l'âge m'atteint.
Je ne sais pas si je pourrai tenir maison bien des années encore.
C'est comme un vertige parfois devant l'immensité de la fatigue qui vient.

4 octobre 2005

La condition prérequise à la pratique de la solitude
est de pouvoir se la payer.
Avoir atteint les moyens financiers de vivre seul.

19 octobre 2005

Je ne pourrais plus vivre dans la *pensée unique* des sectes.
La mauvaise odeur de mon adolescence.
Mais mon évolution ne s'est réalisée que par dérives.
Par lents glissements de terrain.
Aucune révolution.
Quelque chose de presque imperceptible.
Et c'est peut-être là l'unique lieu de notre conscience.

24 octobre 2005

Mon JOURNAL, surtout au début, témoigne
de la difficulté de sortir d'une secte.
Une nouvelle idéologie ne s'implante pas d'un coup.
Mais par une très lente dérive des anciennes habitudes.
Une suite d'idées, de maximes, toutes plus ou moins contradictoires.
Comme un train qui subit les secousses d'un changement de rails.
Jusqu'à la régularité du nouvel équilibre.
Ainsi suis-je entré dans la modernité.

26 octobre 2005

Gaston Miron se disant *homme de courage inutile*.

Et André Gide se dictant encore à Nathanaël...

Mais devant moi d'autres routes.

Et moins chrétiennes.

Avec le goût profond de me parler seul dans ma continuité.

Il y a dans leurs discours, pourtant différents,

la même illusion fondamentale.

Celle de la présence d'autrui.

Gide, le jouisseur, écrit à Nathanaël:

Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes.

Miron, l'amoureux:

tu viendras toute ensoleillée d'existence

je finirai bien par te rencontrer quelque part

j'affirme ô mon amour que tu existes.

Mais l'erreur est qu'il n'y a personne autour de nous!

Je continue donc mon chemin, seul avec moi.

Dans la splendeur de l'existence qui me cerne et qui m'ignore.

C'est à moi seul que je parle.

Le reste est religion.

1 novembre 2005

J'aime écouter les craquements de ma berceuse sur le plancher de bois.

J'aime écouter le bruit du vent de feuilles jaunes à ma fenêtre.

Il n'y a personne avec moi.

Il y a toujours personne avec moi.

J'ai déjà couru tant d'illusions

qu'il m'est difficile de ne pas m'arrêter maintenant.

Les meilleurs moments sont toujours ceux dont on se souvient seul.

Mais souvent des gens sont arrivés dans ma vie.

Le temps de quelques choses.

Et puis toujours s'en sont allés.

6 décembre 2005

En relisant mon Journal, je m'aperçois à quel point je suis,
à quel point j'ai toujours été insupportable.
Mais je vois aussi que ce fut ma force contre ce que je n'aimais pas.
Ce qui ne me satisfait pas soulève en moi des rages!
En vieillissant,
j'ai appris à garder des distances pour y détourner ce qui me déplaît.

8 décembre 2005

C'est le désir et qui me reprend toujours
et qui me fait toujours reprendre ma route...
J'ai encore faim de crier et comme pour me reproduire.
L'inévitable chemin de la ferveur!
et qui m'attire toujours à la marge du moi.
Comme un risque toujours en rupture de tendresse.

13 décembre 2005

L'égoïsme est la première des qualités.
Mais c'est la plus insupportable.
Il lui faut encore s'ajouter le raffinement.

17 décembre 2005

Il ne semble pas y avoir d'idée *en soi*.
Une idée semble toujours relative à un contexte sociologique analysable.
Hors contexte, une idée tombe dans *l'en soi*, dans un *idéalisme* de secte,
dans une *Vérité* universelle.
Mais lorsque l'on parle de sectes,
l'on oublie généralement d'inclure les religions majeures.
Et l'on oublie de dire qu'on ne se libère pas d'une secte
par un langage *logique*. Mais par une série de bavures.
De soubresauts. Par vomissements.

22 décembre 2005

C'est comme si j'avais épuisé la *tentation*.

J'ai été jusqu'au bout du *défendu*.

En fait, il n'y avait rien.

C'était la peur qui nous tenait tous dans la moralité.

Nous naissons dans des sectes *demeurées*.

Au sens strict du terme.

Historiquement *demeurées* sur place.

À chaque époque,

il n'y aurait d'évolution que pour ceux qui *dévient* du chemin.

64 ans.

6 janvier 2006

Si je devais revivre en groupe (collège, milieu de travail...) j'aurais sans doute d'autres amis.

Les amis servant à renforcer nos tendances, l'amitié devient comme un repos dans le frottement trop continu avec tous. Mais seul, et bien d'être seul, que puis-je vouloir d'autre.

L'idéal inavoué des religions était le moine solitaire.

Ce que je nomme le MOI.

Mais les religions n'osèrent aller où la vie et la morale, se confondant, les excluent.

12 janvier 2006

Nous vivons de plus en plus seuls parmi des automates.

Je ne fais plus mes transactions bancaires que par guichets automatiques.

Jamais, sauf exception, par des gens de caisse.

La Bibliothèque me renseigne par son serveur informatique, me laisse aller quérir mon livre,

et me le prête en me le faisant passer sous un scanneur.

Jamais, un seul instant, je ne rencontre quelqu'un.

26 janvier 2006

Les diplômés universitaires ont remplacé les religieux d'hier.

Ils s'empressent de se loger dans les cures les plus rentables.

En fait, Dieu n'a pas changé de place.

Et l'on bâtit université sur université comme hier l'on bâtissait église sur église!

19 février 2006

L'absolu ne s'aborde que dans la solitude.

Voilà une sentence dont l'absurdité est encore difficile à admettre.

Car c'est encore d'un Dieu dont tout cela se réclame.

Alors qu'il ne s'agit, en fait, que de pouvoir me concentrer sur mes perceptions sans être distrait par celles des autres.

20 février 2006

Et je continue ma route en radotant...

Nous vivons encore dans le mythe de l'amour.

Mais pas plus que d'amitiés, il n'y a d'amours autres que de conjonctures.

Et généralement sexuels.

Et toujours mesurables dans le temps.

C'est de ne plus attendre d'improbabilités
qui ouvre la route des autres voies intérieures.

Respirer seul calmement le présent.

De là qu'il me faille partager mes relations sociales par activités,
plutôt que de toujours vouloir les regrouper sous un même toit.

Avoir du sexe avec l'une, discuter avec un autre,
réparer la brique de ma maison avec un troisième.

La commercialisation des services m'y incite déjà.

Et je ne vois à travers tout cela de meilleure constance que mon célibat.

Bien sûr, à la campagne, la nécessité d'un recours aux voisins
serait nettement plus élevée qu'à la ville, en cas d'urgence.

À la ville, tous les services étant à proximité,
le voisinage n'a plus la même importance.

Toute intervention d'autrui serait même indiscrete.

L'esprit célibataire y trouve plus facilement ses opportunités.

De toute manière, avec la modernité,
le mariage est redevenu un acte privé.

Mais l'obsession se marie toujours aussi mal.

La distraction d'être deux rabaissant toujours à un certain statu quo.

Heureusement, la terre n'a jamais encore été un territoire de vérité unique.
Ou de droit.
Ou de religion.
Surtout que nos écoles enseignent d'abord l'obéissance.
Oh mes anciens collègues obéissants!
Comme ils ont vite pris la place des anciens curés!
À force d'être polis, ils se sont laissés glisser subrepticement
dans les rôles qu'ils n'osaient carrément répudier.
Ils enseignent maintenant néo-catholiquement dans les universités.
Marcher seul dans le soleil.
Car il n'y a plus désormais que le soleil devant moi.

22 mars 2006

La force des religions est d'être vendeurs de vanité.
Immortalité.
Salut éternel.
Et quelques autres flatteries concernant l'amour.

27 mars 2006

Une sympathie envers autrui
comporte une présomption de similitude et de réciprocité.
Une distorsion perceptive.
La condition d'une bonne relation avec autrui
demeure d'en avoir un besoin concret.

30 mars 2006

Les niais d'aujourd'hui parlent de Freud ou de Marx
comme hier nos curés s'égosillaient à prêcher Jésus.
Mais Freud et Marx, comme le dénommé Jésus,
ne sont que des époques dans l'historique de nos représentations.

19 avril 2006

Après quelque 100 ans, un livre devient généralement dangereux.
Il faut le prendre avec beaucoup de réserve.
En plus du vieillissement de la langue elle-même,
son contenu a généralement *tourné*.

23 avril 2006

Dans mes simples promenades, il m'arrive souvent
d'avoir un mauvais réflexe: celui de trouver,
dans les choses les plus simples, l'attitude d'autrui illogique.
Mais chaque fois, si j'observe bien, je m'aperçois que le comportement
qui me semble incorrect, illogique, fârfelu, est tout au contraire
parfaitement justifié par le but que l'autre vise
et que moi je ne n'ai pas encore saisi.
Chaque fois je m'étonne de devoir donner raison contre ma première idée,
contre mon préjugé.

1 mai 2006

Il y a, chez Georges Palante, une drôle d'idée qui consiste à lier
pessimisme et individualisme.
Comme si les réalités sociales menaient certains à se replier sur eux-
mêmes, déçus, désabusés, impuissants à faire triompher leur idéal social.
Et s'il n'y avait rien à faire triompher!
S'il n'y avait là qu'un fond de vanité!
Si, au contraire, le fait de se retrouver en soi-même
nous libérait de l'idéal fasciste de convertir autrui!
N'est-ce pas un reste de chrétienté que ce pessimisme
qui aurait encore voulu transformer la laideur des choses sociales?
Et disons-le carrément: *laideur* en ce sens que *différent*.
S'il était, au contraire, suffisant d'être soi,
d'où viendrait le pessimisme dont il parle.

S'il était suffisant de penser quelques fois autrement que des majorités, d'où viendrait ce pessimisme sinon d'une arrière-pensée religieuse qui consiste à vouloir toujours ramener les autres à soi.

J'apporterais une comparaison.

Pour l'alcoolique qui cesse de boire, les débuts sont déprimants.

Mais ce n'est pas le fait de ne pas boire qui le déprime: mais d'avoir bu.

Ainsi l'individualiste ressent un certain pessimisme lorsqu'il quitte l'habitude qu'il a prise de la grégarité.

Comparé à Stirner, Palante me laisse sur un malaise.

Mais c'est avec des gens de cette qualité de réflexion que je trouve néanmoins de la satisfaction sociale.

Leur nombre est cependant si restreint que je ne peux les rencontrer qu'après leur mort, et dans les testaments qu'ils nous ont laissés.

Je continue donc, comme toujours, seul mon chemin.

4 mai 2006

De la décadence prévisible des *littératures*.

Une description littéraire d'un paysage lue par 5 lecteurs donne 5 rêveries d'un paysage différent.

Chacun rêve *personnellement* à partir des mêmes mots.

Une photographie du même paysage, vue par les mêmes, ne donne qu'un paysage.

Chacun peut alors s'amuser à y voir de plus près.

Il nous faut sortir du littéraire comme nous avons dû sortir du religieux.

La littérature doit retrouver sa place de *note explicative*.

6 mai 2006

Avec l'âge, j'essaie, ni d'admirer, ni de mépriser les autres.

J'essaie de ne plus les juger *en soi*.

Je les approche, ou je les fuis, selon mes nécessités.

Leurs chemins propres ne sont pas les miens.

19 juin 2006

*Je me fis durant la journée plusieurs fois cette réflexion:
il n'y a que Dieu de vrai, lui seul mérite d'être aimé,
lui seul ne nous abandonne pas, lui seul n'est jamais froid à notre égard.
Enfin, une fois de plus je fus convaincu que les hommes,
même les meilleurs, restent bien imparfaits
et que ce n'était pas la peine de s'y attacher.*

Rodolphe Duguay.

Carnets intimes, 29 sept. 1926.

Domage qu'un être curieux, délicat,
(tout comme l'était à la même époque Marie Victorin dans son Journal),
soit ainsi bêtement resté ancré dans la bêtise.

Car Dieu, comme autrui, ne répond pas.

Dieu n'a jamais répondu.

Il n'y a que moi pour moi.

Le reste est pur fantôme.

4 juillet 2006

La vie d'un côté, la mort de l'autre...

Non.

Il n'y a partout que la vie.

L'être et le néant...

Non.

Il n'y a partout que ce qui est.

6 juillet 2006

Respirer lentement la fin de tout.

J'ai déjà couru tant d'illusions! que je n'ai d'autres désirs maintenant
que de rester encore un peu avec moi.

Assister seul au déferlement de plus en plus rapide du temps.

65 ans.

17 janvier 2007

On nous a tellement mal éduqués!

En fait, on nous préparait au malheur.

Après *l'amour de Dieu*, il nous faut maintenant nous défaire de *l'amour* tout court qui n'est qu'un reste de l'amour de Dieu.

Chacun devrait vivre seul dans sa cellule (maison, condominium...).

Ce qui suppose bien sûr une certaine aisance individuelle.

Mais cela aussi se construit.

Nos associations devraient toujours prévoir des modalités de séparation.

7 février 2007

1987.

“en Suède.. un ménage sur cinq ne comprend qu'une personne en 1961, et la fréquence augmente à un ménage sur trois en 1980».

Louis Duchesne.

2006.

“la moitié de la population du Plateau Mont-Royal habite seule.

...

Le nombre des ménages solos augmente chaque année.

Cette tendance s'observe dans les grandes villes du monde.

...

ils gardent leurs distances face à leurs voisins.

Ils échangent des politesses, mais ne s'engagent pas sur le plan social...

Peu possèdent une voiture...

Ils apprécient tout faire à pied.

...les personnes seules ne cherchent pas nécessairement des petits logements.

Des célibataires laissent entendre que même en vivant en couple, ils privilégient la formule chacun chez soi”.

INRS.

4 mars 2007

Vivre seul.

Pour atteindre l'obsession que toute présence d'autrui détruit.

Mais vieillir, c'est aller de plus en plus vers une perte d'autonomie.

La peur de devoir redevenir dépendant d'autrui.

La peur de devoir alors avoir le courage de me suicider.

Car autrui, comme Dieu, immanquablement me tue.

16 mars 2007

Combien de veufs, combien de veuves doivent se réjouir en secret de la mort de leur conjoint!

Après s'être péniblement supportés depuis tant d'années,

comment ne pas soupirer soudain

de l'apaisement qu'apporte la séparation.

18 mars 2007

Le plaisir de rester indéfiniment seul avec moi.

L'appel des sirènes pour Ulysse, ou les tentations de St-Antoine,

n'est-ce pas tout simplement la tentation d'autrui.

L'illusion d'autrui.

22 mars 2007

L'ennui.

Mais de qui s'ennui-t-on, sinon d'autrui.

Alors qu'en réalité autrui n'est, au mieux, qu'une distraction de moi par ses problèmes qu'il rajoute alors aux miens.

C'est en me rapprochant de la conscience de la vie, de tout ce qui vit et meurt avec moi, que je me retrouve ne m'ennuyant jamais avec moi.

8 avril 2007

Lorsque l'on se parle à soi-même,
l'on se prend souvent dans des rêvasseries fantomatiques.
L'on se surprend à converser avec un être imaginaire qui,
tel un Dieu ou un autre moi, tente toujours de s'ingérer entre soi et soi.
Il faut se faire comme une violence de raison pour chasser ce fantôme
(une habitude viscérale d'autrui) qui tente toujours d'intervenir.
Car autrui, pour peu que l'on y pense,
ne correspondra jamais à notre ligne intérieure.
Mais toujours demande à nous en distraire vers d'autres buts.

6 mai 2007

Ce n'est pas vrai qu'autrui nous fait basculer dans la fascination.
L'amour est une illusion donnant sur une seule réalité:
la reproduction de l'espèce.
Nous ne partageons avec autrui que des contrats.
Jamais nous-mêmes.
Nous nous séparons toujours une fois les nécessités accomplies.

10 juin 2007

J'aime m'éveiller seul au matin et venir lire au soleil sur mon balcon.
Lire: *Contre-histoire de la philosophie* de Michel Onfray.
Un auteur qui, il y a 50 ans, m'aurait facilité la vie dans ma révolte
contre l'architecture carcérale des cancre chrétiens qui m'enseignaient.
Rien de plus drôle, en effet, que la méchanceté maladive
des gens de religions.
Ayatollahs et curés n'ont cessent de torturer.
*"Imbéciles incapables de penser
en dehors des catégories reçues par l'époque"*.
Et qui m'obligeaient à la dure route de la désobéissance pour survivre.

Je suis, depuis, devenu le philosophe du Balcon...
Du *moi* radical le plus autarcique possible
dans le confort général de l'organisation matérielle de ma société.
Je ne prêche plus. Je ne convertis pas.
Je me moque de tout ce qui m'encombre.
Je suis devenu le propriétaire-concierge
de mon seul bonheur d'être avec moi.

13 juin 2007

Je fais une nette distinction entre *jouir* et *être bien dans sa peau*.
La jouissance est un plaisir si intense
qu'elle frôle la douleur et ne peut être supportée très longtemps.
Une détente nerveuse appréciable, un apaisement des tensions.
Être bien dans sa peau relève de tous les gestes calculés sur un long terme.
Le bonheur suppose une organisation de soi.
La jouissance, une réappropriation.

16 juin 2007

Lorsque je parle avec quelqu'un, j'en arrive rapidement à sentir
le décousu, le rapiécage, le coq-à-l'âne du potinage irréfléchi.
Les gens m'ennuient.
Parce qu'ils sont en tout, généralement,
des répétiteurs paresseux de la leçon apprise.
En cela, j'aime les livres.
Le livre suppose un travail, une réflexion,
une préparation à la tenue du discours.
Une organisation et de là justement offrant des ancrages à discuter.
Au lieu du futoir général et mondain
qu'est généralement tout discours improvisé, et qui, à cause de cela,
ne supporte pas réellement de contreparties.

23 juin 2007

Aucune femme n'a su me rendre heureux.
J'ai toujours vécu mes amours avec un malaise au fond de moi.
Aucun homme n'a réussi à se garder mon amitié.
J'ai toujours été le seul à suivre mon chemin.
À demi malheureux, bien sûr,
mais toujours heureux quand même d'être avec moi.
Mais toujours comme hésitant à le rester.
Il me faut maintenant prendre le chemin du cloître intérieur.
Définitivement.
M'enfermer chez moi comme font les vieux, l'hiver.

25 juin 2007

Le plaisir de marcher seul au soleil.
D'aller à ma guise en suivant la route la plus belle.
Jamais, jeune, je n'ai eu ce plaisir à ne pas être deux.
Je rêvais toujours d'exister autrement.

26 juin 2007

Je me suis remis à la lecture des journaux intimes d'ici.
Marie-Victorin me ramène d'emblée dans l'univers mental de ma mère.
Dans l'univers mental de mon adolescence.
Façon qui ramène tout à la religion.
Il est cependant la preuve qu'un individu peut vivre seul
en pensant parler à quelqu'un qui n'existe pas. Ce qui suffit.
L'important est de garder contact avec une société.
Sa philosophie est un beau cas de masochisme caractériel.
Un dédain de soi.
*“Nous méditons aujourd'hui sur la fin de l'homme...
louer, révéler et servir Dieu, afin de sauver son âme.
Je ne suis donc pas créé pour jouir, pour connaître, pour m'aimer...”*
7 juillet 1904.

Tout chez lui est naïf au point d'en devenir nigaud.
À une autre époque, on aurait mené ce con à la canonisation!
Il représentait, au Québec, la forme d'intelligence qu'on nous proposait.
L'impuissance créatrice.
N'être que des compilateurs des oeuvres de Dieu.
Ce qui n'empêche pas ce simple d'être d'une prétention outrecuidante.
Avec quelle facilité pense-t-il converser directement avec Dieu...
et j'allais dire *contre tous les autres*.
Il n'y a qu'un sot pour être si humblement pédant.

27 juin 2007

Nos valeurs semblent superficielles comme des maquillages de sorciers.
D'une morale à une autre,
la force vitale passe à peu près de la même manière.
Comme le coeur bat de lui-même partout.
D'une civilisation à une autre,
l'être humain se retrouve à peu près le même.
Exactement comme les langages qui, bien que différents,
disent à peu près la même chose.

2 juillet 2007

“Nous sommes solitude.
Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change
et faire comme si cela n'était pas vrai.
Mais c'est tout.”
Rainer-Maria Rilke,
1904.

5 juillet 2007

Mais c'est encore fabuler que de penser pouvoir parler de soi avec autrui.
Nous n'avons avec autrui que le langage de nos projets qui,
dès qu'épuisés, s'éteint avec eux.

Au mieux,

ce n'est sans doute même pas 1% de notre conscience qui peut s'exprimer.
En fait, nous avons à peine dépassé le silence des bêtes.

La communication avec autrui

est le premier mythe fondateur de la société humaine.

Le langage est la base coercitive de toute construction sociale.

Nous n'avons de nostalgie que d'une dérogation superficielle
à la loi générale du silence qu'est la vie.

9 juillet 2007

Jean Meslier, 1664-1720, curé d'Étrépigny.

Curé utopiste et athée sous Louis XIV.

Quel plaisir de sortir de notre sottise locale
(les Marie-Victorin et autres...),

pour se retrouver dans une critique logique des religions.

Historiquement logique.

Que de courage.

Et aussi, Paul-Henri Thiry D'Holbach, 1723-1789.

10 juillet 2007

Bien idéaliste qui pense pouvoir changer l'ordre social.

Ce sont les grandes structures sociales qui donnent le changement.

La révolution française ouvrait l'ordre bourgeois...

Au mieux, pouvons-nous nous inscrire légèrement en marge
de notre société, et en tirer un juste bien résultant de notre action.

13 juillet 2007

Si on me disait: *Tu vas mourir cet après-midi*, je serais extrêmement triste.
J'aime maintenant cette vie.
Fumant ma pipe de cannabis, enfoui parmi mes géraniums sur mon balcon,
j'éprouve enfin la beauté. La beauté de tout.
L'extrême bien-être de vivre.

15 juillet 2007

Le plaisir de vieillir paresseusement sur mon balcon.
Notre bonheur est fait d'espérance.
D'une naïveté épouvantable.
J'espère que mon coeur ne me lâchera pas.
J'espère que mon estomac continuera de bien digérer.
J'espère que les murs de ma maison ne s'effondreront pas.
En tout, je fais ce que je peux.
Mais je dois quand même espérer.
Je dois espérer que tout ira bien.

2 août 2007

Apprendre à relaxer.
Notre société, en ramenant tout au fétiche de la rentabilité monétaire
(produire pour autrui), pose un paradoxal interdit
contre la jouissance (être pour moi).
Elle me fait perdre la route logique vers la fainéante jouissance
après mon travail nécessaire accompli.
La machine infernale ne valorise que l'acquisition de produits
souvent inutiles, mais qui se rentabilisent dans la frénésie factice
du consumérisme qu'elle entraîne par sa publicité.
En fait, l'interdit est posé contre *le repli sur soi-même*.
Le grand péché contre toutes les religions.
Il faut s'ouvrir aux autres... et les convertir.
Idéologie fondamentale des religions et de la société marchande.

3 août 2007

Il y a, au fond de chacun, quelque chose qui ne se dit jamais.
Dans mes ententes avec autrui,
il y a toujours comme une porte qui m'est secrète.
Dans toute vérité que je dis, il y a comme un mensonge.
Dans ce *quelque chose*, cette *porte*, ce *mensonge*, se cache l'identité
fuyante du MOI qui, dès qu'on l'approche enfin, s'enfuit encore ailleurs.
En cela, le MOI est haïssable socialement.
Il est contraire à toute définition.
Il est *ma* vie.

4 août 2007

La chrétienté nous enseignait le dégoût d'une vie périssable.
Il n'y avait de valable que l'éternité.
Notre savoir dû, lui aussi, se conformer à trouver des vérités éternelles.
Comme si, moi, éphémérité parmi les éphémérités, pouvait circonscrire
dans une simple formule de mon entendement, la définition d'un réel qui,
dans toute son infinité, m'échappe visiblement.
Nous vivons dans le reflet des choses.
Jamais dans la conscience des choses elles-mêmes.
Ainsi en est-il dans nos rapports avec autrui.

7 août 2007

Le soleil se lève, radieux dans ce matin d'été.
Il est ma chaleur. Il est ma lumière. D'autres l'appelaient Dieu.
Je suis seul ici dans la beauté.
Je suis seul ici devant cet astre qui me brûle et qui m'ignore.
Il n'y a personne autour de moi. Sinon quelques semblables à moi
avec qui je partage mes grognements quotidiens.
Langage que ne comprennent ni les pierres, ni les plantes,
ni les autres vivants.
Langage péniblement construit sur l'éphémérité.

19 août 2007

Vivre en couple, c'est comme vivre à l'étroit sur un bateau.
J'aime naviguer en solitaire.

20 août 2007

On nous apprenait à prier.
On nous apprenait à parler à quelqu'un qui n'existe pas.
Et c'est dans cette ornière
que devait se développer ensuite la notion d'amour d'autrui.
L'autre devint une idéalisation.
Alors que l'autre est un service ou un encombrement.

1 octobre 2007

En passion amoureuse, autrui commence d'abord par une *attirance*
à qui l'on parle.
Un fantôme à qui l'on donne la réplique
et que l'on se définit comme contrepartie.
En fait, nous vivons très peu avec autrui.
À moins de grandes promiscuités, c'est le vide qui domine une relation.
Chacun reste dans sa solitude.
Mais la seule idée de pouvoir communiquer avec quelqu'un
alimente la fabulation qui dès lors tient lieu de présence continuelle.

7 octobre 2007

La passion amoureuse est essentiellement fourbe.

24 octobre 2007

J'aime vivre seul.

Décider à la minute de mon bon plaisir.

Ne plus négocier.

Ne plus attendre.

Ne plus supporter.

La vie est si courte que je me dois d'abord de rester avec moi.

À part les nécessités, c'est la distraction qui m'attire chez l'autre.

5 novembre 2007

Pourquoi irais-je encore me distraire avec les autres

puisque c'est seul que je dois bientôt mourir.

Chaque avancé s'ouvre maintenant comme une de mes dernières routes.

Car j'ai dépassé la beauté et qui maintenant se referme sur moi.

6 novembre 2007

Si je regarde un paysage de la fenêtre d'un motorisé et qu'il me vient l'idée de le porter sur une toile, quelle image en résulte-t-il?

Comment effectuer le passage d'une mobilité rapide (le paysage) sur une mobilité moindre (la toile)?

On n'a guère jusqu'ici dépassé la fixité mythique.

21 novembre 2007

Notre histoire n'est toujours que celle d'un naufrage.

Nous survivons, un moment, nous agrippant chacun à une épave.

Vouloir vivre à deux, dans de telles circonstances,
est immensément tragique.

26 novembre 2007

L'avantage d'être vieux, c'est que les diplômes, les honneurs deviennent ce qu'ils ont toujours été: des chamailleries d'époque.

Je n'ai plus à m'en soucier.

Ceux qui ont *réussi*

n'ont peut-être fait que d'y perdre un moment leur ennui.

Je suis arrivé à l'âge le plus heureux: de la soixantaine à quatre-vingts.

J'ai ma place.

Je n'en veux pas d'autres.

Je ne désire personne.

Je ne désire rien d'autre que de continuer.

Modeste, minable même sous le regard de certains,
mais bien à moi et bien dans ma peau!

7 décembre 2007

Apprendre à se caresser soi-même.

La masturbation en fait partie.

Mais davantage.

Se caresser les mains.

Se caresser comme quelqu'un d'autre qu'on aime bien.

C'est dans la banalité que nous vivons notre vie.

Apprendre à vivre d'une banalité à une autre,

d'une récompense à une autre, d'une caresse à une autre.

Car il n'y a rien d'autre.

14 décembre 2007

Être bien.

Le plaisir de se sentir exister.

Le plaisir d'avoir un petit coin chaud,

comme une oasis dans l'immense désert du froid.

66 ans.

7 janvier 2008

Une société, à tous les niveaux, n'existe qu'en de multiples conflits, généralement mineurs.

Nous nous entendons avec nos semblables lorsqu'il y a absolue nécessité. Autrement nous nous épions, nous faisons semblant de nous voir.

8 janvier 2008

Une pensée, pas plus qu'une maison, ne résiste au temps.

Nous héritons d'un patrimoine culturel
d'où nous devons nécessairement partir.

Nous devons nous empoigner avec les Institutions qui nous portent.

Il n'y a pas plus de vérités éternelles
que d'éternité dans ce dont nous vivons.

Notre histoire d'Occidentaux pue la chrétienté.

Peintres, écrivains, législateurs montrent tous
un crucifix en transparence sur tout.

Le terrible est qu'on ne l'aperçoive plus et que la déformation nous semble
dans la nature même de la perception des choses.

18 janvier 2008

Le rôle de l'écrivain est d'exprimer le sentiment.

De verbaliser, de théâtraliser les pulsions intérieures
qui autrement ne s'exprimeraient que par des grognements.

Le rôle de l'écrivain est de ne jamais cesser de s'exprimer,
à chaque époque, *autrement*.

Le langage est toujours à refaire.

Le rôle des gens de la parole, des conteurs, des artistes en général,
est de camper des rôles. De détailler des comportements.

De théâtraliser des morales.

Nous ne sommes jamais nous-mêmes
sans un mélange de personnages imités.
Et c'est sans doute la conséquence de cette pauvreté
que de ne trouver à chaque époque que certains styles dominants.
Et qu'on dit, par paresse et suffisance et sans doute nécessité d'agir,
être les bons.

22 janvier 2008

L'argent change les hommes énormément.

Il faut nous défaire de l'idéalisation romantique du clochard
libre et heureux en marge de la société.

Il n'y a de liberté possible que dans le cadre d'une Institution.

En prenant conscience des itinérants,
j'étais sous l'impression d'un laisser-aller social.

Mais l'histoire du vagabondage démontre que nos sociétés occidentales
ont progressé dans l'aide apportée à la misère.

Au Moyen Âge, c'était presque la moitié des populations des villes
qui vivaient dans la rue.

Ce que je vois n'est plus qu'un résidu qui échappe aux mesures sociales:
bien-être, assurance chômage, recyclage de la main d'oeuvre,
maisons de fous, pensions de vieillesse et quoi encore.

Mais reste à faire pour les mutilés sociaux,
dans ces degrés de misère que la société n'a pas prévus.

D'autres centres d'apprentissage, d'autres formes de tutelle,
d'autres possibilités de départ.

Beaucoup d'argent donc qu'on gaspille ailleurs, et surtout à la guerre.
Notre système économique est encore hostile à toute promesse de sécurité.

LE CLOCHARD de Alexandre Vexliard ouvre sur du concret.

Que de vies lourdes et tristes!

Que de misère difficilement gérable.

Et que tous ces misérables se reproduisent librement, inconsciemment, fait aussi partie de cette misère qui n'a pas encore de solution.

Le clochard, en plus d'être un exclu du salariat, est une forme dégradée de la pauvreté.

Les mêmes problèmes, chez les rentiers, sont atténués par l'appareil social qui les protège, qui leur donne d'autres possibilités de départ.

Dans notre société, l'individu n'est pas armé pour se tirer d'affaire seul, sans une assistance des Institutions.

Nous devons, pour survivre, nous fonder dans une Institution.

L'individu seul n'atteint plus l'autarcie.

La prospérité individuelle ne peut découler que d'une approche collective.

Nous avons tous besoin d'être institutionnalisés.

L'homme ne prend contact avec lui-même qu'à travers le milieu social où il évolue.

La personnalité, dans nos sociétés d'accumulation, est structurée par les besoins.

Une organisation sociale doit avoir pour tâche la satisfaction des besoins de tous.

La solution ne peut être individuelle.

Il est relativement facile pour un particulier de prendre en charge un chat abandonné.

Jamais un itinérant.

La solution ne peut être que collective.

Mais, s'il y a eu péniblement progrès, il est vrai que tout recommence à ralentir.

Avec l'appauvrissement relatif des pays riches, avec la fin de l'apartheid blanc, la pauvreté du tiers monde, se répandant partout, risque d'avoir un effet tsunami sur nos protections. Nous risquons de revenir à des conditions mondiales ressemblant à celles du Moyen Âge.

2 février 2008

*«Je ne sais si le monde a vu encore un pareil spectacle,
celui de l'égoïsme remplaçant toutes les vertus
qui étaient regardées comme la sauvegarde des sociétés».*

Delacroix, JOURNAL, 22 mai 1847.

L'énoncé surprend.

Comme si les vertus avaient déjà sauvegardé nos sociétés!

C'est plutôt l'égoïsme de chacun, revêtu sous les oripeaux moraux
de chaque époque, qui fonde nos sociétés.

C'est le beau langage qui nous évite de nous confronter.

Qu'y a-t-il de plus égoïste

qu'un croyant qui veut convertir l'univers à son Dieu?

Qu'y a-t-il de plus égoïste qu'une mère qui défend sa portée?

Qu'y a-t-il de plus égoïste que la volonté de vivre de chacun d'entre nous?

Rien ne vient gentiment, mais toujours de notre férocité de vivre.

C'est parce que chacun se ment à lui-même

que chacun se qualifie de vertueux.

C'est parce que chaque société contraint à des retenues

que chacun se met au pas d'une vertu.

La société égoïste

n'est qu'une société sans la fabulation du discours religieux.

La question de Delacroix

se résume à ce que serait une société sans religion.

Une société enfin fondée sur nos besoins.

5 février 2008

Les gens de morales ont toujours accusé les jouisseurs de vilenie.

Mais ce sont les gens de rigueur qui font le crime.

C'est par la rigidité de leur système que *l'inconduite* existe.

Il n'y a ni mal ni bien en soi.

Que des échelles graduées d'attitudes.

Et des discriminations.

14 février 2008

Le but de ma conscience est de me rendre la vie heureuse.

De m'inventer un territoire à ma satisfaction.

Parce que toute idéologie n'a de *vérité* qu'à son époque,
parce que toute pensée date nécessairement, et à cause de cela justement,
le but de ma conscience est tout simplement de m'aider
à me trouver une vie confortable.

15 février 2008

Quand j'ouvre ma porte, la *vérité* est là qui m'attend.

La *force des choses* dans laquelle je suis né est là
bien pensante chez tous les gens que je rencontre.

Prudence et politesse.

Et je rentre chez moi pour me reposer de cette trop forte rigidité.

2 mars 2008

Il y a impossibilité d'astreindre les croyants à la modernité laïque.

Ils ont la vérité.

Ils n'accepteront jamais de la garder pour eux.

Lorsque je dis: "à chacun sa liberté de penser",
je les réduis à ne pas avoir la vérité.

Un intégriste religieux me fera nécessairement la guerre.

Ils doivent être traités comme le sont les fous.

Depuis 50 ans, je les regarde s'entre-tuer à la télévision.

De toute ma vie je ne les ai vus que l'arme à la main.

Comme une épidémie.

3 mars 2008

Le sage est celui qui est un peu moins con que les autres.
Qui ne s'est pas laissé prendre par certains conformismes.
Qui jouit de ce privilège qu'il s'est donné à lui-même.
Les philosophes d'hier, plus ou moins issus des classes dominantes,
ont défini la sagesse dans le respect des lois,
dans le respect de l'ordre dominant.
Alors que la sagesse du plus grand nombre serait de s'en méfier.

8 mars 2008

Une bonne partie du malheur humain vient peut-être du langage lui-même.
Étant *collectif*, il suppose toujours la réplique d'autrui.
Il est difficilement limitable à soi.
Cet étrange besoin que nous avons de nous dire, de nous confesser.
Tous les journaux intimes témoignent d'une même volonté
d'être affectueusement entendu.
De même en est-il dans le langage amoureux qui n'est qu'approbations.
Et dans le langage avec Dieu qui, étrangement, de lui-même
ne contredirait jamais notre bonne volonté de nous croire bons.
Tout langage qui n'est pas technique ou d'affaires
est nécessairement biaisé.
Apprendre à regarder, entendre, toucher,
en évitant systématiquement la montée du moindre mot.

11 mars 2008

Nous vivons dans la première civilisation technique de notre histoire.
Avec ses cultes obligés: électricité, télévision, cellulaire, informatique,
signaux routiers, normes de construction, etc, etc.
Avec, comme prérequis pour chacun,
des relations sociales d'abord basées sur la spécialisation.
L'on ne parle au travail ni d'amour ni de religion.

Telle est la véritable croyance dans laquelle nous vivons tous, chrétiens, musulmans, athées, etc.

L'amour et la religion sont en train de s'effacer de notre fonctionnement de tous les jours.

En cela tous les romans d'amour d'aujourd'hui iront rejoindre au dépotoir les milliers de vies de saints qui les ont précédés.

L'amour chez nous est devenu un sentiment d'ordre récréatif.

Après sa journée de travail, libéré pour la soirée, chacun va reniflant le cul des autres en espérant y placer le sien.

Mais nos premiers devoirs sont ailleurs.

De même en est-il de nos sentiments religieux qui sont d'un ordre circonstanciel.

L'on ira s'agenouiller à l'église pour des circonstances exceptionnelles, funéraires surtout.

Le cul est devenu l'amour.

Et la mort, le rappel de dieu.

Mais le langage demeure structuré par notre passé d'amour et de religion.

Lorsque nous parlons, nous disons encore ce que nous ne pratiquons plus.

Nous affichons des valeurs qui n'en sont plus.

25 mars 2008

Il faut apprendre à se parler à soi-même.

À vivre avec soi comme avec un autre.

Dans l'immédiateté du langage intérieur.

27 mars 2008

Il y a des limites à laisser à la bêtise le droit de s'exprimer!

Il y a des limites à leur laisser dire n'importe quoi sous couvert de religion.

Ils vont partout répandant leur haine,

criant leurs invectives contre tout ce qui contredit leurs dogmes.

Ces gens de religion sont une grande partie de nos malheurs.

Après avoir dû nous battre contre eux pour notre droit de penser,
pour notre droit de vivre notre sexualité, pour notre droit à l'avortement,
pour notre droit de refuser le mariage, pour notre droit de jouir,
pour notre droit aux drogues, il nous faudra encore nous battre contre eux
pour notre simple droit de mourir selon notre entendement!
Leur langage de bonté et de perfection
n'est qu'une incitation foncière au mépris et à la méchanceté.
Et voilà qu'un évêque espagnol en rajoute
en proclamant que Jésus est mort dignement sans soin palliatif.
Il aurait dû être immédiatement arrêté
et traduit en justice pour incitation à la violence.
Ce genre de discours sous couvert de religion doit être interdit.
L'esprit chrétien est essentiellement répressif.
Se scandalisant toujours, il veut partout sévir et ramener à son ordre.

28 mars 2008

Notre langage ne peut être que passéiste.
Il dit d'où nous venons.
Au mieux peut-il être marqueur de crans d'arrêt cristallisant nos étapes.
Mais toujours il porte l'ombre de notre passé dans le présent.
Et bien peu d'ouvertures.
De sorte que de nouvelles perceptions ne trouvent qu'en d'autres langages
leur énoncé.

30 mars 2008

L'égoïsme absolu est le seul comportement raisonnable.
Ce sont les relations économiques qui créent les relations sociales.
Le rôle des organisations est d'établir des politesses.

21 avril 2008

Mes parents n'ont jamais pensé à moi.
Lorsque leur enlacement me fit, chacun d'eux pensait à autre chose.
Et je naquis tel qu'ils durent s'adapter à me trouver des leurs.
Dès ma naissance, j'étais un autre.
Immensément un autre qu'on essaya par tous les moyens d'inféoder.

22 avril 2008

Dès que nous entrons en société, nous commençons à mentir.
De là qu'un journal intime que l'on cache pour soi de son vivant
demeure généralement authentique.
De là que l'écrivain qui commence de son vivant sa publication
cessera bientôt de l'écrire n'y trouvant plus de place pour toute sa vérité
contre les autres.
Une intériorité se construit dans une solitude immense.
Le reste est négociations avec autrui.

25 avril 2008

Il n'y a pas de langage plus faux que le langage amoureux.
L'amour est une entente impossible.
Ce n'est que parce que l'on est grossièrement sexuel
que l'on se croit amoureux.

26 avril 2008

Le but de notre vie en société est de nous rendre la vie plus confortable.
Ce devrait être notre morale.
Elle aurait, sur les autres valeurs, la supériorité de nous être immédiatement
utile.

1 mai 2008

En travaillant sur ma maison, j'apprends à penser pratiquement.
Au lieu que de m'évader en idées abstraites,
je cherche comment faire en pratique.
Chaque problème de construction se présente, et revient se présenter,
et revient encore jusqu'à ce que j'ai trouvé le moyen de le régler.
Ma pensée débouche sur du concret.

3 mai 2008

Chacun travaille pour lui.
C'est sur cet axiome que je dois baser mes relations sociales.
Il faut que j'y trouve mon profit.
C'est ce que j'appelle des relations d'affaires.
L'amour est une illusion de pauvres.

4 mai 2008

Les philosophes m'emmerdent
autant que les théologiens dont ils sont la suite laïque.
C'est la pensée pratique qui, historiquement, nous a menés à mieux vivre.
Notre confort est le contraire des dieux.
Et notre liberté ne serait que de pouvoir ajuster l'instinct à notre satisfaction.

6 mai 2008

Nous vivons dans des forces qui ne sont pas humaines.
L'amour, comme les dieux, reste une illusion culturelle.
Il n'y a ni bien ni mal, mais une approche technique du monde.
Il n'y a aucun devoir.
Il n'y a que des choses inévitables.

7 mai 2008

La seule vérité qui, pour moi, compte au monde, c'est ma perception.
Et je suis certain qu'elle est fausse.
Observer encore, et encore, le mouvement des choses.
Et pourtant je ne saurai rien encore.
Nous pensons, toujours faussement, vivre dans la réalité.
Mais, faute d'une vision globale,
nous ne pouvons vivre que dans de pures constructions imaginaires.

13 mai 2008

Notre crise intellectuelle ne viendrait-elle pas du fait
que la technique, en dominant notre vie, rend toute idéologie inutile.
Que l'esprit technique ne disserte pas, mais résous.
À quoi sert alors d'être chrétien ou musulman
devant un interrupteur électrique.
Nous avons tous remplacé la priorité de l'église par celle du super marché.

14 mai 2008

C'est notre valorisation de la pensée abstraite
qu'il nous faut maintenant remettre en question.
Comme si penser des jeux de mots était la pensée pure!
Mais c'était la pensée théologique.
Il nous faut maintenant apprendre à penser stratégiquement.
Au lieu que de nous évertuer à vouloir tout qualifier.
Il nous faut aussi apprendre à nous détacher du langage
si nous voulons atteindre notre intériorité.

20 mai 2008

Notre conscience d'être un *moi* nous vient du fait
que nous sommes continuellement présents à ce qui se transforme en nous.
Aucun point d'interruption, de rupture.
Alors qu'autrui ne nous perçoit toujours que par à coups, par discontinuités.

21 mai 2008

Le cannabis me sort du langage.
Être conscient, sans mots, des bruits, de la lumière, des odeurs.

Le but de penser ne serait-il que de repousser autrui...

24 mai 2008

S'il est une chose dont on se souvient mal,
c'est de notre propre quotidien d'hier.
Notre conscience ne nous donne pas non plus le sentiment de vieillir.
Je me souviens d'hier,
mais toujours comme si j'y avais pensé le monde comme aujourd'hui.
Ce qui est faux.
Nous avons donc progressivement d'année en année
renouvelée notre conscience.
Moi n'est jamais toujours le même *moi*.

26 juin 2008

Mais de quelle utilité
m'est donc la hiérarchie des bonheurs de John Stuart Mill?
Le mien seul, pour moi, a de l'importance.
Peu importe où j'en suis dans l'échelle des comparaisons.
L'idée est que Mill défend avant tout une école de pensée, l'utilitarisme,
d'une façon bêtement thomiste, sectaire.

Et il a aussi cette manie de se soucier du bonheur des autres
et de vouloir à tout prix accroître *la somme du bonheur dans le monde*.
Tout cela étant non mesurable et relevant d'un pur subjectivisme.
C'est qu'il y a encore derrière tout cela de la chrétienté.
Et il est vrai qu'il veut légiférer, soumettre.

1 juillet 2008

Vu à la télévision, il y a longtemps.
Un itinérant de longue date ayant depuis peu
chambre et déjeuner à la Maison du Père:
- M'éveiller le matin et descendre à la salle manger des toasts! le bonheur!
Il m'a exprimé, mieux que tous les écrits sophistiqués du monde,
ce qu'était le bonheur.

9 juillet 2008

Les propriétaires, les contractuels et les culpabilisateurs
me semblent les trois classes sociales de toutes les sociétés.
Ce que l'on nommait: les seigneurs, les travailleurs et les clercs (ou sorciers).
Clercs étant sous toutes ses formes (poètes, curés, gens des médias...)
des culpabilisateurs.

10 juillet 2008

Si je vis d'une façon indépendante, je ne vis pas en autarcie hippie.
L'erreur hippie était de renier toute société traditionnelle
en faveur d'une vie de secte, style ghetto juif.
Ni plus ni moins.
Mon autonomie, s'il y a, me vient de mes relations d'affaires.

15 juillet 2008

Que je n'aie pas à me dire est peut-être le sens réussi de l'existence.
Ce genre de réflexion dans le soleil du matin est ma vie intérieure.

C'était à cela que je voulais consacrer ma vie.

Non à la prière.

Mais à la question.

Avoir le temps de regarder autour de moi.

Avoir le temps de vivre en nous regardant passer.

23 juillet 2008

Le bonheur ne peut être un état permanent.

Le bonheur est un état transitoire entre deux inconvénients.

Il ne dure jamais une journée entière.

Le bonheur en soi n'existe pas.

L'idée d'une éternité heureuse est une idée idéaliste qui ne s'observe pas.

Un bonheur continuél tourne rapidement en ennui.

C'est par contraste avec les inconvénients
que le temps d'accalmie peut être dit bonheur.

Le bonheur n'existe pas sans son contraire, et il n'existe qu'avec lui.

Le ciel et l'enfer font partie du même chaos que nous ne comprenons pas.

L'enseignement moral

devrait nous apprendre à être heureux en nous-mêmes, partout.

28 juillet 2008

Deux problèmes.

La confrontation du moi de chacun avec les mythes d'autrui.

L'intégration de la pauvreté dans le progrès social.

1 août 2008

Une réalité semble essentiellement une conjoncture
qui ne se reproduit jamais.

4 août 2008

L'amitié et l'amour sont des laisser-aller dans les rapports sociaux.
Un ramollissement des moeurs.
Une utopie laxiste.
Car ce sont là des *amitiés particulières* qui se valorisent,
nécessairement à tort, contre ce qui se soustrait d'elles.

21 août 2008

Les lecteurs veulent encore des livres de recettes.
Des arrêtés.
Ils veulent qu'un livre condense une thèse qui simplifie la vie.
Mais la vie entrelie tout dans une complexité inatteignable.
L'on ne peut qu'essayer de comprendre.
Les aphorismes sont des simplifications frappantes
mais peu efficaces en matière de compréhension.

24 août 2008

Pourquoi y a-t-il nécessité, chez le vivant, d'une tuerie continue?
D'un cycle récurrent de naissances et de destructions.
D'inévitables agressions.

3 septembre 2008

J'ai le plaisir, depuis 30 ans, d'avoir à moi une maison à refaire.
D'avoir à moi mille problèmes à régler.
Et surtout, jusqu'ici, d'avoir eu la capacité de les régler.
Ce qui m'a fait une trajectoire heureuse.
Et durable.
Diplômes, emplois, amours, tout est disparu.
Mais ma maison me demeure.
Et le soleil se lève encore sur les arbres du parc.
Et la ville s'éveille une autre fois.

4 septembre 2008

Le succès de l'un est de faire fortune.
Le succès d'un autre, de diriger.
Le mien est de m'être donné le temps de me dire en chemin.
Ces petits portraits que j'esquisse au jour le jour avec des mots,
parfois quelques photos.
Et vous y verrez un peu de mon époque,
mais en cela sans doute que je ne remarque pas.

Mon journal est devenu ma culture et la base de ma morale.
Je me relis, je me compile, m'indexe, m'organise.
Lorsqu'un nouvel intérêt me vient, je me l'assimile.
J'y compile mes perceptions semblables
en vue d'en arrêter une cartographie historique.
À me relire sur 50 ans, mes tendances lourdes me deviennent évidentes.

Un journal ne corrige pas les défauts.
Il ne fait que les faire apparaître.
Les véritables tendances sont devenues inévitables.
La seule correction que permet l'expérience
est de nous aguerrir à nous méfier de nous-mêmes.
Mes tendances m'amèneront toujours au bord de la falaise.
Mais je ne subis plus la fascination à m'y jeter.

Un journal est un spectacle.
L'écrivain se donne en exemplarité.
Écrire un journal, c'est nécessairement vouloir être suivi.
Comme la vie des saints de toutes les religions.
Comme la vie des artistes de toutes les cultures.

Un journal peut être un instrument de précision pour un travail sur soi.
Mais pour la plupart de ceux qui tiennent un journal, il ne sert
qu'à des confessions immédiates à vide sans autres développements.
Ce n'est qu'en les organisant comme pour l'édition que l'auteur
peut y découvrir comme le texte d'un autre qu'il peut dès lors étudier.
Et c'est jusqu'ici ce qui semble avoir manqué
dans la pratique de ce genre littéraire qui est le seul à être pour soi.
On entasse ses confessions sans trop les relire
en se disant l'avenir me comprendra.
Ce qui est faux.
Car il faut toujours se reprendre en main.
En affaires, il faut une comptabilité.
Dans la vie, un journal est une procédure pour se comptabiliser soi-même.

À relire mon journal, il m'est clair que je ne veux vivre avec personne.
J'ai cédé à la nécessité, parfois à la facilité, mais toujours j'ai cédé.
Bien sûr, certains jours seul sont pénibles.
Mais il est plus pénible, si souvent, d'être deux!
Il m'est clair que je n'ai jamais aimé vivre avec une femme.
Il m'est clair aussi que c'est la nécessité
qui m'a fait m'acoquiner avec des hommes,
avec qui non plus je n'ai pas trouver bon de devoir m'arrêter.
Il est clair que c'est l'obligation de dépendance (financière ou autre)
qui m'a toujours fait me laisser accompagner.

Un journal n'est pas un substitut à l'action.
Il n'est pas non plus un substitut à l'amitié ou à l'amour.
Il est autre chose. Il est la cohésion de ma vie intérieure.
Je peux réussir socialement. Je peux aimer et être aimé.
Il n'en reste pas moins que je resterai seul avec moi.
Et que cette solitude a besoin d'un épanchement.
D'une organisation affective
qu'aucune action sociale ou amoureuse ne donne.
Mais qu'un journal, véritablement intime, peut réussir.
Comme le contact avec une divinité.

6 septembre 2008

L'éternité n'est qu'un vain mot.

Nous n'aurions pas la tête pour en supporter l'étendue.

La réalité est un tel flot continuels qu'il faut l'endiguer de quelque manière pour en garder un quelconque souvenir.

Nous ne supportons le récit de notre propre histoire qu'abrégé.

11 septembre 2008

Pourquoi nous posons-nous la question d'un sens à notre vie alors que la question même nous la gâte.

À quoi me servirait de savoir si cela ne change rien.

17 septembre 2008

Nous devons tendre vers une société laïque.

J'entends par là vers une normalisation chez tous d'un esprit scientifique plutôt que religieux.

*Le catéchisme de la science ne renferme que... certains degrés de probabilité.
C'est précisément le propre de l'esprit scientifique de savoir se contenter de ces approximations de la certitude.*

Sigmund Freud.

2 octobre 2008

Bien sûr tout journal intime se base sur un mensonge,

sur un favoritisme faisant l'éloge de soi,

sur l'ambiguïté de vouloir être lu tout en s'en défendant.

Mais cela fait partie de la conscience normale de soi,

de la ruse sociale absolument nécessaire à la défense de soi.

Sans mensonges qui me soient favorables, je ne suis rien.

3 octobre 2008

Lancement, hier, du livre de l'ATSA
(Action Terroriste Socialement Acceptable):

QUAND L'ART PASSE À L'ACTION.

Et je me suis retrouvé là, un moment, perdu parmi les jeunes,
vieillard me souvenant en silence du temps de SEXUS et de ALLEZ CHIER.
Et m'interrogeant.

Tous ces jeunes bandés les uns sur les autres!

Frustrés de voir plus bêtes qu'eux les diriger!

La contestation peut se classer comme guerre civile symbolique.

Le fait de pouvoir protester calme une certaine minorité intelligente.

Mais ne change pas le problème

de devoir gérer la débilité générale et mentale des populations.

Au mieux, la contestation est une fêlure dans notre comportement collectif.

L'importance de la contestation demeure de maintenir

le renouvellement du langage en le laissant envahir par notre subconscient.

Si peu soit-il.

Un peu d'air frais.

Mais bien vite intoxiqué, chez nous, par les subventions d'État
qui transforment toujours les contestataires en tétéux.

7 octobre 2008

La plus grande déception de ma fin de vie
aura été de m'apercevoir que l'amour n'existe pas.

Que l'amour divin et l'amour humain viennent du même mythe religieux.

Bien sûr, il y a l'attachement.

Ce qui est autre chose.

11 octobre 2008

Ma maison est bâtie sur de la glaise.

J'ai eu l'obligation de pieuter, de rejoindre le roc, pour la consolider.

Ceci pour imaginer cela.

Mes relations avec autrui sont bâties comme sur du sable mouvant.

Tout ce que j'y ai fondé, s'y est englouti, sans remèdes, inexorablement.

Mais l'utopie d'être deux demeure grincheusement fascinante.

Comme un subconscient d'avant la naissance.

Les mécanismes de l'espèce, pour nous faire nous reproduire,

tente continuellement de nous faire sortir du bien-être

de nous enfermer en nous-mêmes.

13 octobre 2008

Le peu de temps qu'il me reste m'est précieux.

J'aime en savourer, chaque jour, chaque heure.

Je vais ainsi, de petites satisfactions en petites satisfactions, comme l'on boit par petits coups quelque chose qui nous est exceptionnellement bon.

Vivre ses derniers moments, dans le silence, seul avec soi.

Comme étant un rassemblement d'objets particuliers.

Qui n'intéresse, en fait, personne.

Et qui ne se reproduira plus et qui sera bientôt éternellement dispersé.

21 octobre 2008

En lisant les journaux des autres, j'en arrive ici.

De l'un à l'autre, il me semble écouter la même suite dite par une même voie.

Avec, de l'un à l'autre, un léger changement de ton.

Un même monologue qui, d'un âge à l'autre, continue de nous parler des mêmes préoccupations.

Et c'est cela qui étonne.

Du plus grand acharnement de chacun à être soi,

nous vient la production d'une oeuvre véritablement collective.

La production d'un *moi* qui réalise, d'une époque à l'autre,
le point de fusion.
C'est qu'il est intéressant d'y découvrir, à toutes les époques,
la continuelle critique d'autrui.
Sans doute due à la difficulté de vivre ensemble
et à la difficulté de l'assurance de soi.
Qu'aucune forme de société ne libère le *moi* de sa solitude,
du besoin de mentir contre tous les autres.
Que l'amour, vu à travers les siècles,
n'a pas plus d'importance que les autres formes de relations sociales.
Qu'il soit coquin avec Pépys, calculateur avec Constant,
passionné et coupable avec Gide ou normatif à la Paul Morand.
Qu'un journal intime nous donne à tous l'illusion
que quelqu'un sait nous écouter comme seuls nous-mêmes savons le faire.

22 octobre 2008

Où donc serais-je mieux qu'ici, à me bercer seul
en regardant les arbres du parc par les fenêtres, à fumer ma pipe de cannabis
le dos bien au chaud près du calorifère.
Où donc serais-je mieux qu'ici, à me complaire dans mes jeux lettrés.
C'était là, pour moi, le but de ma vie. Tout simplement de *bien* la vivre.
À mon goût. Comme le faisaient les riches.

23 octobre 2008

C'est peut-être le fait d'avoir parlé à mon *ange gardien*
(croyance catholique voulant que nous soyons tous affublés d'un double),
qui m'a conduit ensuite à écrire mon journal.
Je lui parlais comme à vous. Je devais discuter avec lui de tout.
J'étais *ensemble* avec lui.
Les gens qui ont peur d'être eux-mêmes semblent ainsi avoir besoin
de parler collectivement à un dieu, au lieu de se parler à eux-mêmes.
Ce qui revient au même.
Sauf que la conscience de soi y perd.

1 novembre 2008

Il me faut maintenant démystifier mes nostalgies.

C'est encore d'une mystification religieuse
que me vient l'idée d'avoir *échoué ma vie*.

Car ce *jeune homme bien* de mon enfance n'était autre que catholique,
marié, anti-drogue, docile et contrôlant toutes ses pulsions *maléfiques*.

Exactement ce que je n'ai pas voulu devenir.

Tout ce qui m'y conduisait m'amenait à déconner pour y faire échec.

Je voulais être, contre tous, ce que je suis devenu.

Ma vie profonde m'emmenait tout simplement à moi.

J'ai donc lentement découvert que j'étais moi, et que lorsque ce moi profond
refuse, je deviens pour moi-même incontrôlable.

J'éprouve des répulsions.

Je m'obéis finalement en brisant tout là où j'en suis.

J'ai refusé l'ambition que ma mère m'imposait.

Ce que certains nomment, (à tort à mon sens), *complexe d'échec*.

Échec par rapport au but imposé, mais réussite pour le moi profond.

J'ai refusé l'esprit de l'architecture de banlieue conçue pour l'automobile,
l'esprit de surveillance chrétienne du voisin,

l'esprit janséniste du couple refermé contre tous sur ses enfants.

J'ai refusé, et j'ai réussi à faire ailleurs, et autrement, mon chemin.

2 novembre 2008

Ce moi profond qui finalement me dirige est en quelque sorte pour moi
le droit des dieux (s'il en était!), la règle de nature.

Après 66 ans, je m'aperçois à quel point

j'ai obéis à cette sorte de profondeur incontrôlable.

Là où je pensais avoir déconné,

je découvre la raison secrète qui m'opposait à la raison qu'on me donnait.

Il y avait autour de moi comme une odeur de décadence guindée
que je ne supportais pas. J'avais besoin de rebondir ailleurs.

Il est vrai que je n'ai pas *réussi*. Je ne le pouvais pas dans cette société-là.

Mais je m'en suis finalement bien sorti.

4 novembre 2008

Il n'y a qu'un seul problème, celui de *ma* mort.
J'essaie néanmoins de vivre
avec tout ce que la vie m'en permet de plaisirs.
Mais comment réellement partager ma vie
avec des gens qui se croient sincèrement éternels...
Je n'aime pas leur rythme stupide d'éphémères
qui prétendent survivre à tout.
Pour vivre sa mort, il ne faut pas se laisser bousculer par l'ambition.
Il faut ne désirer que ce qu'il faut pour s'assister soi-même.
Et il en faut néanmoins beaucoup
pour pouvoir se libérer des extravagances d'autrui.
Apprendre à regarder partout comme si c'était *ma* dernière fois.
Chaque instant étant la chose la plus belle qui puisse encore m'arriver.
Apprendre à m'aimer moi-même profondément.

5 novembre 2008

Nous devons tous survivre
à la bêtise de nos parents de nous avoir mis au monde.
Notre vie reste bêtement là contre la misère et la mort.
Rien ne me laisse espérer d'avenir meilleur,
sinon par l'amélioration de nos techniques.

6 novembre 2008

Je ne perçois que par les idées qui m'ont été apprises.
Tout le reste m'est encore invisible.

8 novembre 2008

L'un des bienfaits du progrès est de nous avoir libérés des serviteurs.

Lorsque je ne fais rien, c'est que tout se fait de lui-même.

Je m'étonnais de trouver dans tous les journaux intimes de plus de 100 ans, des serviteurs.

Du petit valet de Pépys à la servante de Delacroix
jusqu'aux bonnes de Virginia Woolf.

Mais c'est oublier que jusqu'au milieu de 1900,
il fallait encore apporter le charbon pour chauffer la maison,
pour chauffer l'eau; il fallait vidanger les WC, déplumer le poulet,
faire à la main la lessive, et quoi et quoi.

Aujourd'hui, tout fonctionne par automatisme.

Le chauffage fonctionne de lui-même par thermostat.

L'eau chaude attend continuellement dans le chauffe-eau.

La lessive se fait toute seule.

Sans parler de l'eau courante et du tout à l'égout.

Et de l'épicerie qui offre le poulet, déplumé, dépecé,
et déjà cuisiné si je veux.

Pourquoi m'encombrer, dès lors, de serviteurs humains,
tous rechignants et sujets à irrégularité.

Notre époque s'est ainsi libérée de l'esclavage et, pour ainsi dire,
démocratisée.

15 novembre 2008

Je suis devenu ce vieillard qui se berce dans cette maison chaude.

Nos objets sont notre véritable définition.

Avant je me rêvais.

Je voulais être ceci, ou cela.

Maintenant je suis.

Je suis ce que j'ai acquis.

16 novembre 2008

Ce n'est pas l'amour que nous cherchons, mais l'orgasme et la distraction.
Qui donc cherche à aimer quelqu'un?

Sinon lorsque cela nous advient par compassion,
et quelques autres exceptions.

Soit.

C'est donc à moi de me ressaisir lorsque je lyre.

C'est donc à moi de me masturber, ou mieux si je peux,
et de me distraire pour me remettre au diapason.

17 novembre 2008

La vie ne nous prolonge pas comme individu.

Nous sommes, avant tout, un sexe.

Tous nos organes nous poussent à la reproduction de l'espèce.

De la naissance à la mort,

nous sommes un réseau de nerfs bandés à cette fin.

Notre langage n'est lui aussi qu'un moyen de séduction.

L'illusion sexuelle

est la seule vision du monde qui soit conforme à la nécessité.

Et si je cherche les bases d'une morale, je n'en trouve pas.

Ce n'est qu'aux résultats de mes actions pour moi que je peux m'évaluer.

19 novembre 2008

L'individualisme actuel est une réaction normale au collectivisme de fait
dans lequel nous vivons socialement.

Car c'est pour me défendre moi que je m'oppose,
pour me protéger de la société, non pour la détruire.

20 novembre 2008

Nous, humains, comme les animaux, comme les plantes,
existons sans doute dans le cadre de quelque chose.
Néanmoins, dans l'immensité de la matière,
la vie n'a peut-être pas de *sens pour nous*.
La vie ne semble pas supporter l'étroitesse de nos *vérités*.
Il y a comme un remous intérieur qui détruit tout
lorsque nous nous égarons dans nos vérités.

21 novembre 2008

J'avais lu, chez Oparin (L'ORIGINE DE LA VIE SUR LA TERRE), que
la vie pourrait être une forme que prend la matière dans son mouvement.
Maintenant je lis chez Jean-Marie Pelt (LA VIE SOCIALE DES PLANTES),
que “.. *pour exister, la matière exige des forces antagonistes...*”
et une violente pression continuelle entre les espèces.
Que dans “...*cet ordre fondamental, dans la nature comme dans la société,*
certains êtres s'autorisent, se contraignent ou sont astreints à déroger.”
Que “...*la règle veut que le principe de coopération, d'association, de*
fusion, soit continuellement équilibré par le principe inverse de compétition,
d'opposition et d'identité.”
Ainsi l'existence serait essentiellement une tension s'équilibrant.
Excellent!
Mais après...
Pourquoi suis-je ici, conscient.
Nous ne savons toujours pas.

24 novembre 2008

Il neige sur les arbres du parc.
Mais une tempête économique frappe de plein fouet partout.
Je me documente et je ris un peu méchamment.

Mais la morale économique, pour moi, reste la même.
Quel que soit le système, il semble toujours y avoir
une minorité de petits malins qui finissent par voler tous les épargnants.
On n'en sort pas.
L'autre finit toujours par nous égorger.
Il faut le plus possible gérer nous-mêmes notre propre économie.
Comme je gère la rentabilité de ma conciergerie.
À l'exception d'être une méthode pour transfert de biens réels,
la monnaie de papier ne vaut même pas d'être utilisée comme torche-cul.
L'épargnant de titres de papier en sort toujours perdant.

3 décembre 2008

*“Je me trompe quand je me persuade que j'ai de l'importance
pour les autres: cela contribue à me donner un sentiment très vif
de moi-même, alors qu'en fait je ne compte pas;
de sorte que ce sentiment est en partie imaginaire; qu'il me fait illusion.”*

Virginia Woolf, 8 août 1928.

N'avait-elle pas déjà écrit, le 22 août 1922:

*“Peut-être le mieux serait-il de vivre en territoire neutre
- ni ami ni ennemi - et, par ce moyen, supprimer les exigences de l'égoïsme.
Mais une société comme celle-ci est-elle possible?”*

Mais cette directive, aussitôt écrite, devient aussitôt oubliée.

Mais si l'on s'y tenait à ce constat!

Si l'on en tirait une politique sociale cohérente.

Une politique de respect de soi.

Bien sûr, tout cela demandera une structure financière
autre que la structure familiale dans laquelle nous vivons,
une chambre pour soi seul, et ce pour tous.

La route sera longue encore.

Car c'est de la libération économique de tous les individus,
et dans toutes les sociétés, dont il s'agit.

Un point culminant du confort
qui ne s'est jamais encore produit dans notre Histoire.

4 décembre 2008

J'ai toujours eu une vision claire de l'inutilité de tous mes efforts.
Qu'une réussite reste toujours illusoire.
Qu'elle finit toujours.
Les efforts que j'ai faits, je les ai toujours faits un peu malgré moi.
Comme poussé par mon milieu.
Je ne saurais plus les refaire.
La méchanceté de mon entourage m'obligeait à me bâtir une protection.
Ma maison est ma carapace, et mes écrits sont mon feu dans l'âtre.
Je me prépare à quitter, à laisser une conque vide.
J'essaie de la faire belle.
C'est la tristesse qui maintenant habite avec moi.
Autrement, ce serait pire: je serais seul avec le désespoir de la rue.
Avec les années s'est rajoutée la conviction nette
de la futilité de toutes mes affections.
Les gens sont passés dans ma vie
comme des nuages dans un ciel de grand vent.
Nos civilisations nous ont donné un peu de politesse.
Mais nous vivons encore foncièrement comme des fauves.

7 décembre 2008

Par temps très froids, tous les hauts de cheminées sont occupés.
La majorité, par des oiseaux.
Mais deux écureuils viennent s'allonger ensemble
sur la grille de la cheminée du garage.
Tout ce qui vit tend vers le confort.

8 décembre 2008

L'individualisme moderne n'a rien à voir avec l'individualisme des anciens.
Mon ancêtre Alexis Caron a fondé Grande-Vallée
par son avancé hors de sa communauté.
C'était l'individualisme de colonisation.
Aujourd'hui, nous vivons tous dans un territoire commun.
L'individualisme d'aujourd'hui
ne peut être qu'une forme interne de notre très grande socialisation.
L'individualisme d'aujourd'hui
ne concerne que nos modèles de comportement.
Et ils sont, somme toute, forts peu différents.
Après un individualisme de colonisation,
nous n'avons d'autres choix que l'individualisme de consommation.
Nos contestations étudiantes
ne concernaient que des valeurs de comportement *dans* notre société.
Nous colonisions de l'intérieur.

9 décembre 2008

Ah! quelle belle vie je fais! à lire seul dans la nuit,
dans la chaleur de ma maison, à regarder la neige neiger à la fenêtre.
J'ai atteint, pour moi, à tous les niveaux, un confort heureux.
Le droit de partager
le confort accumulé par des millénaires de civilisation avant moi.
Je jouis, ici et maintenant, du seul sens utilisable de ma vie.

12 décembre 2008

Il n'y a, profondément,
ni égoïsme, ni amour, ni haine, ni charité, ni autres coloris.
Mais uniquement le moi, sous divers moyens, qui tente de survivre.
Ce n'est qu'en intégrant le *mal* dans nos valeurs
que nous atteindrons une société juste.

13 décembre 2008

La vie m'a appris que les gens de secte étaient des fanatiques,
ceux de culture des hypocrites, et ceux d'argent des voleurs.

18 décembre 2008

Une autre année qui achève.

Je n'avais jamais pensé vivre si vieux!

À 66 ans, d'après les statistiques,

j'aurais peut-être encore 10 ans de vie devant moi.

Mais je sens de plus en plus la vieillesse faire marée montante.

On dirait que le rythme de vieillissement s'accroît de jour en jour.

Je sens de partout l'existence me submerger

19 décembre 2008

Notes.

1.

Pourquoi toujours ce rêve d'accompagnement.

Ce besoin de se dire.

De croire être entendu.

Comme si l'autre pouvait correspondre à un quelconque langage intérieur.

2.

Nous ne nous rejoignons que par une action nouvelle à deux.

Seul, notre chemin aurait été différent.

C'est en autant que nous ne faisons ni l'un ni l'autre ce que nous désirons
profondément que nous pouvons faire quelque chose ensemble.

3.

L'autre, par sa présence, nous distrait toujours de nous.

C'est en autant que nous adoptons un langage commun de préjugés que nous pouvons nous rejoindre.

Langages de circonstances, d'affaires ou de mondanités.

4.

Il m'est impossible de parler de ma mort avec quelqu'un sans devoir en parler comme d'un fait divers.

Je dois me taire sur son importance pour pouvoir parler avec autrui.

Je ne peux être, au mieux, qu'une volubilité de répliques sans profondeur.

5.

C'est en cela que nous nous distrayons mutuellement de nous-mêmes que nous avons un langage avec autrui.

Et c'est parce qu'il est un peu moins faux que nous privilégions le langage amoureux.

6.

C'est le fait de croire être ensemble qui nous fait nous sentir être ensemble.

23 décembre 2008

Un itinérant est mort gelé dans la rue.

Nous vivons dans une société d'une méchanceté inouïe.

On dit: indifférente.

Non.

Hypocrite.

D'une méchanceté inouïe.

Il y a des limites à exiger du courage du misérable.

Un individu dans la rue ne peut plus, absolument plus, se reprendre en main seul.

À l'état de nature, peut-être.

Mais aucunement dans nos sociétés

où des prérequis sont toujours nécessaires.

On a débloqué, en moins d'une semaine,
des milliards pour sauver l'industrie automobile.
Pendant ce temps, on s'éternise en commissions d'enquête
pour l'aide de quelques millions à l'itinérance.
Les gens qui dorment dans la rue n'ont pas de lobbies pour les défendre.
Ni de fonds pour alimenter les caisses électorales.
Que certains vivent dans le luxe et d'autres dans le sordide n'est pas normal.
Si le bonheur n'a pas d'histoire, chez nous le malheur n'ose plus parler.
Nous ne voulons plus l'entendre.
Ce n'est pas de guignolées qu'il nous faut.
Mais d'une autre société.
Voilà qui est bien dit!
Dans le ton parfait du *temps des Fêtes*!
Mais tout cela est faux.
En réalité les itinérants nous sont insupportables.
Ils brisent notre confort.
Nous nous cachons tous derrière l'anonymat des sociétés modernes
pour les délester.
Et nos préjugés moraux rajoutent à notre bonne conscience
en les qualifiant tous d'alcooliques, drogués, voleurs, putains,
et quoi et quoi qui n'a de nom qu'en enfer.
Là où ils doivent être.
Là où nous les oublions le plus rapidement possible.

67 ans.

2 janvier 2009

Oui, c'est encore un mythe que de penser pouvoir changer la société.

Corollaire au mythe de Dieu.

Au mythe de l'amour.

Qui cache plutôt une volonté religieuse d'expansion.

Les choses sont là.

C'est la société tout entière qui, en changeant continuellement, nous change avec elle.

À ce titre, le JOURNAL de Virginia Woolf l'illustre bien malgré elle.

On y décrypte l'arrivée du confort électrique, motorisé, dans la société occidentale.

La fin surtout de la domesticité.

Qui *fit* l'individualisme, le féminisme et autres modernités.

5 janvier 2009

Nous ne pouvons aimer profondément que nous-mêmes.

Le reste n'est toujours que tentatives de s'attraper.

Comme la chatte réussit à capter l'intérêt du chat et le faire lui courir après.

Dans le seul jeu possible du *attrape-moi pour voir...* qui aussitôt se dissout pour aussitôt recommencer.

Comme si nous pouvions franchir la barrière d'être deux.

Cette barrière infranchissable d'être soi.

Il faut être jeune pour aimer ainsi se laisser *séduire*.

7 janvier 2009

À 66 ans, ma philosophie se résume ainsi:

1.

La survie serait le sens même de la vie,
donnant sans arrêt semences, rejets, enfants.

2.

Chacun ne pourrait aimer que lui-même
et n'être aimé profondément que par lui-même.

3.

La société nous ferait tels que nous sommes par et dans la fabrication collective du nécessaire à notre confort.

Et le sentiment général qui me tient devant tout
en est un de grande pitié pour tout ce qui vit et meurt.
Oui, philosophie triste! puisque je meurs.
Avec, comme antidépresseur, le cannabis.
Fumé ou ingéré, il calme et rend rêveur.

13 janvier 2009

Nous n'avons pas encore compris, dans la vie de tous les jours,
à quel point nous sommes tous différents les uns des autres.
À quel point nous sommes tous des fous
filant à toute allure vers nous-mêmes sans aucun souci d'autrui.
Que nous ne faisons toujours que nous interpeller en passant,
comme chacun protégé derrière ses vitres blindées.
Que notre langage n'est qu'un bégaiement mondain d'occasion.
Que tout file si vite entre nos doigts
que nous n'aurons jamais eu le temps d'être entendus.

18 janvier 2009

Un pigeon mort sur la rue.

Je me suis soudain posé la question du sens de son existence.

Mais cela sonna faux.

Quel sens donner à l'existence d'un pigeon

sinon tout simplement celui de vivre.

Poser la question d'un sens à notre vie me semble aussi absurde.

S'il est un sens à notre vie, il ne peut être que semblable

à celui des animaux, des plantes, de la matière.

25 janvier 2009

Je me suis remis à l'étude de l'histoire des techniques.

C'est la grande histoire de l'humanité.

Les colorations locales, princes de ci ou papes de ça,

relèvent plutôt de l'histoire de l'obscurantisme.

L'histoire des techniques raconte notre traversée du désert.

Du désert de l'ignorance et de la misère.

C'est l'histoire de la caravane humaine

dans ce qu'elle a de plus intelligent.

9 février 2009

Je n'ai toujours fait dans ma vie que des choses banales.

Et qui ont sombré tout aussitôt.

Tout ce que j'ai fait, tous les gens que j'ai rencontrés,

tout a filé entre mes doigts.

Les grands gestes, les grands éclats étaient ce que l'école nous enseignait.

Nous devons viser l'universel, l'immortalité, l'action remarquable.

Alors que tout, même la vérité, n'est qu'éphémérité.

Aujourd'hui, tout ne doit être que pour un certain temps.

Depuis 30 ans, j'ai fait affaire avec 5 plombiers différents,
l'un à la suite de l'autre,
jusqu'à ce que chacun ne fonctionne plus adéquatement.
Ainsi en fut-il en amour, et en tout.
Nous vivons dans un rythme accéléré de changements.
Nous ne sommes adéquats pour autrui que pour un certain temps.

18 février 2009

La seule certitude que je peux avoir est que tout ce que je fais va périr,
puisque tout a péri jusqu'ici.
Tout ce que nous faisons est fait comme sur une surface ondulante
et se dégradant continuellement.
En quelques années. En quelques siècles.
En quelques millénaires.
De toute façon, à peine un frisson dans l'existence.
Mais c'est là notre champ d'action.

22 février 2009

Ma solitude me comble de plus en plus.
J'ai toujours hâte de passer la journée avec moi.
Quand je vois les autres s'attacher aux autres, quand je vois leur déception
surtout, j'en éprouve méchamment une confirmation.
Car c'est forcer la nature que de vouloir être deux
alors que tout en nous n'est fait que pour un seul.
Je suis tellement bien, seul, dans le silence de la nuit.
La jouissance profondément égocentrique des moines.
Je suis lent, et j'aime ma lenteur.
Je prends 10 jours pour faire ce que d'autres font en 2 jours.
Et je me prélasser de satisfaction, jour après jour,
satisfaction d'un pas de plus.
Le plaisir d'accomplir est la priorité.
Les choses à faire sont généralement banales et sans réelle gravité.

2 mars 2009

L'amour et la perversité n'existent pas dans la nature.

Il n'y a que des besoins.

L'amour et la perversité viennent de ce que les religions,
en brimant notre nécessité sexuelle, ont tout exagéré.

Néanmoins, la vie n'est finalement qu'une grande nervosité
pour la reproduction.

Et toute vie sociale n'est qu'un prétexte pour se tourner autour du cul.

4 mars 2009

Il faut définir l'être humain

comme un spectre allant du plus au moins, en tout.

Toutes les qualités et tous les défauts,
et dans toutes leurs différentes intensités, doivent y figurer.

Nous ne sommes ni bons ni méchants, mais toujours tout à la fois,
et dans des intensités variables.

L'on peut ainsi dresser de chacun le spectre qu'il utilise généralement.

C'est là notre identité morale et il faut s'y référer comme définition de soi.

15 mars 2009

L'idéologie est chrétienne.

Une économie de riches élus dominant une masse de damnés.

Nous vivons dans la prison du capitalisme
comme hier nous vivions dans la prison de la chrétienté.

La publicité domine.

Il n'y a rien qu'on nous dit dans les médias
sans nous dire en même temps d'acheter quelque chose.

Le monde est devenu invivable.

Ce n'est pas autrui comme tel qui cause problème.

Mais l'atmosphère générale de détention.

La pression à l'achat est tellement forte qu'elle oblige à se retirer
socialement pour retrouver une quelconque paix intérieure.

Je me terre en moi-même comme si je n'avais qu'un an à vivre.
Je m'enferme dans la nuit, dans le silence.
Je coupe les ponts.
Je me fais un monde, comme en double fond,
dans ce camp de concentration où je dois finir mes jours.

17 mars 2009

Et voilà qu'un évêque catholique du Brésil se met à déconner haut et fort
en excommuniant une fillette de 9 ans, violée,
ainsi que la mère et l'équipe médicale qui l'a avortée.
Et sans un mot contre le violeur.
Sous prétexte que l'avortement est un crime plus grave que le viol.
Il est grand temps de traduire en justice tous ces vieux débiles religieux!
Qu'on les pend haut et court serait le mieux.
Mais on n'y peut rien.
Ils font partie de ces mafias qui nous dirigent et nous détruisent.

18 mars 2009

La sincérité n'est souvent qu'un mensonge inconscient.
Il y a dans l'expression d'une intention une pulsion intérieure
incontrôlable (et même invisible pour soi-même sur le moment) qui dirige.
Je proclame ceci bien que je veuille sournoisement être cela.
La sincérité ne serait alors qu'un premier pas
dans une prise de conscience plus profonde de soi.

24 mars 2009

Le délire des religieux vient du fait
qu'ils se sont historiquement égarés dans leurs principes.
Comme si la vie devait obéir
à l'accumulation de leurs principes dans un livre.
Alors que la vie est ailleurs.
Hors de notre contrôle.
Dans l'errance de la nécessité.
Les Églises ont toujours tenté de faire circuler leurs fidèles
dans les couloirs trop étroits de leurs principes.
Elles ont toujours opté pour des comportements restreints.
Mais la réduction de la conscience est incompatible avec la vie.
Qui nous propulse du plus profond de nous.
Sans que nous le voulions.
Comme les battements du coeur.
À la fin d'une vie, il devient clair que c'est la vie, en nous,
qui fut la source de nos volontés les plus profondes.
Comme le courant puissant d'un fleuve.

25 mars 2009

Il ne faut plus tolérer légalement les religions.
Pas plus que les gens du crime.
Leurs croyances s'objecteront toujours à l'État de droit laïc.
Juifs, musulmans, chrétiens, ou autres religieux maniaques,
doivent être portés hors la loi dans nos États modernes.
Pas plus que l'on ne tolérerait aujourd'hui un État esclavagiste,
ou un État donnant aux mâles le droit de battre et de tuer leurs femmes,
l'on doit tolérer l'intégrisme des religieux.
Je ne laisse pas le voleur voler parce qu'il finira par me voler.
Pourquoi donc laisserais-je le religieux déconner sans lui barrer la route.
Ma tolérance est une irresponsabilité qui finira contre moi.
Les religieux n'ont aucun respect social.

S'ils ne peuvent me submerger,
au mieux ils s'enfermeront avec leur vérité dans leur ghetto.
Ils n'ont même pas de considérations pour les autres religions.
L'histoire de l'humanité est l'histoire de leurs méfaits.

2 avril 2009

La *mode* du journal intime répond à un besoin castré de voyeurisme.
Elle suit la courbe d'évolution de la modernité.
Car la *vie privée* demeure une insulte à tous.
D'où le besoin de regarder par le trou de la serrure.
La satisfaction d'y voir.
Une soupape à la théâtralité des sociétés
où chacun doit maintenant vivre parmi des inconnus.

3 avril 2009

Les journaux d'adolescents, et même davantage, sont pénibles à lire,
pleins de préjugés, de discontinuités,
s'exaltant sur des sottises et passant à côté du nécessaire.
À 40 ans, commence généralement une autre étape.
Celle des mûrissements après une suite d'erreurs, de premiers essais.
Comme le goût de reprendre et d'y regarder à nouveau.
Écrire un roman, comme écrire en alexandrins,
oblige au langage guindé d'une époque.
Le journal a eu jusqu'ici l'avantage historique d'éviter ces maquillages.
Il en est de même des proverbes et maximes.
Ils se veulent des universaux intemporels.
Le journal les ramène là d'où ils sont venus,
à des évaluations immédiates sur des banalités qui ne se reproduiront pas.

6 avril 2009

Qui donc, jeune, a voulu devenir ce qu'il est aujourd'hui.
Je n'en connais pas.

7 avril 2009

Il faut nous défaire, et de l'esprit marchand, et de l'esprit religieux.
Il nous faut revenir à l'artisanat de soi.

8 avril 2009

Notre culture pue la chrétienté.
Car c'est encore un sentiment religieux
que de m'apitoyer sur la mort des souris.
Chaque espèce vit pour elle-même,
mais aussi pour nourrir les autres espèces.
Sans cette continuelle prédation de la faim,
il y auraient de monstrueuses proliférations.
Mon apitoiement
n'est que nostalgie d'une éternité sans heurts, et chrétienne.
Les faits sont que nous survivons dans un violent système digestif
et que c'est par là que la vie est *éternelle*.
Je n'en reste pas moins que je suis tout pour moi.
Mais ce moi n'est rien.
Je suis du mouvement de la matière qui m'enfante et se nourrit de moi.
Ma conscience n'est qu'un langage parmi d'autres.
Comme le chant des oiseaux.
Comme l'odeur des fleurs.

10 avril 2009

En plus des relations d'affaires avec autrui,
et de voisinages (parenté, amour, amitié, camaraderie),
il existe aujourd'hui des relations culturelles.
J'entends par là relations de lectures, etc.
Elles ont remplacé les relations religieuses des analphabètes
(dieux, anges ou saints).
Lorsque je lis les écrits d'un autre,
je vis une relation d'intimité avec cet autre.
Une relation intellectuelle et silencieuse qui ne me prive pas d'être moi.
J'entre dans une féerie qui nous est commune, une culture.

11 avril 2009

Nos maîtres pensaient tout connaître. Ils ne regardaient pas.
Ils nous enseignaient des connaissances acquises définitivement.
Des vérités éternelles.
Peu utile, leur enseignement était en marge de la vie.
Ce n'était que des mots. Des morales creuses.
Un de leur maître idéaliste, Hegel, prônait ainsi l'indissolubité du mariage
tout en cachant qu'il avait fait ailleurs un enfant illégitime
pour qui il devait payer une pension.
C'était l'époque des grands proverbes, des sentences lapidaires,
des vertus officielles.
C'était l'époque du mensonge nécessaire au soutien de la thèse.
Mais ce n'est pas dans les principes livresques que la morale se prend.
C'est au jour le jour que la morale se construit.
C'est au cas par cas que la morale s'applique.
Et elle ne peut être la même toujours et la même pour tous.
À ce titre, j'ai toujours éprouvé, à la lecture d'un livre de maximes,
un malaise. Comme devant un trop-plein de perfection.
Les maximes sont théologiques.
La vie est ailleurs. Dans les remous profonds de l'existence.
Dans le cahotement.

La bonne conduite est généralement instinctive
et relative au milieu dans lequel nous vivons.
Elle est toujours *fausse*.

13 avril 2009

Je ne vois d'autrui que la critique que j'en fais.
Ou à peu près.
Nos relations sociales semblent ainsi basées sur un rejet constant,
alternant avec des rapprochements brusques et toujours incomplets.
Il semble y avoir nécessité d'une tension continuelle entre les humains.
Et ce n'est que dans un projet commun que la chose nous est supportable.
Comme si le chemin à suivre ensemble
ne pouvait venir ni de l'un ni de l'autre, mais de notre altercation.
D'où peut-être ce sentiment de repos de se retrouver seul.
Et si l'on se souvient avec tant de nostalgie du passé,
c'est qu'il paraît maintenant hors tension.
Le passé nous apparaît soudain beau parce qu'il est sans vie.

15 avril 2009

Il est curieux de voir à quel point les désincarnés idéalistes
(et généralement chrétiens) s'en prennent volontiers aux diaristes.
Ils rêvent de théories pures à la façon de Platon le con
qui s'élevait contre les ingénieurs de son temps qui abaissaient,
par leur pratique, l'idée pure de l'esprit géométrique.
Les théories sont généralement des directives autoritaires
qu'il est bien malaisé de suivre.
Les idéalistes pensent exprimer essentiellement les faits.
Ils ne font que passer à côté.
Par des jeux de mots.
Par le tracé de lignes droites.
Mais la réalité est tordue et n'obéit surtout pas.

1 mai 2009

J'avais raison, à 15 ans, de m'entêter à continuer d'écrire.

Mais je ne savais pas alors que je me préparais de la sorte une vieillesse heureuse plus qu'une célébrité.

Je me dessinais lentement une représentation de moi.

Une intériorité.

Dont je peux aujourd'hui logiquement suivre et finir l'ébauche.

La fin de ma vie est ainsi la fin de mon travail sur moi.

J'éprouve une grande paix intérieure à fermer, seul dans la nuit, les grandes lignes de ma vie.

La *vie d'artiste* m'était alors le désir d'une moralité en accord avec moi.

2 mai 2009

Le besoin d'autrui se résorbe peu à peu. Je suis bien avec moi.

Je ne suis jamais seul avec moi,

mais toujours avec ce qui véritablement m'écoute.

Et nous n'en finissons plus d'aller ainsi ensemble dans la nuit.

Autrui reprend sa place.

Sans plus d'importance que les arbres, les insectes.

Ma sexualité était le dernier crampon d'abordage,

la dernière illusion naïve des grands jeux de piraterie.

On dirait maintenant que tout aspire à rentrer dans l'ordre.

3 mai 2009

En lisant les journaux intimes des autres, j'en arrive à devoir accepter que nous ayons tous *absolument raison* d'être ce que nous sommes.

Qu'aucune théorie morale ne prévaut contre nos difficultés d'exister.

(Ce qui ne nous empêche pas d'être insupportables, ce qui est autre chose).

Les morales religieuses nous ont aliénés

en nous disant que le péché ne faisait pas partie de nous.

Mais nous sommes comme les arbres qui poussent toujours en se tordant.

7 mai 2009

Nos idées font partie de notre âge.

C'est par une mue idéologique continuelle que *progresses* une pensée.

Jusqu'aux âges avancés où l'on s'accorde à reconnaître la sagesse, puisque toujours en comparaison avec ce qui précède.

Si nous vivions 100 ans de plus, cette sagesse aurait figure encore d'une expression d'adolescence.

8 mai 2009

Nous venons d'une pensée ésotérique

et nous arrivons dans une vision des choses qui nous permet de les utiliser.

Nous n'avons pas trouvé d'explications.

Mais nous en avons retenu des applications.

10 mai 2009

L'autre m'est toujours un étranger.

J'ai donc dû me consolider dans ma maison qui est une forteresse économique.

Nécessité m'a fallu de me définir un territoire, non par jeux de mots, mais réel, et que les autres reconnaissent d'emblée.

L'espace indiscutable me permettant d'être moi.

La majorité doit encore partager sa chambre à coucher avec quelqu'un d'autre.

15 mai 2009

La solitude est mon lieu d'équilibre.

Avec autrui, je me sentais toujours bousculé.

J'aime désormais faire route seul.

Me racontant à moi-même tant de souvenirs!

et aussi tous mes petits projets qui n'intéressent que moi.

Le calme enfin de m'être libéré des torrents intérieurs.

Évitant de sombrer.

Faisant désormais *affaire* avec autrui.

Délaissant les relations psychanalytiques.

L'immense calme (mais attention à l'ennui) d'être seul avec moi.

Ayant retrouvé, au fond de moi, le goût profond de vivre avec moi.

3 juin 2009

Presque tout ce qui m'advient me vient hors de mon contrôle.

Quel est donc mon rôle?

Ne fut-ce que pour moi, quelle est donc mon utilité?

Quelle est donc l'utilité de ma conscience et de son inquiétude?

Il y a tellement de gens qui semblent vivre socialement heureux sans avoir à réfléchir sur la signification de leur vie.

Et que pourrais-je faire de mieux, pratiquement, que ce qui m'arrive par la force des choses.

Je suis sans réponses.

L'inquiétude dont je souffre ne serait-elle qu'une maladie?

4 juin 2009

Même si on me donnait accès au(x) sens de l'existence, il me semble que je n'y comprendrais rien.

Nous, humains, ne pouvons peut-être que nous poser des questions concrètes auxquelles nous pouvons concrètement répondre.

Et puisque je sais que moi je ne saurai jamais le sens de ma vie, le reste relèvera toujours pour moi du féerique, du poétique, de la croyance.

Donc je serai toujours infidèle à toute société.

Car j'assisterai toujours aux croyances en rigolant.

Et je désobéirai toujours.

8 juin 2009

Donc je ne saurai jamais pourquoi je suis.

Donc réellement qui je suis.

Le *connais-toi toi-même* de la philosophie grecque
était grossièrement naïf.

3 juillet 2009

Notre pulsion vitale *est* notre véritable morale.

Chaque âge de la vie, quoiqu'on veuille et quoiqu'on fasse,
est ainsi exécuté à la lettre.

Nos morales historiques ne sont que bonnes manières d'époque.

9 juillet 2009

Nos cultures, comme nos religions,
sont des entreprises d'abolition du temps.

L'humanité y est représentée par stéréotypes qui ne meurent pas.

Les auteurs reconnus sont toujours les mêmes et ont toujours le même âge
d'une génération d'élèves à l'autre.

L'amitié et l'amour sont une même tentative.

Et il faut aller plus loin.

Notre esprit scientifique est semblable.

Nous cherchons ce qui réagit de la même manière d'un temps à l'autre.

Nous cherchons partout à intemporaliser notre conscience.

Comme si ce que je disais devait enfin avoir valeur pour toujours.

10 juillet 2009

Dans ma jeunesse, les prêtres m'enseignèrent l'éternité.

Ils m'en donnaient même la certitude.

Devant l'évidence de la mort pour tout ce qui existe,
j'ai donc cru que nous, humains, étions l'exception.

L'évidence de notre mort était donc fausse.

Nous mourrions comme si cela n'était pas vrai.
Et c'est là que commençait la métaphysique.
C'est là que commençaient les idées fausses.
Néant.
Éternité.
Dieu.
Liberté.
Et combien d'autres atrophies de la conscience de soi.

12 juillet 2009

Il y a toujours, en chacun de nous, des arrières pensés.
Et c'est là justement notre *moi*.
Ce quelque chose qui dit notre vérité en marge de tout.
En marge des autres.
Et aussi en marge de soi.
De sorte que lorsque je dis la vérité, il me faut toujours essayer
de reconnaître pour moi-même là où je mens.

15 juillet 2009

Ce corps qui est le mien
est un système d'équilibres établi par les millénaires avant moi.
Ce ne sont pas les décrets bibliques ou d'autres sorcelleries
qui m'en diront le sens.
Je dois aussi me méfier de mes jugements moraux.
Il y a comme une profondeur qui me fait agir et parfois même contre moi.
D'autres disaient Dieu.
D'autres disaient Destin.
C'est du plus profond de moi que le remous parfois me vient.

27 juillet 2009

Mais où donc situer les morts?

Quel est donc, sinon le sens de notre vie, du moins notre chemin?

Au cadran géologique,

“notre univers” aurait, dit-on, 12 milliards d’années.

La Terre, 7.

La vie y serait apparue il y a quelque 600 millions d’années.

Et l’humanité, depuis 3 millions d’années.

Et notre espèce serait probablement destinée à disparaître

(suite aux dinosaures, etc.), pour ne laisser sur Terre

que des insectes plus résistants (déjà premiers habitants de la planète).

Et tout cela à travers les saisons cosmiques de la Terre

ayant chacune 50,000 ans.

Et nous serions actuellement dans une saison de réchauffement

(coïncidant par hasard avec ce que nos écologistes dénoncent)

qui devrait durer encore 20,000 ans,

avant que de rebasculer dans une nouvelle poussée de glaciation.

Et tout cela, avant que la Terre ne sombre finalement elle-même,

perdant son eau et son air, dans le brasier des galaxies.

Donc.

De tout ceci, je retiens que nos religions,

et nos philosophies qui en sont la suite,

ont erré dans l’énoncé de leurs principes.

Car si tels sont les faits,

notre “évolution” ne change rien à notre destruction.

L’humanité disparaîtra pour toujours

dans un Univers renaissant furieusement de lui-même

et qui serait comme *l’éternité elle-même*.

Tel serait notre chemin.

Le reste n’étant que grimaceries de singes.

Notre *conscience* n’étant peut-être qu’un manque de réflexes adéquats.

31 juillet 2009

L'été commence enfin!

Les derniers plaisirs.

Celui de vieillir, seul au soleil du matin, sur mon balcon.

Avec mes chats.

Dans le sens ou non-sens de notre existence.

Ce qui, de toute façon, n'a jamais eu de réelle importance.

Sinon celles que nous nous fabulons.

Car c'est la santé qui d'abord nous motive.

1 août 2009

Alors que tout énoncé scientifique suppose des enquêtes, des compilations, des statistiques qui permettent d'établir des tendances, des constantes, les aphorismes sont des dictats.

Même laïc, l'aphorisme est religieux.

C'est la logique autoritaire des curés, des ayatollahs et autres délirants.

17 août 2009

POUR EN FINIR AVEC
CIORAN.

Avec *Précis de décomposition*, édité en 1949,

que j'avais découvert dans les années 60, Cioran m'impressionna.

Il disait des vérités contre la notion d'éternité qu'on nous imposait.

J'ai, par la suite, lu son oeuvre.

Avec de plus en plus de difficultés.

Je comprends maintenant pourquoi.

Je lis *Cahiers 1957-1972*.

Simone Boué les présente comme n'étant pas un journal intime.

Ce qui est faux.

C'est le journal d'un philosophe.

C'est le journal d'un homme seul, triste, malade, quotidiennement migrainé, dont les maximes sont des cris, dont le pessimisme est d'abord l'expression de nombreux manques de jugement purs et simples et qui ne sont peut-être que des symptômes d'une déficience neurologique.

Exilé en France à l'occasion d'une bourse, désœuvré, n'ayant plus de racines, s'ennuyant, et devant s'exprimer en français (mais toujours dans la manière excessive des slaves),

Cioran le fils continue Cioran le père:

*J'ai toutes raisons de croire que mon père est mort dans le désespoir. (...)
À plus de soixante-dix ans, après cinquante ans de carrière ecclésiastique,
mettre sérieusement en doute le dieu qu'on a servi!*

Premièrement, Cioran n'est pas athée.

Cioran est mélancoliquement religieux.

Comment croire... que l'univers n'ait aucun sens? Il faut qu'il en ait un.

Le désespoir de ce Cioran qui ne cesse de relire la Bible est tout simplement celui de ne plus retrouver le dieu de son enfance.

Deuxièmement,

Cioran n'est pas un penseur scientifique, mais un penseur littéraire.

Grand admirateur de Napoléon, Hitler, Cioran se voit à la tête d'une réforme générale d'une humanité qu'il juge malade, etc.

*Je passe le plus clair de mes journées à casser la gueule aux gens,
à invectiver tel ou tel...*

*Ces bouffées de violence presque quotidiennes, pendant lesquelles
j'imagine des massacres... où je me vois mêlé et y jouant un rôle capital...*

Donc Cioran le grand réformateur méconnu, coincé dans sa mansarde, énonce, dicte, décrète.

Par coups d'émotions brutes.

Sans plus d'analyses.

À la façon passéiste des penseurs littéraires.

Comme exemple:

le 1 mars 1964, après avoir vu un film *Les Animaux*, il écrit:

Mais je n'ai jamais vu dans l'espace d'une heure tant de peur et tant de fuites...

pour finir par une pétarade de maximes qui lui viennent à l'esprit:

Rien de grand ne peut se faire sans cruauté.

Avoir du caractère, c'est être capable de cruauté.

D'un fait qui l'émeut, Cioran tire des décrets ne se basant sur aucunes données, écrits avec de grands mots, par tâtonnements idéologiques, par associations d'idées parfois saugrenues, par glissements sémantiques donnant à réfléchir oui, mais donnant à faux.

Cioran écrit comme un pape, par absolutismes.

Une manie de tout dire de façon lapidaire, dogmatique, de dire donc à la manière émotive et superficielle des moralistes littéraires, principalement chrétiens.

Et finalement, Cioran est tout simplement un *malcommode*.

Me basant sur ce qu'il écrit de lui-même: peur de s'affirmer directement, peur des responsabilités, peur de choisir, paresseux, dispersé, vivant sans appartenance dans des hôtels, ne sachant trouver sa place dans le jeu social de l'argent, et qui plus est, mégalomane (il se voit même fondateur de religion...) Et maladivement colérique.

Il aurait peut-être dû devenir comme il l'écrit lui-même:

Ma vocation était de vivre à l'air, de faire du travail manuel... et non de lire ni d'écrire.

Le pessimisme de Cioran, pour moi,

n'est qu'un pessimisme servant à la propagande chrétienne.

Cioran crie partout le manque d'éternité sans dieu, et il colère contre tous, à la manière des vieux curés grincheux, avec des fins du monde jetées en anathèmes à tous les techniciens qu'il accuse de faire le monde moderne!

En ceci, il fait parti de l'écurie des éditions Gallimard dont les auteurs sont des croyants occidentaux (ou qui pleurent de ne plus l'être...)

Gallimard n'édite ni Meslier, ni D'Holback, ni Stirner, mais, mais et mais.

Un pessimisme donc de fin de civilisation chrétienne plus que de réalité
et qui s'éteindra avec les derniers cierges et les derniers cantiques.

Car l'athéisme n'a rien à voir avec le désespoir.

Car l'athéisme n'a rien à voir non plus avec la mauvaise santé
et les manques évidents de jugement de Cioran,

comme dans cet exemple... pour qui veut en rire:

*On dit (la science dit) que la Grande-Bretagne sera complètement
submergée et recouverte d'eau dans cinq cents miles ans.*

*Si j'étais anglais, ce fait à lui seul suffirait pour me paralyser
et justifier mon refus de l'acte.*

19 août 2009

Mais il faut continuer la route.

Avec les bagages que l'on s'est faits.

Oui, j'ai peur de devenir un vieux que le cul ne travaille plus.

J'ai peur de tomber en panne de désirs.

Car le bonheur est mêlé de désirs et même de perversions.

Pour retrouver son équilibre,

Cioran avait besoin de rêver de casser des gueules.

J'agenouille des femmes devant moi

et je les veux qui me sucent avec amour.

Donc problèmes mutuels de reconnaissance sociale de soi.

Et façon symbolique d'y compenser.

Mais folies quand même.

15 septembre 2009

Ce qui domine, dans nos sociétés modernes, outre la technique, c'est l'argent.

La seule chose que je peux faire sans argent, c'est de rester chez moi ou d'errer entre les divers lieux d'achat.

Bien sûr l'argent n'achète pas tout, surtout les produits psychologiques tel *l'amour*.

Mais pour l'essentiel, le lieu des relations avec les autres, c'est l'argent.

Je ne suis pas seul si j'ai de l'argent.

Partout où je m'arrête, les gens me parlent de ce qui me préoccupe... d'acheter.

19 septembre 2009

La méditation n'est pas d'aller vers dieu, mais d'aller vers soi.

22 septembre 2009

Il n'y a qu'une morale logique.

Je me dois d'être heureux.

Le reste est réprimandes.

25 septembre 2009

Un journal intime montre ce qui *se réalise*, non ce qui *doit être fait*.

Un journal intime est la preuve de l'inefficacité des principes.

Il exprime le quotidien alors que la morale est théâtrale.

La vie de tous les jours est la preuve que les morales, comme les philosophies, ne sont pas *applicables*.

Ce n'est qu'en gros que l'on peut penser y correspondre.

Comme à une tendance.

Notre vie est toujours infiniment plus complexe que l'attelage que l'on veut lui imposer.

4 octobre 2009

Bien sûr, je ne peux éviter de penser à ma mort.
Sera-t-elle soudaine, cruelle, ou quoi...
Je ne peux éviter de penser, à chaque instant libre,
que je suis un condamné à mort.
J'ai beau trouver l'automne beau.
Et triste le cri des outardes qui repartent à nouveau.
Ma mort depuis toujours me ronge de l'intérieur.

10 octobre 2009

Historiquement, l'artiste travailla d'abord au Culte.
Puis, à la Culture.
Il doit maintenant produire des Distractions.
Le travail n'occupant qu'un tiers de la journée des gens,
le reste est laissé à chacun pour qu'il s'y amuse à sa façon.
Mille distractions deviennent dès lors nécessaires.
Bien sûr, l'artiste pense être plus qu'il n'est.
Il parle de ses *visions*.
Mais aujourd'hui tout se ramène finalement à des *distractions*.
La Distraction, phénomène de surabondance, a remplacé,
et le Culte, et la Culture.
Ce que l'on apprenait à respecter, parce qu'exceptionnel,
est devenu trop abondant pour réellement pouvoir retenir l'attention.
On peut admirer un écrivain, (quelques-uns suffisent à faire une culture),
mais non lorsqu'ils sont pléthoriques.
Une culture de masse ressemble alors à une culture de la profanation.

13 octobre 2009

Hier, les religions contrôlaient les populations
par la croyance qu'elles répandaient de l'oeil omniprésent de Dieu.
Et rendait justice sur le péché.

Aujourd'hui,
le capitalisme contrôle les populations par le brainwashing publicitaire.
Et la justice se rend par le pouvoir d'achat.
Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les *entêtés* qui font résistance,
et qui refont toujours l'espace de notre libération,
notre Histoire n'ayant été jusqu'ici
que celle de notre passage d'un mythe à un autre.

14 octobre 2009

Donc. Le sens de la vie serait de survivre.
Le but du travail, de trouver une place conjoncturelle dans l'argent,
le reste étant distractions et hobbies.
Et chacun serait pour chacun un service,
mais aussi un cul-de-sac dont il faut continuellement sortir.

22 octobre 2009

Le confort m'apparaît une récompense bien méritée.
Et non seulement pour moi.
Mais pour notre espèce tout entière.
Combien de millénaires nous a-t-il fallu franchir
avant d'atteindre à ce confort que j'ai eu, moi, dès ma naissance.
En ce sens, il y a eu progrès.
Nous cueillons aujourd'hui le fruit de millénaires d'expériences
et de souffrances avant nous.
Et j'en jouis profondément comme dans un remerciement.

1 novembre 2009

Je vis ici, en solitaire, comme sur un voilier au milieu d'un océan où je vais sombrer.

Chaque jour m'est une victoire. Quoi d'autre.

Ma philosophie doit s'y conformer.

Il est étrange (dans toutes les utopies)
que le bonheur soit toujours *devant* nous.

Le *paradis* des chrétiens, le *grand soir* des communistes,
et quel autre soleil levant ne nous promet-on pas pour demain.
Mais la réalité est que je vais sombrer.

2 novembre 2009

La nuit.

La lune ronde à ma fenêtre.

Ce que me permet ma *vie d'artiste*, c'est de pouvoir réfléchir
sur des questions fondamentales dont a horreur le quotidien.

Je suis assis dans ma berceuse du salon, bien au chaud,
et je m'interroge devant l'immensité de l'univers.

Je suis là, devant cette immensité, seul avec ma maison et mes chats,
et je reste là, entendant déjà derrière la porte craquer les pas de la mort,
et j'aimerais, avant d'être égorgé,
j'aimerais comprendre le pourquoi de tout cela.

7 novembre 2009

L'un des grands torts causés par les religions est de nous avoir éduqués
à croire qu'il n'y avait de vraies valeurs qu'éternelles.

Et, comme dans la vie courante il n'y a jamais eu d'éternité,
c'est toute la vie elle-même qui, de ce fait, fut dévalorisée.

Donc, tout est à reprendre.

Car tout ce que je fais sera toujours éphémère et conjoncturel.
Nous devons aujourd'hui comprendre que nous avons atteint
une civilisation d'abondance et d'éphémérité.

11 novembre 2009

L'éternité fut la plus grande idée fausse qu'on nous enseigna!
Aucune civilisation n'a vu,
ni prouvé l'existence d'une quelconque éternité.
Chacune ayant plutôt refait la preuve du contraire.
Car aucun dieu, aucune civilisation n'a survécu.
Il nous faut réévaluer notre vision des choses.
L'éternité n'existe pas.

1 décembre 2009

Nous existons dans ce qu'il conviendrait d'appeler un *système*.
D'autres jadis disaient *Nature*.
D'autres dirent *Dieu*.
Mais l'appellation *système* a l'avantage de n'être ni religieuse,
ni anthropomorphe.
Dans un *système* qui fonctionne indépendamment de nous
depuis des millénaires.
Et que nous sommes totalement incapables d'influencer.

2 décembre 2009

La société est le résultat d'un tirailage continu entre ses membres.
Mais que je sois à gauche ou à droite, athée ou croyant, je ne serai jamais
ni mieux ni pire que ce à quoi mon époque me contraint d'être.
Il y a comme des limites infranchissables.
JE ne peux être ni mieux ni pire que ce que NOUS devenons ensemble.
Je doute de la sorte que ce soient par des écrits
que les grands changements se font.
Il semblerait plutôt que c'est viscéralement que nos attitudes changent.
Ensuite viendraient les justifications.
L'énoncé moral serait alors une justification de ce qui nous arrive.

6 décembre 2009

Je m'enferme.
Je m'enferme contre l'hiver.
Bien au chaud dans ma maison.
Regardant neiger par mes fenêtres.
Je m'enferme dans l'égoïsme de mes derniers jours.
Ne sortant de chez moi que pour m'approvisionner.
Ayant finalement compris qu'il n'y a de paix qu'en moi.
Dans le silence parfois déroutant d'être seul.
Affranchi du carcan de l'amour.
Affranchis des générosités fourbes.
Ne respectant plus que le côté fonctionnel de mes relations avec autrui.

7 décembre 2009

Un chat qui commence à dévorer un pigeon encore vivant...
S'il y avait un Dieu, je le haïrais! à mort!
Si je devais tenir compte du malheur des autres,
il n'y aurait aucun bonheur pour moi.
C'est en autant que je suis égoïste qu'il m'est possible d'avoir un peu.
C'est en autant que je ferme les yeux que je puis être heureux.
Car la souffrance ne signifie rien au travers des milliards de galaxies.
La souffrance
n'est même pas un millionième de millionième d'une chose perceptible.
Aussi bien dire qu'elle n'existe qu'en nous.
Et c'est peut-être là qu'est née notre *conscience*.

21 décembre 2009

Il ne faut pas se leurrer.

S'il n'y avait un diplôme, donc de l'argent au bout de la culture qu'on nous enseigne, il n'y aurait personne dans nos écoles.

La culture n'est d'aucun intérêt pour tous.

C'est une affaire de classes sociales et de standing.

À quoi sert d'apprendre à se tordre la bouche pour parler comme Platon ou comme Pascal, quand on nous demande partout de nous taire.

Tout ce que l'organisation exige de nous, c'est de nous bien tenir aux yeux des autres.

68 ans.

4 janvier 2010

Plus j'avance en âge, plus je suis heureux.

J'ai acquis assez de territoire pour enfin goûter au silence.

Ce besoin d'amour, d'absolu, d'éternité, sans quoi tout semblait misérable, est faux.

C'est le résultat d'une croyance. Qui fait aussi le *Père Noël*.

Notre nécessité est de survivre.

Notre tâche quotidienne est de maintenir le confort acquis.

Réparer, trouver des substituts, maintenir la régularité des machines.

9 janvier 2010

Penser existe pour un but: mener à la méfiance et nous y conserver.

Depuis 1800, presque toutes nos conceptions du monde ont changé.

Et toutes dans le sens de la laïcité.

10 janvier 2010

Je suis un animal d'air, comme un poisson est un animal d'eau.

«la gravité affecte profondément notre physiologie.

Notre tonus musculaire dépend considérablement du besoin

qu'ont nos muscles de travailler constamment pour nous tenir en équilibre. L'action des muscles joue à son tour sur la formation des os.

La circulation sanguine est conçue pour tenir compte de la gravité lorsque nous nous tenons de façon normale (...).

Il n'était pas possible de prévoir à quel point la gravité zéro affecterait la physiologie et la chimie du corps humain. (...)

La gravité zéro se serait révélée fatale, ou simplement gravement handicapante, l'expansion humaine dans l'espace... aurait dû être purement et simplement abandonnée.»

Isaac Asimov, La conquête du savoir.

12 janvier 2010

Nous n'aimons quelqu'un – (jamais pour lui-même) –
que par rapport à quelque chose d'autre.
De sorte que le temps passant, les événements changeant,
nous nous retrouvons un jour désorientés
devant les restes d'un amour passé qui ne retrouve plus ses liens
historiques, ces quelques choses ayant disparues.
Si nous pouvions retourner dans le passé,
nous ne pourrions plus aimer ce qu'alors nous avons historiquement aimé.
C'est parce que nous étions tels
que nous aimions un tel ou une telle et d'une telle façon.

Le sexe a ceci de terrible qu'il est le nerf central par où tout peut être lié.
Je ne suis jamais *si pris à cœur* que par mon cul.

13 janvier 2010

Après 100 pages, j'arrête ma lecture du JOURNAL de Kierkegaard.
Quel prélat dément ce fut! scrupuleux! et vaniteux!
C'était au mieux le langage du Québec
à l'époque de la *révolution tranquille*.
Mais que faire de Kierkegaard, l'insupportable intégriste chrétien!
et con ce curé! et si convaincu d'être *extraordinaire*.
Et dire qu'à 20 ans, il me paraissait acceptable! à cause sans doute
de la mièvrerie peureuse des chrétiens qui m'entouraient.
En fait, tous ces religieux travaillent contre la société.
Parce qu'il n'y a de bonnes sociétés pour eux
que celles qu'ils contrôlèrent.
Qu'on les ignore, et c'en est fait! ils vous traitent de superficiels,
de mondains, ils vous méprisent éternellement.
Kierkegaard le sadique, le curé à la recherche d'ouailles à faire souffrir,
voulait ainsi dompter le monde,
et tout cela sous prétexte d'amour de Dieu...

14 janvier 2010

Nous devons bien convenir que les religions et les cultures
sont actuellement dangereuses,
les unes promettant l'éternité, les autres l'amour.
Il me faut orienter mes réflexions vers ce qui peut m'être utile.
Arrêter de penser à côté des choses.
Voir maintenant à quoi me servent les choses.
Apprendre à composer avec les choses.

15 janvier 2010

Je vis dans une société qui m'est essentielle,
mais dont il me faut continuellement me méfier.
Car certains points de vue deviennent loi par circonstances
et non par raison.
Et lorsqu'une erreur est devenue loi, bien malin qui réussit à la changer.
Exemple, le cannabis.
Mais nous devons politiquement vivre dans ce genre de laxisme
continuellement à corriger.

16 janvier 2010

Je vis dans une société basée sur des relations d'affaires.
Donc encore principalement basée sur mes relations avec des hommes.
Mon plombier, mon électricien, mon médecin, mon notaire,
bien que mon *avocate*.
Ce qui caractérise les relations d'affaires
est la complémentarité de chacun, l'extrême spécialisation,
et l'unique présence à l'incitatif de l'argent.
Y a-t-il un homme avec qui je peux ou veux parler plus qu'avec un autre.
À peine.
Donc entre tous ces hommes et moi, il n'y a aucune amitié,
et nous n'en souffrons pas.

Mais lorsque je vois une femme, je fantasme aussitôt.
D'où me vient ce besoin de coller sur elles en lyrant, de m'enticher d'elles.

Le sentiment de solitude ne serait qu'un symptôme d'un problème sexuel.
Et, à mon âge, ne trouvant plus, je fantasme d'autant plus.
Donc je suis seul dans la sexualité que j'éprouve pour les femmes.
Mon fantasme se résout en masturbations sur une certaine idée,
sur une fantasmagorie que je me fais à partir d'autrui,
qui n'est jamais un homme, mais qui n'est femme que d'apparence.
Car tout me porte à croire
que je n'aime réellement ni les hommes, ni les femmes.
Et tout mon sentiment de solitude viendrait du fait
que je bande encore sur des femmes
malgré le fait que je ne peux ou ne veux plus les atteindre.
Mais.

De la nécessité des fantasmes dans nos relations sociales.
Les relations avec autrui oscillant entre les fantasmes et les altercations.
Lorsque les deux se rapprochent, il y a amour.
Lorsqu'elles s'éloignent, il y a risque d'aliénation.

23 janvier 2010

Mais ma maison.
Qu'est donc ma maison dans mes relations avec autrui,
sinon une forteresse érigée contre autrui.
Contre les intempéries bien sûr, mais contre autrui tout autant,
et tout au long.
Mais il faut élargir la logique.
Notre éducation nous dit d'aimer autrui,
mais nous prépare à la compétition.
La chrétienté s'est servie de l'amour
pour édulcorer la haine foncière d'autrui qui nous caractérise.
Car l'autre, même en chrétienté, demeure une altercation.

9 février 2010

Dans le monde des Religions, la morale venait de Dieu.
Dans le monde de la Culture,
la morale venait de la lecture de quelques-uns, Sénèque, Montaigne.
Dans le monde qui nous vient, la morale se prendra ici et là,
suivant les hasards, les mouvements de mode.
À un certain niveau de conscience, il n'y a ni ordre, ni vérité.
D'où le fait que nos religions et nos cultures
ont pour rôle de nous contraindre.
Elles sont carcérales.

13 février 2010

Par simple loi de probabilité, il me sera impossible de connaître l'univers,
à 0.00000001% de marge d'erreur.
Je peux donc affirmer que toutes nos théories sur le monde sont fausses
et fabulatrices, à 0.00000001% de marge d'erreur.
Nous devons nous rabattre sur l'utilitaire.

16 février 2010

L'idée me vient de numériser tout Stirner et tout Meslier.
Je n'ai jamais vu au Québec un seul de leur livre!
à l'exception de la copie à la Grande Bibliothèque.
Ils sont introuvables, et il faut les lire.
Établir une bibliothèque numérique de base prônant l'athéisme,
une BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.

17 février 2010

Comment nous défaire des mythes de notre époque?

Puis-je m'en défaire?

L'implication me semble telle

que je ne peux m'en défaire sans me défaire moi-même.

Nous sommes tous atteints d'insignifiances historiques.

Et c'est encore une chimère que de croire

qu'il y aurait une façon de vivre meilleure

et au-dessus de toutes les autres.

18 février 2010

Les idéologies changent comme changent les villes.

Un nouveau bâtiment ici, là une démolition, et là encore..., et tout cela tous les jours, et cela sans arrêt, de sorte qu'une photo d'il y a 50 ans montre d'un coup l'évolution.

Et c'est ainsi des sociétés et de leurs organisations.

Personne ne révolutionne rien.

Personne non plus n'a d'influence notable.

C'est le mouvement de chacun et de chaque petit groupe qui fait que, sans jamais qu'on l'ordonne, la pression de la foule se fait.

5 mars 2010

Et voilà qu'une autre musulmane se met à déconner!

Elle refuse d'enlever son cache visage

(*niqab*, le mot n'est même pas dans nos dictionnaires, c'est tout dire...)

dans un cours de formation pour les nouveaux immigrants,

parce qu'il y a des hommes dans la classe!

Une vraie croyante!

C'est nous qui avons tort!

Car croire est nécessairement vouloir imposer sa foi aux autres.

Il n'y a rien à faire.

Les croyants veulent imposer leur foi comme étant une certitude.

Mais d'autres croyants avec d'autres croyances
viennent maintenant de partout,
et tous voudraient nous imposer leur foi comme étant la seule vraie.
Nous n'avons d'autres choix, pour vivre en paix,
que de créer un État au-dessus des croyances.
Nous n'avons d'autres choix
que de fonder nos lois sur l'incertitude de nos connaissances.
Mais l'État actuel est-il laïc?
N'est-il pas plutôt marchand.
Nos sociétés laïques ne le sont que de nom.
Elles sont essentiellement *publicitaires* avec leurs images
de femmes perverses attirant monstrueusement à la consommation.
Nous avons beaucoup à nous interroger sur nous-mêmes
avant d'atteindre à la laïcité.
Nous ne sommes encore que des chrétiens décadents qui veulent
diriger les autres religions pour les mener elles aussi en décadence.

21 mars 2010

Montréal : ville laïque?
Hé que non!
Tous les noms de rues sont des noms de saints.
Les églises sonnent leurs cloches tous les jours.
Presque toutes nos fêtes de calendrier célèbrent une chrétienté.
En 1996, à l'hôpital Saint-Luc, il y avait un crucifix au-dessus de mon lit.
Sans parler de celui de l'Assemblée Nationale.
Sans parler des fonds de librairies
où il n'y a ni offre ni demande pour la littérature athée.
Meslier, Stirner, D'Holbach n'y sont pas.
Par contre nos sociétés regorgent de publicités pornographiques.
D'où que nous avons confondu laxisme moral et laïcité.
L'un des problèmes de la laïcité est que toutes nos traditions
sont encore religieuses, et dans tous les pays.
Au mieux, il n'y a partout qu'une volonté nouvelle de laïcité.

22 mars 2010

La croyance est une forme non reconnue de déficience mentale.
Une faiblesse de constitution psychique.
Comme un goût de céder, de se laisser séduire,
bref un manque d'agressivité, d'intelligence.
Alors que tout est peut-être là devant nous, mais à conquérir.
Le fléau vient du fait que les croyants ne cessent d'enfanter
et de ne pas réfléchir, comme des lapins.
Il n'y a rien à faire. C'est comme un tsunami.

1 avril 2010

Définir la laïcité revient à définir les droits fondamentaux de la personne.
Celui de ne pas être agressé physiquement et psychologiquement.
Donc aussi publicitairement.
L'une des premières conditions de la laïcité sera d'interdire la publicité.
La publicité ne devrait venir qu'en privé, qu'à demande
et sur appel d'un consommateur pour satisfaire à un besoin d'information.
Là serait la liberté publicitaire,
à l'exception d'un autre espace dit « promotionnel ».
Bien sûr, clochers et minarets devront s'y soumettre.

3 avril 2010

L'illogisme religieux prépare l'illogisme amoureux.
Notre civilisation occidentale est basée sur ces deux absurdités.
Aussi illogique de voir un dieu dans une hostie
que de voir l'amour dans un cul.
En ce sens, les fous ne sont que des versions exaltées de nous-mêmes.
*Comment en effet peut-on se mettre à genoux devant des statues
sans être fou soi-même.*
*Il faut que la prévention, que l'habitude et que la naissance et l'éducation
fassent d'étranges effets sur l'esprit des hommes,
puisqu'elles les aveuglent jusqu'à ce point.* Jean Meslier.

7 avril 2010

Il y a chez Meslier un jugement sain.

Il déconstruit systématiquement le christianisme, au lieu de papillonner autour d'un refus mal documenté comme nous l'avons tous fait.

L'œuvre de Meslier porte contre les religions.

Mais ce qu'il dénonce ne fera peut-être que changer de nom.

Sous d'autres croyances folles, sous d'autres tyrannies arrogantes, l'espèce humaine continuera.

Qu'on change *églises* par *médias*, *tyrans* par *États*, la route continue, à l'aveugle, dans la férocité d'une continuelle discorde nécessaire entre les peuples et les gens qui les composent.

L'Utopie serait qu'on pourrait modifier à l'avenir les idéologies en fonction de leur efficacité.

8 avril 2010

Une autre erreur du catholicisme était de laisser croire que les pauvres étaient bons.

Le dieu caché en eux.

Mais les pauvres ne sont que des méchants qui n'ont pas réussi.

Et lorsque leur tour vient, on les voit eux aussi abuser.

18 avril 2010

Il nous faut peut-être nous poser la question :

Et si c'étaient les sages

qu'on avait eu tort de donner à tous comme exemple!.

Si c'était la bêtise quotidienne qui était le seul chemin praticable pour tous et non la sagesse exceptionnelle des sages.

D'où que les sages répètent toujours historiquement la même chose et que rien ne change.

Pourtant la technique se transmet.

Donc ce n'est pas là problème de langage.

C'est à leur situation sociale privilégiée
que les sages devaient les conditions de leur sagesse.
Nos sages ont été des privilégiés que nos maîtres ignares
ont voulu nous imposer pour mieux nous humilier.
Jamais ils n'ont tenu compte des circonstances socio-économiques
de leur sagesse.

2 mai 2010

L'œuvre de Meslier nous signale la fin (1730) d'un combat long et violent
qui a eu lieu contre le fanatisme chrétien.
Il ne faut plus se laisser avoir.
Il nous faut éliminer de nos enseignements obligatoires les auteurs déistes.
Ce sont eux qui ont faussé notre façon de penser.
Rétablir le gros bon sens.

5 mai 2010

Si l'on pouvait voir un film à l'envers de ce qui a été, il serait clair
qu'il y a eu déterminisme, tout étant arrivé jusqu'à ce que cela arriva.
Mais comme on ne filme jamais l'avenir, il n'y a pas lieu de parler
de déterminisme avant que le hasard n'ait eu lieu,
ce qui en élimine la prédiction.
Nos cultures nous ont simplifié le monde d'une façon abominable.

6 mai 2010

Il ne peut y avoir de paix sociale que par une suprématie de l'État
contre toutes les religions.
La tolérance pour tous passe par une intolérance pour chacun.
L'État dit laïc doit être, en fait, athée.
Les religions doivent se subordonner à l'État
comme le font les mafias et les gangs armées.

Ce sont des conflits réels entre ethnies que se structureront
les nouvelles zones de tolérance acceptables
qui serviront à fonder les nouvelles lois pour tous.
Comme la discussion actuelle sur le port du niqab.
Les nouvelles lois vont venir de la pratique des conflits de cour.
Une nouvelle morale internationale se met aussi en place via le tourisme,
l'émigration, les procès internationaux.
Partout dans le monde, la bête humaine porte pantalon.
L'instantanéité des communications nous unit.
Partout la télévision. Chaque ville a ses policiers, ses vidangeurs.
Quelles que soient les différences culturelles, c'est de notre nature même
que semblent nous venir nos fonctions et nos rôles.
Hier, chacun légiférait pour son pays.
Il nous faut maintenant légiférer pour plusieurs pays ensemble.
Avec la fin des religions,
ce sont des modes de vie en entier qui s'effondrent.
À la rigueur acceptera-t-on que les fêtes religieuses des grandes religions
deviennent des congés pour tous.

7 mai 2010

Notre volonté de connaître une chose *en soi, pour elle-même*,
était sans doute une erreur religieuse.
Il nous faut apprendre à penser le monde autrement.
Il nous faut apprendre à faire fonctionner les choses.
Les grandes définitions éternelles qu'on imputait au monde
n'ont jamais été réelles.

11 mai 2010

Le *Testament* de Jean Meslier
est l'un des grands discours fondateurs de la laïcité.
L'autre étant celui de Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*.
Car une fois Dieu et l'État démystifiés,
c'est sur le Moi que les sociétés dorénavant se fondent.

12 mai 2010

La pensée religieuse est une pensée nécessairement ésotérique.

Elle dit une chose

tout en affirmant autre chose qui est souvent son contraire.

DIEU EST UN, ET IL EST TROIS.

La pensée religieuse, comme la pensée ésotérique,

est une pensée qui refuse la raison, donc la discussion avec l'incroyant.

Langage de fanatique qui délire et qui se veut au-dessus de tous.

Langage de fou comme j'en ai si bien connu dans ma jeunesse.

Mais la pensée religieuse n'est plus la pensée du XXI siècle.

La pensée religieuse n'est plus dans le langage de tous les jours.

Il faut lire les écrits d'il y a 300 ans

pour comprendre à quel point nous ne pensons plus de façon religieuse.

Nous avons appris le langage de la fonctionnalité.

Sinon nous parlons de nos distractions.

13 mai 2010

C'est parce que nous ne voyons pas le monde

que nous croyons en nos idéologies.

En cela, nos philosophies seraient encore des pensées de sorcellerie.

Parce que les écrits ont le défaut de toujours être près de la folie.

Parce qu'écrire est comme tenter de palper l'irréel.

Tandis que travailler de ses mains refait le lien perdu.

Nos écrits disent moins la vérité

qu'ils ne montrent les limites de notre entendement.

16 mai 2010

Et voilà que notre Monseigneur Ouellette, Archevêque de Québec, se met à déconner devant les 150 personnes de Pro-Vie (groupe anti avortement) réunies pour l'entendre.

Selon lui, il faut revenir à interdire l'avortement,
et même pour les femmes violées!

Heureusement, c'en était assez pour soulever la colère des féministes du Québec qui depuis 40 ans se sont battues pour cette liberté.

Et le vieux fou de se mettre alors à rigoler :

- Certains disent que je devrais me taire...

2 juin 2010

Il y a chez tous les boudeurs sociaux que sont les philosophes,
quelque chose d'irréaliste qui me fatigue,

quelque chose de non inséré dans le commerce de tous les jours.

On a beau dire autre chose, nous vivons dans des sociétés d'affaires.

Toute action sociale est une transaction.

Et c'est là que je ne comprends plus l'idéal d'être rebelle.

Non plus qu'une philosophie de la force. Ou de la grandeur.

Et même l'amour n'y rajoute rien.

C'était là langage religieux.

Je m'étonne donc que tant de prédicateurs sociaux qui prétendaient
pouvoir tout organiser, ne savaient pratiquement rien faire de leurs mains.

Car la pensée pratique est autre chose

que la pensée qui se veut universelle, en fait comme Dieu.

En pratique, je calcule la longueur de ma planche,

je conçois l'agencement, et je cloue. Voilà qui mène quelque part.

Et après le travail accompli, je continue de penser la matière.

Car c'est avec elle, par l'intermédiaire d'autrui, que je discute socialement.

J'ai bien aimé, en ce sens, le gros bon sens du curé Meslier.

Il n'y a pas de vérité.

Il n'y a que des instants réels

dont nous tentons de tirer des dénominateurs communs.

3 juin 2010

Je suis en contreparties continues avec ma société.
Ce n'est que lorsque j'atteins un certain degré de dysfonctionnement
que commence l'originalité de mon opposition.
Qui, finalement, si une majorité se forme,
peut mener à des modifications sociales.
Mais la modification ne peut être un but.
Car il n'y a aucune logique prévisible.

4 juin 2010

L'école laïque n'a pas à enseigner la morale.
L'école laïque doit enseigner la technique.
Techniques d'écriture.
Techniques de médecine.
Techniques d'informatique.
Techniques de menuiserie.
Toutes les techniques.
La morale, la philosophie, la religion, etc., relèvent de la vie privée,
de la famille, de la secte, du groupe d'appartenance privilégié.
Le but de la philosophie serait de confronter les croyances à la raison,
puis de se nier elle-même comme moyen de connaissance.
Elle aurait pour but de discipliner notre incompréhension.

30 juin 2010

Terminé la numérisation de l'œuvre de Georges Palante.
Le défaut de Palante est de toujours penser en termes de catégories
(ce qui limite toute perception intuitive), un peu à la manière thomiste,
professorale, comme si en tout il hésitait à s'affirmer.
Ce qui a l'avantage de nous présenter des énumérations de points de vue,
mais le désavantage de nous laisser comme indécis
dans une connaissance assez inutile.
Qui se limite d'ailleurs aux penseurs européens.

La passion viscérale de Stirner lui manque.

Mais son œuvre est athée

et nous ouvre une réflexion d'abord et surtout sur l'individualisme.

Le pessimisme et l'individualisme

sont des philosophies de l'âge mûr et de la vieillesse.

Ce ne sont pas des points de départ mais des points d'arrivée de la vie.

6 juillet 2010

Le rôle de la philosophie est de nous débarrasser des dieux.

Avant de disparaître à son tour.

Laissant place à la pensée technique.

19 juillet 2010

Paul-Henry Thiry D'Holbach.

D'Holbach combat la religion, toutes les religions et surtout les prêtres.

Il les remplace par une vérité de Nature (qu'il définit comme bonne),

et qu'un enfant peut découvrir par son simple bon sens.

Ce qui est un peu vrai.

Cette vérité est dite vérité pure.

Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même

et de procurer pour toujours la liberté, le calme et la concorde.

De là que D'Holbach propose une morale de base,

à peu près la même pour tous, dans tous les pays.

Une morale universelle, intelligible pour tous les habitants de la Terre et dont chacun d'entre eux trouvera les principes dans sa propre nature. (...)

Nous aurons des préceptes fondés sur la nécessité des choses.

22 juillet 2010

Toute une vie d'effort pour ne posséder qu'une simple maison!
Nous, petits épargnants, devrions nous en révolter.
Personne ne dit à quel point nous sommes continuellement pillés.
Personne ne dit que chaque pays, à plus de 50% de ses biens,
appartient à moins de 100 familles seulement.
Que ce sont quelque 20,000 familles
qui possèdent plus de la moitié de la Terre et qui y font réellement la loi.
Que ce sont eux qui contrôlent les ministres et les papes.
L'argent que j'ai accumulé n'est rien.
La maison que j'ai rénovée n'est qu'une maison ordinaire
parmi des millions d'autres.
Ce n'est un château que pour moi.

2 août 2010

Me berçant sur mon balcon dans l'ensoleillement du matin.
Respirant profondément le début d'accalmie de mes remous intérieurs.
Éprouvant de moins en moins le besoin affectif d'autrui.
Presque tout le mal que je me suis fait dans le passé m'est venu
de trop attendre d'autrui, des femmes surtout.
J'aurais dû ne jamais m'enticher.
Aller seul mon chemin.
Mais ce n'était sans doute pas possible.

7 août 2010

Je continue lentement ma BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.
J'ajoute un chrétien, spécialiste de la Bible, Richard Simon,
HISTOIRE CRITIQUE DU VIEUX TESTAMENT, 1678,
jamais rééditée depuis 1685!...,
qui établit clairement que les textes de la Bible sont corrompus.

...les premiers originaux (de la Bible) ont été perdus.

*Si la vérité de la religion n'était demeurée dans l'Église,
il ne serait pas sûr de la chercher maintenant dans des livres
qui ont été sujets à tant de changements,
et qui ont dépendu en beaucoup de choses de la volonté des copistes.*

*Il y a toujours eu dans l'Église comme un abrégé de la religion
indépendamment de l'Écriture, sur lequel abrégé de religion
on règle les difficultés qui se rencontrent dans la Bible.
Et c'est ce qu'on appelle Tradition,
laquelle Tradition est dans la même Église,
avant qu'il y eût aucune Écriture; et elle ne laisserait pas de s'y conserver
quand bien même il n'y aurait aucun livre de l'Écriture.*

8 août 2010

La totalité de nos diplômés d'hier ne sait pas encore qu'en lisant Bossuet, Pascal, etc, ils ne lisaient que des fanatiques chrétiens.
L'esprit critique, l'esprit d'invention n'étaient pas du menu de nos écoles.
Je constate le manque profond de culture des universitaires heureux.
Nous sommes encore une civilisation de tarés bibliques.
Peu de gens au Québec ont réellement soufferts d'être chrétiens.

17 août 2010

Ces petits films de la NASA seront les premiers versets de la Bible de demain racontant notre entrée dans l'Univers.

Devant le cosmos, quoi d'autre que de rire! de rire de nous!

Quoi qu'il nous arrive, rien n'a réellement d'importance.

Quoi que je fasse, les galaxies brillent sans moi.

L'émerveillement est le mot juste.

Mais que sommes-nous venus faire là!

Quel est le sens de la vie dans l'Univers.

De ce grouillement larvaire.

Quel est l'avenir de cette vie dans la logique des choses.

Les croyances ici sont dérisoires.

18 août 2010

Devant cet univers où JE n'existe pour ainsi dire pas, je m'invente.

Devant l'impossibilité de comprendre, je fabule.

Devant l'immensité de la vérité, je divague.

Je ne suis qu'un petit vieux qui s'amuse avec ses mots,
et je m'en vais, seul avec moi, dans mon dernier plaisir d'exister,
me berçant en bouquinant ma vie.

Le je-m'en-foutisme est défendable.

Quelles que soient les théories qui ont dominé nos civilisations
(interprétation platonicienne, chrétienne, etc.)

la force des choses a continué historiquement d'exister
de la même manière...

L'État laïc devra se dater laïquement.

Il ne peut accepter le calendrier chrétien.

Il pourrait commencer au début de la conquête spatiale.

Avant, serait l'ère des religions.

24 août 2010

L'amour et la religion semblent des compensations nécessaires à l'obligation qu'ont les pauvres de devoir vivre ensemble.
L'histoire du confort montre en ce sens l'évolution.

8 septembre 2010

Toutes ces chicanes autour de la Bible sont stupides.
Bien établir le texte est une règle d'édition.
Mais s'entêter à trop de minuties tombe dans le ridicule.
Aucun texte ne transmet la *Vérité*.
Le mot *Vérité* est un concept qui ne correspond à rien.
Nous ne travaillons qu'avec des vérités d'usage.
Nos idéologies seraient la suite nécessaire des syncrétismes antérieurs.
Et nous irions ainsi de siècle en siècle proclamant *vérité*
ce qui n'est en fait que la suite historique des choses.
Ce que nous appelons *penser*
signifierait plutôt s'adapter à ce qui ne peut être évité.

14 septembre 2010

Ah! si au lieu d'avoir eu comme maîtres ces cancren chrétiens,
j'avais eu D'Holbach!
J'aurais été premier de classe sans même devoir étudier
tant ce qu'il écrit est conforme au bon sens.
LE SYSTÈME DE LA NATURE, écrit en 1770.
Et dire qu'en 1960 au Québec,
on enseignait encore partout Thomas d'Aquin!
Nous sortons d'un égout.
Mais le point faible de D'Holbach était de croire naïvement en l'existence
d'une vérité et d'une morale en soi, universelle, qu'il nomme naturelle.
Max Stirner, en 1844, ira plus loin.
Il n'y a pas de morale en soi, non plus que de morale naturelle.
Il n'y a que des conflits qui trouvent différemment leurs solutions.

Le concept de moral est un concept religieux qui se veut au-dessus de la nécessité. En cela, la morale athée est immorale, se confondant avec l'intérêt et la nécessité.

17 septembre 2010

Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amitié.
Il n'y a que des moments d'amour, que des moments d'amitié.
Le reste du temps est généralement comblé par l'imaginaire que l'on en garde et par les conversations fictives que l'on poursuit après coup, et qui nous tiennent lieu de remplissage.
Notre perception du temps affectif est ainsi faussée.

19 septembre 2010

Je ne saurais plus vivre avec quiconque.
La solitude continuelle m'a rendu de plus en plus sauvage.
J'aime l'habitude que j'ai prise d'être seul.
Je me suis fait un monde et je vais continuer à m'y enfermer.
Devoir attendre autrui m'ennuie et m'indispose.
Que de pertes de temps dues au fait de trop vivre en société!
Que de trépidations pour peu!
Je préfère lire les écrits de ceux qui ont pris le temps de réfléchir avant que de parler.
Avec toutes mes lectures,
j'en arrive à des probabilités presque égales à des certitudes.
Je n'ai plus besoin d'explications pour comprendre que je ne saurai jamais le sens de ma vie, et que cela nous sera indéfiniment incontournable.
Que toutes nos idéologies, si elles ne donnent des résultats concrets menant à notre confort, ne sont que des encombrements.
Que ma mort est la même que celle des animaux, des plantes, et que nous allons ainsi, tous ensemble, dans les grands mouvements de l'univers.

20 septembre 2010

Il y a un point où *liberté* se confond avec *nécessité*.

J'ai fait ceci à cause de, à cause de, et l'on en arrive à tellement de causes pour causer la moindre chose qu'on ne voit guère en quoi tout cela aurait pu devenir différent.

Et si j'avais choisi autre chose, le résultat aurait sans doute été équivalent, puisque cette autre chose aurait été semblable tant nous n'avons que peu de jeu de manœuvre.

Liberté, amitié, amour, sont avant tout des a priori religieux.

Il fallait être libre pour aller en enfer!

28 septembre 2010

Le rôle de la famille dans nos sociétés électrifiées n'est plus celui qu'il était dans les sociétés rurales.

Hier, la famille était misérable et chacun y trouvait son utilité.

Aujourd'hui, elle pèse

et chacun s'efforce rapidement, à sa façon, de la fuir.

Car le plus souvent elle est une entrave au développement de l'individu qu'elle veut contraindre à demeurer grégaire,

dans les limites des préjugés qu'elle lui impose,

et dans les obligations rituelles et inutiles qu'elle lui assigne.

Nous n'avons plus besoin non plus d'une morale sociale élaborée comme par le passé.

C'est le besoin et la chimie des corps qui fonde la société.

Certains individus nous fascinent, d'autres nous répugnent.

Certains nous servent, d'autres nous encombre.

Lorsque l'on marche dans une foule,

si la conversation des gens qui suivent nous déplaît,

il n'y a qu'à les laisser passer pour ne plus les entendre.

Il en va de même, aujourd'hui, partout.

1 octobre 2010

L'histoire de la philosophie occidentale
n'est qu'un long débat sur les religions.

2 octobre 2010

La philosophie, ramenée à son sens premier, ami de la sagesse,
aura encore place dans le monde technique.
À moins que nous ne réussissions à contrôler autrement nos sentiments.
Car nous ne savons pas, nous ne saurons jamais,
sur ou vers quoi nous orienter.
Sinon sur le bonheur humain pour lui-même.
La philosophie reste le chien de garde
contre la tendance humaine à la superstition.

14 octobre 2010

L'immortalité demeure une dérisoire aspiration humaine.
Les feuilles qui tombent ne font que s'achever.
Ainsi en fut-il des civilisations avant nous.
En vieillissant, la fatigue me vient, et le goût de m'endormir à tout jamais.
Je serais bien incommode de devoir ne jamais finir.

18 octobre 2010

Hier, on appliquait des normes à l'Homme (sous le nom de morales).
Ce qui était une tyrannie.
Aujourd'hui, la norme est la base du fonctionnement des machines.
Ce qui est efficace.
Pour qu'une société fonctionne, il lui faut un haut niveau de conformisme
en tout ce qui regarde la technique.
Libérant d'autant l'espace à la diversité morale individuelle.

Nietzsche n'a pas su reconnaître que son *Dernier Homme* était le seul démocratiquement possible.

La terre alors sera devenue exiguë, on y verra sautiller le Dernier Homme qui rapetisse toute chose.

Son engeance est aussi indestructible que celle du puceron; le Dernier Homme est celui qui vivra le plus longtemps. (...)

Ils auront abandonné les contrées où la vie est dure; car on a besoin de chaleur.

On aimera encore son prochain et l'on se frotera contre lui, car il faut de la chaleur. (...)

Un peu de poison de temps à autre; cela donne des rêves agréables.

Et beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable.

On travaillera encore, car le travail distrait.

Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante. (...)

On sera malin, on saura tout ce qui s'est passé jadis; ainsi l'on aura de quoi se gausser sans fin.

On se chamaillera encore, mais on se réconciliera bien vite, de peur de se gâter la digestion.

On aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit; mais on révèrera la santé.

«Nous avons inventé le bonheur», diront les Derniers Hommes, en clignant de l'œil.

Zarathoustra.

Mais c'est le résultat de la loi de la moyenne qui *rapetisse toute chose*.

Comme Shopenhauer, Nietzsche préférait ses jeux de mots hautains au bonheur concret de tous.

Les penseurs, prêtres comme philosophes, nous ont dicté des pensées honorifiques qui ne servaient généralement qu'à nous humilier.

23 octobre 2010

Terminer le scannage de HISTOIRE DE L'ATHÉISME OCCIDENTAL de Georges Minois.

Un livre bien fait qui donne un fil conducteur pour le lecteur de la BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.

5 novembre 2010

La maison est prête pour l'hiver.

Le grand bien-être de rester seul avec moi.

Dans cette maison chaude qui m'a pris toute ma vie à refaire.

Un tel bonheur, après tant d'efforts, ne se partage pas.

Il est fait de 40 ans de misère.

Cette longue reprise de moi-même fut ma vie.

J'en jouie comme d'un mûrissement.

Le plaisir de fumer mon cannabis

en regardant l'automne flamber à nouveau à mes fenêtres.

Le plaisir d'être et de rester un vieux tranquille,

me berçant enfin seul dans mon coin.

Maintenant je *sais* qu'il n'y aura plus personne dans ma vie.

Avant, j'avais toujours comme une arrière pensée.

Maintenant je sais que cela ne m'intéresse plus.

La réalité est trop encombrante pour le peu de plaisirs que j'en retirerais.

Je sais aussi qu'aucun autre projet ne me concernera.

J'en suis, partout, à stopper les moteurs.

Laisser la barque atteindre d'elle-même le rivage.

10 novembre 2010

Téléphone de quelqu'un dont je n'ai pas retenu le nom.

Il me demande si je suis bien celui qui a étudié au collège Sainte-Marie dans les années 1960. Il organise un conventum des anciens diplômés.

Mais lorsque je lui raconte que j'ai été mis à la porte pour mes opinions athées, il devient soudain mal à l'aise.

Comme si la chose ne se pouvait pas.

Comme si je lui apprenais une réalité du collège qu'il a toujours ignorée.

Tous ces gens qui n'ont jamais remis en question ce qu'on leur enseigna, qui ont profité toute leur vie des bons emplois parce qu'ils étaient conformes au catholicisme, qui aujourd'hui vivent d'une pension

à ne rien faire, tout ce troupeau de conformistes ne veut pas qu'on leur dise ce qu'ils n'ont jamais voulu entendre.

En philosophie, ils ont su la différence entre *connaissance* et *appétit*, entre *appétit naturel* et *appétit élicite*, et ils ont passé ainsi avec succès l'examen. Ils avaient appris par coeur la réponse

qu'ils ont d'ailleurs sûrement oubliée.

Ils furent diplômés en idioties savantes,

ce qui leur valut d'être grassement salariés de l'État le reste de leur vie. Ils furent de bons élèves, comme on disait.

On les avait formés à croire, et ils ont cru toute leur vie.

Partout où ils ont été, ils ont été naïfs

et partout ils furent collaborateurs des Institutions en place.

Et aujourd'hui, ils veulent se retrouver ensemble à nouveau!

Je lui ai dit que je n'avais pas le goût de revoir des gens qui avaient

toute leur vie cautionné le système chrétien dans lequel nous vivons. Mais j'en sors un peu désespéré.

Le même esprit continue de se répandre aujourd'hui.

Des parents à têtes faibles

engendrent généralement des enfants à têtes faibles.

Partout aujourd'hui les jeunes courent acheter les biens

qui procurent le bonheur.

Ils suivent tout ce que leur dicte la publicité.

L'école n'abolit pas la stupidité.

11 novembre 2010

Socrate était déjà le parfait modèle de la stupidité chrétienne.
Il se disait immortel.
Il méprisait le confort et la science.
C'était un irréaliste dangereux, précurseur des illuminés chrétiens.

18 novembre 2010

Ernest Renan écrit son *Histoire des origines du christianisme*
dans le style calme et champêtre
des années précédant la photographie et l'électrification.
Cela se lit comme un roman.

Le christianisme fut d'abord une réforme interne du judaïsme
qui négligeait son devoir traditionnel d'aider les pauvres.
Il organisa des collectes de fonds pour les miséreux
en répandant chez tous la peur d'une fin du monde prochaine
et offrant le salut éternel en compensation.

Mais c'est l'histoire d'une horde de bornés fanatiques
vivant à une époque de grandes superstitions.

Richard Simon, quant à lui, fut un chercheur aussi scrupuleusement
méthodique, mais qui resta fanatiquement chrétien.

Je les joins à ma BIBLIOTHÈQUE ATHÉE, non pour leurs convictions,
mais pour le travail scientifique qu'ils ont fait.

Richard Simon démontre que les textes bibliques ne sont pas sûrs,
et de là nous renvoie à la Tradition.

Ernest Renan démontre que la Tradition fut chicanière
et de pure invention, pour ne pas dire de pure fraude.

19 novembre 2010

La morale, c'est l'autre.

Avec l'un, faire ceci est bien.

Avec l'autre, c'est mal.

La variable morale devrait donc se situer de l'un à l'autre.

Car l'idée qu'il y ait une morale pour tous n'a jamais été démontée.

Ainsi les tribunaux mondiaux actuels

tentent de légiférer au-dessus des nations.

Mais avec une tendance à vouloir occidentaliser le droit international.

14 décembre 2010

Terminé *Histoire de la philosophie occidentale*, de Bertrand Russell.

Je m'attendais à trouver chez Russell une attention particulière pour les philosophes athées.

Rien. Ni D'Holbach, ni Stirner.

Mais tous les philosophes du corpus traditionnel judéo-chrétien.

Tous ces livres dits de philosophie

ne sont bons que pour illustrer la bêtise humaine.

Comme les livres de religions,

il faut les retirer de l'enseignement obligatoire.

Je me demande si le fait qu'il y aient si peu de penseurs athées ne résulte pas du simple fait de l'athéisme lui-même.

L'athéisme n'est pas une religion.

L'athéisme n'est pas une vérité, mais se veut tout simplement une ouverture d'esprit contre les certitudes outrancières.

Oui, grave erreur que de penser qu'il faille répandre la vérité.

Il n'y a là que fanatisme devant une improbabilité.

La *vérité* est au-dessus des Églises, au-dessus des États,

elle n'est pas non plus dans nos livres.

La *vérité* est dans l'air du temps.

Chacun y participe du simple fait de respirer.

15 décembre 2010

M'arrêter.

Prendre le temps de m'émerveiller.

Le but de ma vie a été de me chercher une certaine autonomie.

Reste à apprendre à ne rien faire.

Vagabonder encore un peu.

Dans la splendeur.

69 ans.

2 janvier 2011

La rue est la philosophie pratique.

Synchrétisme de préjugés, d'apprentissages, de croyances,
mélange ésotérique s'il en est.

Philosophie de tous les jours qui fonctionne sans jamais être codifiée.

La fonction des Églises, des Idéologies, des Institutions,
a toujours été de restreindre.

Mais la rue demeure l'orthodoxie.

Et la morale est *celles* que nous y pratiquons.

30 janvier 2011

Le *sens de notre vie* m'apparaît de plus en plus simple.

Nous en avons encore pour des millénaires
à survivre dans notre seul système solaire!

Il faut cesser de nous rêver ailleurs.

12 février 2011

Le bonheur m'est de prendre conscience que je respire encore.

Le reste est illusions.

13 février 2011

Apprendre à ne rien faire.

À somnoler ici et là.

Comme mes chats.

16 février 2011

J'ai vécu toute ma vie pour le plaisir.
Le plaisir a toujours été ce qui m'a permis de surmonter l'épreuve.
Le verre de vin après l'effort.
La masturbation pour abaisser ma tension.
Il me reste peut-être 10 ans à vivre.
Il me semble soudain que c'est trop.

3 mars 2011

Tant de civilisations sont passées avant nous!
Par le simple jeu de la moyenne, ma vie ne porte pas à conséquence.
Ma vie n'a été jusqu'ici qu'une énorme prétention chrétienne.
Je dois vivre ici, simplement, comme mes chats.

4 mars 2011

Nos mondes changeant, nos mentalités *évoluant*,
nous ne pouvons dire que nous pensons, d'une époque à une autre,
la même chose de la même manière.
Il y a comme un décalage général des questions et des réponses.
C'est comme si, chaque fois, des données unidimensionnelles
étaient transférées dans un gabarit qui les refigure toutes en perspectives.
L'erreur fut, à chaque grande période historique,
de prendre la perspective adoptée pour la vérité.
Il n'y a pas dans l'Histoire *une* mais *des* mathématiques.
(C'est la thèse de Spengler).
Ce sont nos cultures elles-mêmes qui muent,
et avec elles les thèmes qu'elles ont portés.

5 mars 2011

La morale antique m'ennuie.
Comme le théâtre antique avec ses chœurs et ses masques.
Comme les religions antiques.

8 mars 2011

C'est en autant que nous faisons partie d'une même Institution
que nos relations sociales sont possibles.
Ailleurs est l'insignifiant, l'intériorité, le bonheur.
Donc.
Relation de voisinage, d'affaires, mais aussi culturelles
(divinités, auteurs célèbres, héros de roman, mais aussi porno stars).
Amitié et amour n'étant ici que des qualités passagères,
parfois plus longues, de nos relations normales de voisinage, d'affaires,
voire même culturelles.

11 mars 2011

Le sens de notre vie ne peut se situer que *derrière* nous,
dans notre semence.
Une fois nés, nous n'allons plus qu'à notre achèvement.
Nous venons ainsi d'une nécessité
dont nos sciences découvriront peut-être une explication probable.

13 avril 2011

L'autarcie, comme l'ataraxie, est impossible.
C'était vision statique de l'existence.
La vie est un continuel transfert d'énergie.
Vouloir s'abstraire et comme flotter au-dessus de tout
n'était qu'une pensée naïve.

3 mai 2011

Un pigeon tout ensanglanté, vieux, battant piteusement de l'aile, irrécupérable, et qu'un corbeau dévore vivant, par lambeaux.
Je l'ai achevé en lui écrasant la tête plusieurs fois sous mon talon.
Oui, je sais, la nature élimine ainsi les invalides. Oui, je sais.
Mais j'ai beau savoir tout ce que l'on veut, je ne réussis pas à me résigner.
La souffrance de ce qui doit périr ne compte pas dans l'univers.

14 mai 2011

Le goût d'être martyr. Au temps des Romains, l'endurance à la souffrance était un signe de sainteté.
C'était à qui pouvait souffrir le plus.
Aujourd'hui, le goût de la souffrance est stupide... ou maso.
Deux mille ans de médecine nous ont guéris.

15 mai 2011

Le moi et le moi profond.
Le moi profond étant comme un gyroscope.
Le tout formant comme un iceberg.
Mais je ne crois pas que ce soit par rapport à quelque norme établie que notre système se régularise.
Mais par balancement interne
entre ce qu'il y a en nous et ce qui s'y rajoute.
Le moi profond tenant compte positivement des perversions.
Ce que je n'aime pas chez Freud et Jung,
outre leurs interprétations presque ésotériques, est leur air empesé.
Réactionnaire.
Ils n'ont pas compris, ou voulu comprendre,
que la perversion fait aussi partie du bonheur.
Que nous sommes de tous les crimes comme de toutes les saintetés.
Et que l'équilibre, finalement, est une affaire privée
qui ne se normalise pas.

18 mai 2011

Par défaut, le sens de ma vie n'est que de bien la vivre.
Apprendre de mes chats.
Sautiller de joie devant une autre journée à vivre!
Car même si je devais vivre 1000 ans, que ferais-je de mieux
que de m'émerveiller!

27 mai 2011

Le québécois ne pense pas.
Il est catholique.
Mais il y a eu, historiquement, progression.
Jadis, plusieurs annonçaient la fin du monde, et les foules les suivaient.
Aujourd'hui, on écoute la prédiction à la télévision,
en se regardant en rigolant.
Nous ne croyons plus aux apocalypses.

1 juin 2011

J'entre dans l'évidence de la vieillesse : ma 70^{ième} année.
De plus en plus,
je regarde ma maison avec le sentiment du départ prochain.
Comment éviter la tristesse,
l'inévitable tristesse de devoir quitter tout ce qu'a été ma vie.
Ces modestes choses si difficilement acquises ne sont rien pour d'autres.
Elles ont été ma vie heureuse.
Je regarde autour de moi, et c'est comme si tout commençait à s'éloigner.
C'est avec moi que je vais mourir.
Aucune autre conscience que la mienne
ne sera avec moi à l'instant de ma mort.
À quoi bon tendre d'inutiles perches vers autrui.

23 juin 2011

Mais la route est encore bonne.

Le plaisir de la régularité.

Le plaisir de voir que la ville fonctionne et se refait.

Le plaisir de voir que les déchets ne s'accumulent pas.

La régularité de notre bien-être quotidien.

16 juillet 2011

NOTRE CALENDRIER .

L'ère des tables de lois, de Dieu.

La certitude.

L'ère de l'imprimerie, du livre, de la culture.

La dialectique.

L'ère des médias, des tablettes numériques.

La prolifération des données, des études de cas.

La représentation en direct. L'éphémérité.

18 juillet 2011

J'ai continuellement devant mes yeux, au salon, un vieux globe terrestre.

Je le regarde comme si j'étais dans l'espace.

Je n'y vois que des mers et des continents.

Notre avenir cosmique ne retiendra rien de nos histoires.

Toute ambition historique reste une prétention entre humains.

Il n'y a donc d'avenir pour moi que moi.

À 70 ans, qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.

Je me suis fait ici une place pour être heureux avec moi.

J'en suis arrivé à une cohérence.

Ce n'est pas un système, mais une mise en place concrète.

On ne peut dicter pour tous que de l'intolérance.

Mais à 70 ans, qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.

Plusieurs vieux voyagent.

J'ai l'obligation de rester dans ma conciergerie.

Bien sûr, je pourrais vendre.

Mais voyager m'ajouterait quoi.

Le bonheur pour moi est ce que je suis devenu ici.

Plusieurs vieux espèrent encore tomber en amour.

J'ai atteint une réaliste désillusion d'autrui.

L'autre n'est toujours qu'une éphémère transaction.

Et je ne me vois plus, maigri, à la peau ridée,

faire des acrobaties nu sur une femme nue.

Le ridicule tue.

Mais à 70 ans qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.

Plusieurs vieux veulent encore accroître leurs affaires.

Ce que je possède me donne suffisamment d'ennuis.

Certains vieux se donnent à l'aide à la pauvreté.

Je ne peux plus supporter la bêtise des misérables.

Ils sont généralement plus crétins que les bourgeois.

Mais qu'ai-je donc à faire maintenant de moi.

Pourquoi encore ce sentiment de manque.

Comme jadis d'un Dieu.

Ou d'un amour.

Mais maintenant que j'ai goûté un peu de tout,

qu'est-ce donc encore qui me manque.

Comme le goût de rebondir.

Comme si je cherchais une nécessité, un devoir à mon existence.

La difficulté d'admettre que je ne vaud pas plus qu'une mouche qu'on tue.

Sans aucune conséquence.

Ou n'est-ce tout simplement que je n'ai plus la capacité de me distraire.

Comme fatigué de l'engouement qui me fait ainsi philosopher à vide.

Reste que j'ai à entretenir ma maison

et les biens nécessaires à mon bonheur.

Et à celui de mes chats.

Dans les dernières rêveries que le cannabis me permet encore.

J'ai mené jusqu'ici deux vies consécutives.

La première, de ma naissance à l'édition de Sexus et de Allez Chier.

La seconde, de mon cours de cuisinier à l'acquisition de ma conciergerie.

À 70 ans, j'ai le plaisir de pouvoir tirer le bilan.

Il correspond à ce qui m'a toujours empêché de faire autre chose.

Tout au long, mes routes ont paru extravagantes.

Pour moi, elles étaient la seule route à suivre.

C'était folie que de me lancer dans l'édition.

C'était folie que d'acheter une telle maison pour moi.

Mais ces folies d'alors

étaient pour moi la seule issue possible pour me sortir de l'illogisme.

27 août 2011

Je ne dirai jamais assez le bonheur que je ressens
à bien fonctionner encore.

Pouvoir marcher longtemps, pouvoir retenir mes selles et mon urine,
pouvoir saisir de mes mains sans trembler,

oh combien de merveilles encore dont je ne parle jamais!

Et qui sont la base de ma joie.

Oui, j'aime faire bouger mon corps, tendre mes muscles,

goûter à la danse des sens. Les dernières voluptés de la vieillesse.

Et me reviennent mille odeurs passées à même celles qui me viennent!

11 septembre 2011

Nous naissons dans une société. Pour réussir à changer la moindre chose,
le sens unique d'une rue par exemple, il faut parfois y mettre 20 ans.

Et c'est en autant que les changements n'arrivent que très lentement
que nous vivons en paix.

L'habitude est la base de la concorde sociale.

Ce n'est qu'aux époques de grandes tensions, au sommet des grands excès,
que surviennent des changements brusques qui sont alors acceptés.

Le confort est la base de la société.

21 septembre 2011

Notre morale nous vient du plus profond de notre propre histoire.
Nos perversions d'aujourd'hui
sont la suite logique de nos premières difficultés à nous réaliser.
C'est comme si nous répétions obstinément l'échec.
C'est par rapport à soi que nous cherchons à atteindre un idéal.
À peine les autres sont-ils des influences collatérales,
ou des conseils donnés comme *à côté du sujet*.
En ce sens, toute morale officielle est fausse,
et ne peut-être qu'une intolérance contre chacun.

22 septembre 2011

Il n'y a pas, chez nous, de culte de soi.
À peine quelques photos, quelques lettres, et voilà toute notre histoire!
Nous vivons dans une continuelle domination du culte des autres.
Livres, films, médias, tout nous parle continuellement d'autrui.
C'est comme si nous n'avions pas droit d'existence.

23 septembre 2011

Je viens de constater une fois de plus
que je vis entouré de demeures qui se croient sérieusement éternels.
Je reviens du cimetière de la montagne où j'ai pu obtenir le détail
des opérations à faire et des frais minima qu'il en coûte
pour l'évacuation sociale d'un corps.
Mais comme il fut difficile de ne parler que de minimum!
C'est de marbre, de mausolée, de vanité pure et simple
dont on essaie de vous convaincre.
Le culte de soi, comme tout le reste d'une vie moyenne,
n'est ici encore que fait de médiocrités.
Le vide réel des tombeaux est cause des plus fastueux monuments.
Comme si chacun voulait enfin qu'on le prenne pour ce qu'il n'est pas!

1 octobre 2011

À lire les livres sacrés chinois comparés aux livres bibliques,
il est clair que les Chinois furent un peuple doté d'un territoire
et que leurs livres sacrés sont leurs livres d'histoire
parlant en termes concrets de responsabilité.

Les livres bibliques sont des livres d'apatrides irresponsables déparlant
et s'injuriant dans leurs délires, attendant tout d'un illusoire dieu.

Mais regarder du côté des anciens ne peut être qu'une curiosité.

Rechercher un maître, un maître de morale,
reste une impossibilité, une aliénation de soi.

Il n'y a pas plus de morale à rechercher que d'amour à rencontrer.

Ni Confusius, ni Socrate, ni Marc-Aurèle ne sont des maîtres.

Chacun n'a dit que son chemin, son adaptation à son milieu,
un chemin qui ne se répètera plus jamais.

Deviens qui tu es.

Les morales *pour tous* sont l'œuvre de malfaisants.

3 octobre 2011

Le plaisir de n'avoir rien à faire.

Sinon quelques tâches quotidiennes d'entretien.

Le plaisir de me sentir à nouveau disponible.

Je m'active le matin, je m'impose une sieste d'une heure l'après-midi,
et je finis le reste de la journée, lisant, fumant mon cannabis,
repensant ma vie.

La vieillesse en santé, financièrement à l'aise, n'a rien de déplaisant.

Toutes les impuretés de la jeunesse se sont déposées au fond de soi,
donnant une eau transparente nous permettant enfin de voir
nos véritables profondeurs.

6 octobre 2011

La mort demeure l'une des belles inventions de la vie.
De nous-mêmes, nous ne partirions plus.
D'autres doivent sans cesse naître
pour que la jeunesse du monde se perpétue.

7 octobre 2011

Je commence à comprendre ce qu'est la solitude.
J'éprouve un immense plaisir à poursuivre sans interruption
ce que je fais, à me retrouver toujours enfin seul dans mon ermitage.
Ces moments d'extase à sentir passer la vie.
À suivre en silence la continuité des choses.
L'idée qu'on se familiarise trop avec moi
m'est de plus en plus insupportable.
Rien de plus énervant
que le téléphone de familiarité qui peut sonner à tout instant.
L'autre nécessairement est autre, et doit le demeurer.

8 octobre 2011

La vie n'est pas une ligne droite.
La vertu n'est pas une performance.
C'est d'une suite de banalités qu'est faite notre identité.
Dieux, héros, vedettes ne sont finalement que des calamités pour exaltés.
Nécessairement,
chacun doit se retirer de la société pour retrouver en lui son chemin.
La société ne peut être que lieux de transactions.
Ma jouissance d'exister demeure mon affaire privée.

25 octobre 2011

La pensée occidentale repose sur le concept du favoritisme biblique.
Chacun veut être au ciel
tout en supportant sans remords l'enfer pour d'autres.
Une pensée foncièrement barbare.
Alors que tout nous enseigne l'interdépendance de tout ce qui est.

21 novembre 2011

Les événements n'arrivent jamais comme on peut les imaginer.
Je dois me discipliner à vivre au présent.
Me libérer de l'angoisse des prévisions.
Les événements arrivent toujours autrement qu'on peut l'imaginer.

7 décembre 2011

Devant les millions d'années d'évolution avant moi,
devant les millions d'années de conquêtes spatiales après moi,
où est donc l'importance de ma vie?
Dans l'interminable défilé historique de l'humanité,
où est donc l'intérêt de ma vie?
Dans tout cela, en quoi ai je plus d'envergure que mes chats?
Nous regardons en silence les saisons passer aux fenêtres.

8 décembre 2011

J'aimerais n'avoir jamais cru en Dieu.

70 ans.

18 janvier 2012

Je me suis réveillé avec le goût de sangloter.
Penser que je ne pourrais plus refaire mes longues marches,
que tout pour moi est fini!
Je marche jusqu'à l'épicerie,
mais c'est comme si je marchais sur une foulure de la jambe gauche.
Ma seule consolation est que tout ce qui vit actuellement
n'existera plus dans 100 ans.
C'est là mieux poser la question de ma mort.
Je ne suis qu'un à mourir parmi tous les autres.
En terminant mes activités courantes de 2011,
c'est comme si j'avais pressenti la nécessité de laisser la place libre
à l'arrivée des vrais problèmes de la vieillesse.
N'avoir rien d'autre à faire que de me regarder mourir.

21 janvier 2012

La vie a ceci de particulier
qu'elle fait qu'on s'intéresse à toute autre chose qu'elle.
Seule la maladie nous y ramène.
La vie est le sens même de la vie.
Les autres activités n'y sont nécessaires que pour bien nous y sentir.

22 janvier 2012

Un enfant à une voisine qui me salue :
- Tu dis bonjour au vieux monsieur!

Oui, j'en suis là.

Mais on dirait que lentement ma jambe veut s'améliorer.

C'est comme si je me relevais d'un infarctus au pied et au mollet gauche.

1 février 2012

Contre Schopenhauer.

LE FONDEMENT DE LA MORALE

L'habitude est le fondement de la morale.

Les fondements de nos morales, qui se traduisent toujours
en théorie des devoirs, reposent sur des théologies.

Mais ce sont sur nos formes d'existence
que naissent en pratique nos morales.

J'existe comme faisant partie d'une espèce animale (l'humanité),
qui naît et vit dans un espace et un temps déterminé (pays, mœurs),
et je possède des caractéristiques propres (tempérament, talent).

Et dans les trois cas, c'est moins de devoirs dont il faut parler,
que de normes et de prérequis nécessaires aux résultats escomptés.

De ces trois sources, nous viennent des tendances morales lourdes.

Par consensus ou par décrets,
la morale prend sa base dans sa sociologie historique.

Et c'est sur le terrain politique des lois que sort l'universalité,
qu'il s'agisse du droit des femmes ou de la légalisation du cannabis.

Cependant, aucune de ces trois sources ne fonde une morale.

C'est par consensus ou par décrets, qu'une morale se fonde.

La moralité est une convention sociale.

Faire brûler un chat vivant était un plaisir du Moyen Âge.

Exposer un nouveau-né dont on ne voulait pas sur le seuil de sa maison,
était ailleurs courant.

Comme on le voit ici, même pour le meurtre il n'y a pas unanimité.
S'il y a unanimité,
c'est dans une stratégie de notre espèce contre toutes les autres.
Dès le départ, Schopenhauer déraile.
Il envoie traiter l'onanisme par le docteur Tisot,
le bestialisme par l'indignation populaire,
et la pédérastie par le code pénal!
Et misogyne ce Schopenhauer!
En tout, il affiche son manque d'expérience des dépravations.
Il se définit contre la relativité morale.
Heureusement,
il est moins niais lorsqu'il traite Kant de théologien judaïsant.
Mais il ne trouve mieux, à la fin de son exposé,
que de devenir lui-même théologien de Brahma.
Il ne s'agit plus aujourd'hui de morale et de damnation,
mais de normes et de sanctions pénales.
Et le XXI^{ème} siècle n'aura d'autres choix
que d'uniformiser les quelque 200 codes des 200 pays existants.
Resteront sans doute des ghettos de jurisprudences différentes.
La moralité doit être traitée comme une affaire domestique
qui repose sur les habitudes et les préjugés de l'heure.
La légalité sera la directive pour tous.

2 février 2012

Qu'est-ce que la vie, cette prolifération, cette croissance obstinée, aveugle,
qui nous pousse toujours à survivre.
La mort n'est qu'un achèvement, la suite logique des choses.

6 février 2012

Cette fois, j'ai l'impression d'être entré dans *le corridor de la mort*.

Que ma jambe s'améliore, ou non, n'y changera rien.

Je suis maintenant vieux.

Quoi que je fasse, ce n'est que pour me distraire en attendant.

Je m'enferme, seul avec mes chats, et quelques petits plaisirs.

Je me couche deux, trois fois par jour.

Je lis Darwin, Haeckel, ce qui est comme de l'air pur
après les théologiens et les métaphysiciens.

10 février 2012

Mais, en fait, que m'importe de savoir.

Je lis, en diagonale, des théories de théoriciens.

Pour passer le temps.

19 février 2012

Quel bonheur c'était que de marcher sans douleur!

J'ai eu, durant un ou deux coins de rue,

cette ancienne et merveilleuse sensation,

comme si un nerf s'était décoincé, comme si un miracle avait lieu.

Quel plaisir que le simple plaisir de marcher!

J'ai passé ma vie à ne rien apprécier de ma vie,

chloroformé que j'étais de chrétienté et autres fumisteries.

C'est la douleur qui force les vieux à ne parler que de leurs maladies.

La douleur détruit tout autre intérêt qu'elle.

Mais ce mal de jambe m'a tellement effrayé que l'idée de pouvoir vivre
encore (même en claudiquant...) me réjouit comme, enfant,

lorsqu'on m'accordait la permission de veiller plus tard dans la soirée.

22 février 2012

Il n'y a que dans les livres que l'éternité existe.
La vie est ainsi faite qu'il faut toujours s'améliorer
pour ne pas tout simplement, par la force des choses, se détériorer.
L'état statique n'existe pas.
Mais la vie semble ainsi faite
qu'elle veut qu'on l'oublie dès qu'elle va bien.
Et c'est bêtement cet oubli qu'on nomme le bonheur.

2 mars 2012

L'an dernier, je faisais encore des marches ouvertes.
Je me permettais d'errer comme si une ouverture, quelque part,
m'était encore possible.
Aujourd'hui, je mesure tout.
Je me referme sur mes utilitaires.
Et les quatre mois d'hiver (où l'on ne marche qu'en glissant)
me seront désormais maudits.
Au mieux, ma jambe gauche fatigue vite.
On dirait qu'une veine me tire parfois jusqu'au cœur.

3 mars 2012

L'humanité fonctionne sans réelle direction.

L'humanité se développe comme un cancer.

2012 : 7 milliards.

2040 : 14.

2070 : 28.

2100 : 100 milliards d'êtres humains.

Etc.

Quand je vois tous ces petits blancs

poussant leurs prétentieuses poussettes, j'éprouve une nausée.

Carl Jung a bien résumé la pensée des blancs

vis-à-vis des races de couleurs.

« Lentement, mais sûrement, nous approchons du désastre.

La bombe H arrêterait efficacement la surpopulation. »

Mais tout ceci n'est qu'agiotage de clercs.

J'ai plutôt à témoigner du peu de sérieux qu'ont eu mes parents.

Ma mère m'enfantait pour l'éternité.

Mon père me promettait, d'ici là, d'être millionnaire.

Ils n'étaient que deux naïfs irresponsables

qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Ils étaient de petites gens pédants et sans culture.

Et ils m'ont laissé là, presque nu, sur la terre.

5 mars 2012

J'ai immensément pitié de l'être humain que nous sommes.
Il doit traverser nu, misérable, un champ de tir.
Il affronte les intempéries et se couvre de quelques lambeaux.
Il tente d'accumuler sur son dos quelques objets d'utilité.
Mais la vieillesse le gagne.
Et le voilà claudicant sur la route de ce champ de tir où, finalement,
la libération est d'être tué.
Et jamais la science ne nous donnera l'éternité.
L'éternité n'existe pas.
Et rien n'arrêtera non plus l'animalité bête autour de nous
de se reproduire sauvagement dans l'éphémérité.

9 mars 2012

La vie est heureuse en autant que la santé nous permet de fabuler.
La réalité n'existe pas.
Ma joie de pouvoir continuer encore un peu,
comme si rien ne s'était passé... ou presque.
Mais je sais maintenant que j'ai un hameçon pris dans la jambe.

21 mars 2012

Carré Saint-Louis.
Le printemps est là, avec 20⁰.
Il ne reste plus de neige, même dans les parcs.
Les outardes sont arrivées et les pigeons roucoulent dans leurs nids.
La fête de la vie, la course aux multiples illusions, appelle tous et chacun
à venir retenter la chance.
Mais c'est comme si, pour moi, la fête était désormais finie.
Je continue à avoir de la difficulté à marcher.
Mais je m'oblige, chaque jour, à venir m'asseoir un peu ici.

22 mars 2012

À 70 ans, je commence la dernière partie encore heureuse de ma vie.
À rencontrer mes voisins de 85 ans,
je prends conscience que, malgré ma jambe, je suis encore jeune.
Lorsque je les vois se trainer plutôt que de marcher,
me regarder avec cet air bête si caractéristique de la vieillesse,
oui je commence à comprendre que la vieillesse est un immense
cri de douleur, et qui n'a pas de mots humains pour se faire entendre.

1 avril 2012

Il y a, au Québec, quelque 45,000 vieillards qui attendent la mort,
parqués dans quelque 450 centres hospitaliers de longue durée.
Quelle que soit la qualité des soins
(qui seront toujours nécessairement inférieurs aux besoins),
c'est la situation elle-même qui cause, et de plus en plus, problème.
La prolongation de la vie ne mène qu'à la souffrance.
C'est encore l'affreux mythe de l'éternité.
L'éternité ne peut être que contradictoire à la vie.
Il faut offrir l'euthanasie.

4 avril 2012

Mais comme j'aime, chaque fin de journée, me bercer avec mes livres,
mes rêveries et mes chats!
Comme j'ai bien fait de m'économiser cette maison qui me tient chaud.
J'aime ainsi fainéanter ma vie, jour après jour,
à travers quelques petits travaux d'entretien.
Le plaisir de vivre lentement mes derniers jours.

25 avril 2012

Je n'ai pu dormir une partie de la nuit tenu éveillé
par le vacarme des hélicoptères de police au-dessus du centre-ville.
Des milliers d'étudiants en colère après plus de deux mois de grève.
LA CLASSE avec son carré rouge communiste.
Depuis le FLQ, jamais le Québec, jamais la jeunesse du Québec
n'avait repris la contestation.
Cette jeunesse instruite est bien structurée
pour affronter les contorsionnistes du pouvoir
et leurs suiveux qui ne demandent qu'à rire.
Enfin un peu d'intelligence contre l'élite vulgaire et corrompue!

3 mai 2012

Voir ainsi les étudiants manifester pour la gratuité scolaire
jusqu'à l'université, me redonne vie.
Ils ont la beauté de ceux qui croient encore qu'ils pourront faire mieux,
ce qui est déjà faire mieux.
Et je me remets à rêver...
Mais ici encore ils me prennent de court!
Ils ont une originalité collective que nous n'avions pas.
Les voilà qui paradedent en slips et brassières jusque devant chez moi!
Ils réinventent le charivari.

18 mai 2012

La nouvelle génération est arrivée.

Ils ne demandaient qu'une annulation de la hausse des frais de scolarité.

On aurait dû les féliciter de leur maturité politique.

Le gouvernement les a traités en terroristes.

Ils ont alors paralysé tout le métro avec de simples bombes fumigènes.

Ils portent maintenant des masques pour éviter d'être fichés par la police.

C'est le pouvoir autoritaire des anciens diplômés des cours classiques qui est contesté par la nouvelle jeunesse éduquée sans religion dans les CÉGEPS.

Ils sont violents, comme le pouvoir leur ment.

Un gouvernement de voleurs fourbes qui font des lois qu'ils disent justes pour se protéger contre ceux qu'ils ne cessent de voler.

La désobéissance civile est un devoir.

22 mai 2012

La loi spéciale,

On s'en kalisse!

Malgré la pluie, plus de 200,000 personnes encore dans la rue!

La troisième fois en trois mois.

La nouvelle génération a cessé d'avoir peur.

La loi spéciale,

On s'en kalisse!

Enfin, de la vitalité.

Descendre ensemble dans la rue répond à un besoin d'affection de milliers de citoyens condamnés à se côtoyer quotidiennement dans la plus grande froideur.

Les contestataires font enfin une promenade ensemble.

Depuis plus de deux heures, je les vois défiler devant chez moi, le parc Lafontaine étant un point d'arrivée.

Oh jeunesse!

Enfin!

Je ne pensais pas voir renaître l'intelligence québécoise de mon vivant.

24 mai 2012

Et voilà que le charivari recommence!
À 20 heures tous les soirs, chacun devant chez lui,
frappe 15 minutes sur une casserole.
Tintamarre pour fin de régime.

27 mai 2012

Nous, les vieux, ne pouvons plus avoir que des floraisons d'automne.
Nous radotons nécessairement.
Notre saison est passée, et avec elle, les grands événements
de notre époque.
C'est dans la vingtaine que la vitalité historique nous arrive.
Nous ne choisissons pas notre colère.
Elle nous vient d'une nécessité.
Mais nous devons y croire
pour pouvoir déplacer les vieux qui sont devant nous.
Car c'en est le sens profond.

31 mai 2012

70 ans.
J'ai pris, cet hiver, un sérieux coup de vieux.
Un rien me fatigue.
Je sens mon cœur s'épuiser.
Je dois m'allonger plusieurs fois par jour pour laisser baisser la pression.

1 juin 2012

Nous étions bretteux.

Ils sont exécutifs.

Notre réseau de communication passait par l'édition papier et sa distribution physique.

Ils vivent en ligne sur Internet.

Nous étions prisonniers du légalisme.

Leurs moyens de communication sont pratiquement insaisissables.

Nous nous exprimions proverbialement.

Ils vivent collectivement en temps réel.

Ceci n'est pas une manifestation étudiante.

C'est une société qui s'éveille.

C'est un débat entre socio-syndicalisme à la suédoise

et privatisations capitalistes à l'américaine.

La jeunesse ne se bat plus pour un pays, mais pour un genre de vie.

Ils sont pratiques.

8 juin 2012

Je me sens plein de colère.

Ces manifestations intelligentes

ont fait surgir une quantité monstrueuse de policiers partout.

On se croirait maintenant en temps de guerre.

Les riches d'ici et leurs *juste pour rire* réagissent pour protéger leurs courses d'automobiles et autres folies, où ils attirent des foules.

Cette lutte toujours historiquement reprise

entre ceux qui veulent tout posséder et ceux à qui l'on veut tout dicter.

Entre l'imbécilité des parvenus

et l'intelligence naïve de certaines générations montantes.

Dans ce camps de concentration que sont encore nos sociétés.

13 juin 2012

Au contraire des vieux que je fréquente et qui veulent tous, ou déménager, ou s'acheter une nouvelle maison, ou commencer un nouvel amour, je ne désire que la continuation de ce que je suis, dans ce que je possède. Je me suis arrêté ici dès que j'ai su d'expérience qu'ailleurs, pour moi, ne pourrait statistiquement être mieux.

Il faut un minimum de 5 ans

pour bien se refaire d'un changement d'importance.

À 70 ans, le goût du changement devient du gigotisme, sorte de surexcitation terminale chez ceux qui n'ont jamais bien su ce qu'ils veulent, même dans leur jeunesse.

14 juin 2012

Il faut, pour vivre heureux, se tenir loin des merveilles du monde.

Il y a tant d'autres chemins que le nôtre, et si heureux, et que nous ne connaissons jamais!

D'où le retrait de la société et le silence que je m'impose.

Il faut fermer la porte pour bien apprécier ce que l'on a.

15 juin 2012

Les vieux livres, les vieilles idéologies, sont comme les navires qui gisent aux fonds des mers.

Ils sont désormais impraticables.

Le risque est grand de s'égarer de soi dans la culture.

D'autant plus que tout ce qui se répète manque finalement d'intelligence.

Notre vérité est ainsi, à chaque génération, à refaire.

Voilà aussi pourquoi la sagesse ne s'est jamais transmise.

Elle n'est qu'une invention de soi et qui périt avec soi.

16 juin 2012

Même si tout va plutôt bien, je m'éveille dans la tristesse.

L'exaltation d'une nouvelle journée ne me vient plus.

J'ai le regard triste.

Tout me dit que je n'ai plus de temps.

Et tout me dit que nous ne sommes, dans la vie des autres,
qu'une superficialité.

Je m'éveille seul.

Pour vivre encore seul.

Il n'y a pas d'autres chemins.

Sinon l'illusion que donnent les distractions,
telles mes anciennes longues marches.

22 juin 2012

Hôtel-Dieu, radiologie, test Doppler.

Nous étions peu nombreux à attendre, sur rendez-vous.

Mes veines sont durcies, mais c'est l'artère qui passe derrière le genou qui
cause l'actuel blocage.

Je me voyais là, en jaquette comme les autres,
avec mon linge dans mon sac à mes pieds.

C'est ainsi qu'un jour nous nous en allons.

Quelqu'un prend le sac.

Un autre prend le corps.

Et c'en est fait de notre misérable vie!

Mais le goût de continuer, puisque ma vie, ici, m'est encore bonne.

Ma vie m'est encore bonne si je mets de côté l'affection.

Jeune, j'espérais toujours.

J'allais au-devant de tout, comme pour l'embrasser.

L'affection passait par les projets que nous allions faire ensemble.

À 70 ans, maigre, bossu, hirsute, boiteux,
même riche personne ne veut de moi.

Je n'ai droit qu'à un sursis.

24 juin 2012

Vivre au jour le jour.
Sans aucun autre projet.
Dans le contrejour du soleil.
Dans les arbres qui m'entourent.
Me berçant sur mon balcon.
Comme lentement sur la mer.
Perdu dans l'océan.

4 juillet 2012

Un jour, au coin d'une rue, j'avais soudain senti que je m'effondrais.
Comme on s'éteint, en quelques secondes.
Sentiments d'évanouissement, m'a-t-on dit.
Oui, la mort serait belle ainsi.

Ce n'est pas doucement que la mort vient, mais par une brutalité.
L'on meurt par asphyxie, par étouffements,
par noyade dans sa propre salive, par arrêt brusque du sang
et quoi d'autre encore de désagréable.
Nous sommes carrément *exécutés*.
Et généralement dans un épouvantable état d'urgence.
Qui donc est mort paisiblement dans son lit en disant sa dernière stupidité.
Ce sont les survivants qui ne veulent pas tout décrire,
et qui veulent parler d'une belle mort.
Oui, je crains la mort comme une dernière atrocité.

3 août 2012

Qui donc a bien écrit sur la vieillesse?

Je n'en connais pas.

On trouve, ici et là, des portraits, des symptômes, mais jamais la description de la solitude immense à laquelle nous contraint progressivement la fin de notre vie, et de l'épouvantable vision que l'on éprouve au bord de la falaise. Certains vieux encore en santé, tel Cicéron dans son *De Senectute*, nous ont donné des fanfaronnades.

Il y dit que la vieillesse peut être heureuse :

si l'on est riche, renommé, avec une œuvre encore à figner, si l'on a su se soustraire aux plaisirs du sexe pour mieux s'adonner à ceux de la culture, si l'on peut se retirer à la campagne, etc.

En cela, il n'écrit pas sur la vieillesse, mais sur ce en quoi certains vieux fortunés peuvent encore être jeunes, et peuvent encore acquérir.

Pire, à l'instar de son maître Platon le con, il en rajoute :

Si je me trompe en croyant que les âmes humaines sont immortelles, je me trompe avec plaisir, ... je ne veux pas que cette erreur me soit arrachée.

Mais ce n'est pas ça la vieillesse.

C'est la montée progressive de notre invalidité à acquérir et à maintenir nos acquis, et qui nous détruit.

Plus j'ouvre les livres, plus je vois qu'ils sont sots.

Nos cultures sont aussi stupides que nos religions.

Si j'avais 800 ans encore à vivre (comme l'insinue bêtement Cicéron), je m'inscrirais en astrophysique, en chimie, en biologie, en médecine et en droit.

24 août 2012

Au mieux, demain sera pareil à aujourd'hui.
Et après demain.
Et après après demain.
J'en suis rendu là.

27 août 2012

J'ai décidé d'ajouter à ma BIBLIOTHÈQUE ATHÉE,
les 23 Lanternes de Arthur Buies, version 1884.
Un pamphlétaire libertaire puissant, en 1868 au Québec!
Il n'avait que 28 ans.
J'en avais à peine entendu parler dans mes cours de lettres universitaires.
Et il n'est pas encore numérisé par la Bibliothèque Nationale de France.

5 septembre 2012

Il y a 50 ans, le 5 septembre 1962, je quittais la maison de mon père
pour aller faire seul ma vie.
L'autre choix était :
de rester chez lui,
de payer pension,
de m'acheter une automobile,
et d'entrer dans la stupidité admise.
Nous vivions, dans cette famille d'arrière-garde,
comme encore au temps de La Lanterne de Arthur Buies,
tant le pouvoir du clergé, chez nous, était resté puissant.

7 septembre 2012

Mes problèmes vasculaires me font prendre conscience du bonheur que j'éprouve encore à pouvoir faire ce que je fais.

J'ai repris ma vie, petites marches, un peu de rénovation, un peu d'édition, et le plaisir de me bercer durant des heures tous les soirs, avec mes chats, à fumer ma pipe de cannabis.

Devant l'automne qui arrive, la satisfaction d'avoir engrangé.

Le sentiment de ne plus avoir besoin.

27 septembre 2012

Je reprends des forces.

Je reprends goût.

Mais je dois vivre avec une nouvelle obsession.

Celle d'être soudainement sonné, emmené de chez moi en jaquette, demi-nu, presque hébété, d'urgence, vers un hôpital où je dois mourir.

Mais je vis encore.

Je mets tous mes efforts à bien vivre chaque instant.

20 octobre 2012

J'en ris!... mais je ne devrais pas rire.
Jamais je n'ai lu un livre aussi débile que le Coran!
C'est tout simplement l'expression de la folie furieuse d'un simple
qui répète toujours à peu près la même chose.
Ce Mahomet est le pire des illuminés,
avec une pensée ésotérique plus démentielle qu'un juif.
Les versets du Coran sont l'œuvre d'un délirant fanatique et hargneux,
dits comme en transe, mêlant parole de Dieu et la sienne,
lançant anathèmes sur anathèmes, contre les juifs, les chrétiens,
les incroyants, les infidèles, enfin contre tous ceux qui le contredisent.
Le Coran est l'un des pires textes jamais écrits
pour abrutir l'intelligence humaine.
Et dire qu'actuellement plus d'un milliard de musulmans
s'agenouillent chaque jour en son nom!
Peuples de mâles stupides!
et qui vont devoir affronter le féminisme à l'occidental.

Le Coran, mais aussi la Bible, font partie des crimes contre l'humanité,
et devront finalement être traités comme tels.
Ils ont été, et sont encore, une incitation malade et injustifiée,
à la soumission absolue, à la misogynie, au masochisme
et au sectarisme social.
Les papes sectaires prônant des châtiments éternels
doivent être traduits en justice internationale,
et leurs organisations religieuses traitées comme l'est tout crime organisé,
comme tout chantage par la peur.
Il y a des limites à les laisser dire n'importe quoi sous prétexte de religion.

